

Introduction

Le questionnement permanent inhérent au mouvement de la Créolité constitue selon Patrick Chamoiseau le principe fondateur et nécessaire à l'élaboration et à la préservation d'une culture et d'une littérature créoles³, comme l'attestent les premières lignes d'*Écrire en pays dominé* : « Comment écrire alors que ton imaginaire s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves, à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes ? Comment écrire quand ce que tu es végète en dehors des élans qui déterminent ta vie ? », « Comment écrire, dominé⁴ ? » Si ce questionnement est d'abord poétique et souligne d'emblée le paradoxe de taille qui se présente à l'écrivain antillais, il dépasse les seuls champs de la rhétorique, de l'esthétique⁵ ou encore de l'éthos littéraire en ce qu'il exprime une urgence bien réelle : il s'agit de réconcilier les créoles avec leur langue et leur imaginaire, de redonner à la communauté le sens de la solidarité, et d'en revaloriser les coutumes avant qu'elles ne disparaissent, et enfin de (re)prendre possession de soi. Afin de secourir la culture créole, il est donc nécessaire d'amener les Martiniquais à porter sur eux-mêmes « un regard neuf qui enlèverait [leur] naturel du secondaire ou de la périphérie afin de le replacer au centre d[eux]-mêmes [...], un peu de ce regard d'enfance, questionneur de tout, qui n'a pas encore ses postulats et qui interroge même les évidences⁶ ». Si c'est à l'écrivain que revient la lourde tâche de rassembler les morceaux épars de la culture créole en une mosaïque signifiante, celui-ci doit en même temps demeurer conscient que la culture antillaise, puisqu'elle repose sur des fondations culturelles et linguistiques multiples en perpétuelle mutation est par essence plurielle, et ne saurait donc être figée par une volonté unificatrice. Pour ce faire,

³ Il s'inspire en cela d'Édouard Glissant, pour qui une interrogation permanente de la littérature demeure essentielle : « Nous posons donc la question de l'écriture, nous posons une question à l'écriture, et c'est à chaque fois par un livre », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, 1997, p. 777. À sa suite, les auteurs de *l'Éloge* préconisent d'aborder la Créolité comme *une question à vivre* : « Vivre la question de la Créolité, à la fois en totale liberté et en pleine vigilance, c'est enfin pénétrer insensiblement dans les vastitudes inconnues de sa réponse », *Éloge*, op. cit., p. 27.

⁴ CHAMOISEAU Patrick, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 17.

⁵ Ainsi, les paroles de *l'Éloge* « ne s'adressent pas aux seuls écrivains, mais à tout concepteur de notre espace [...] dans quelque discipline que ce soit, en quête douloureuse d'une pensée plus fertile, d'une expression plus juste, d'une esthétique plus vraie », *Éloge*, op. cit., p. 13.

⁶ *Ibid.*, p. 24.

l'écrivain créole, qui ne peut être dès lors qu'« engagé », doit également se faire poète voyant, « inventeur de langages, annonciateur d'un autre monde⁷ ».

Il nous paraît que *Texaco*, troisième roman de Patrick Chamoiseau et prix Goncourt 1992, constitue en soi une tentative de réponse à la question initiale formulée par Chamoiseau lui-même : « comment écrire en pays dominé ». Le roman, réparti en deux « tables », s'articule autour de la conquête de ce que Chamoiseau appelle l'« En-ville⁸ », à laquelle se vouent le père, Esternome Laborieux, puis la fille, Marie-Sophie, héroïne et narratrice principale⁹. Le roman retrace près de 200 ans de l'histoire de la Martinique et évoque en filigrane le cheminement de l'écrivain antillais, son initiation à l'écriture ainsi que les obstacles qui se présentent à celui qui, forcé par les circonstances historiques à « écrire au difficile », doit « s'exprimer à contre-courant des usures, des lieux-communs et des déformations¹⁰ ». La première partie, sur fond de l'exode rural de la population noire nouvellement affranchie, s'attache principalement à Esternome, né esclave sur une plantation, puis affranchi par son maître ; elle rapporte sa conquête avortée de Saint-Pierre, son repli pastoral dans les collines, baptisé le « Noutéka des mornes », puis sa retraite désenchantée à Fort-de-France dans le bien nommé quartier des Misérables¹¹. La continuation de ce « désir de l'En-ville » et les tribulations de Marie-Sophie, qui envisage dans un premier temps de « rebrousser la trajectoire » (289) de son

⁷ CHAMOISEAU Patrick, « Que faire de la parole », in *Écrire la « parole de nuit »*. *La nouvelle littérature antillaise*, textes rassemblés et introd. par LUDWIG Ralph, Paris, Gallimard, 1994, p. 158. Sur l'engagement de Patrick Chamoiseau, voir LIGER Baptiste, « L'objet de la littérature n'est plus de raconter des histoires. Entretien avec Patrick Chamoiseau », *L'Express culture avec Lire*, 06.03.2012, http://www.lexpress.fr/culture/livre/patrick-chamoiseau-l-objet-de-la-litterature-n-est-plus-de-raconter-des-histoires_1089728.html (visité le 04.11.12).

⁸ Sur cette expression tirée du créole, voir CHAMOISEAU Patrick, *Texaco*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1992, p. 492, *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 66 et *infra*, pp. 47-48. Pour simplifier la lecture, les numéros de pages se référant au roman seront désormais, sauf exceptions, insérés sans autres indications dans le corps du texte.

⁹ Il s'agit d'un personnage fictif, mais pour l'élaboration duquel Chamoiseau dit s'être inspiré de Madame Sico, la véritable fondatrice du quartier Texaco, ainsi que de Man Ninotte, cette « guerrière de chaque instant » (*Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 280), qui n'est autre que la propre mère de l'écrivain. On retrouve ce personnage dans la trilogie autobiographique *Une enfance créole*. À ce sujet, voir MCCUSKER Maeve, « De la problématique du territoire à la problématique du lieu : un entretien avec Patrick Chamoiseau », in *The French Review*, vol. 73, n°4, Mars 2000, p. 730.

¹⁰ *Éloge*, op. cit., p. 42.

¹¹ Chamoiseau confie lui-même s'intéresser tout particulièrement à l'ère esclavagiste et ses conséquences directes en Martinique : « la plupart de mes textes explorent une période qui à mon avis est une période fondatrice, comme l'esclavage, comme ce qui s'est produit après, parce que si nous ne parvenons pas à assurer cela, nous ne pouvons pas vivre le désordre du monde », MCCUSKER Maeve, op. cit., pp. 726-727.

père, sont au cœur de la deuxième table, laquelle s'achève par la fondation de Texaco. Ce bidonville, bâti sur l'un de ces « endroits impossibles¹² » appartenant à la compagnie pétrolière éponyme, à cheval entre les falaises et la mangrove qui bordent Fort-de-France, est comme l'aboutissement de l'exode qui aura poussé des générations de descendants d'esclaves et de mulâtres à quitter l'espace rural pour venir s'établir en ville. C'est ainsi que le récit de Marie-Sophie Laborieux, qui se lance sur les traces de la parole disparue de son père pour tenter de conserver la mémoire de tout son peuple, narre une quête qui l'amènera à fonder une « contre-ville ». Car la ville, si elle conserve un aspect positif puisqu'elle est porteuse du Divers dont parle Glissant, représente également un danger d'uniformisation massive et universelle, et, partant, de déshumanisation : « [...] ouverte sur le monde elle ignore le pays, et dans le pays, l'homme [...], elle se répand partout, menace les cultures et les différences comme un virus mondial » (444).

Selon nous, et c'est ce que ce travail tentera de démontrer, derrière la problématique urbaine et l'antagonisme qui oppose Texaco à Fort-de-France surgit la question de l'écriture et de la langue, mais aussi de l'histoire et de la littérature. La figure de la ville créole à conquérir, profondément ambivalente, « spatialise » en effet les rapports complexes de rejet mutuel et d'interdépendance qu'entretiennent la « francité » et la Créolité, et il apparaît rapidement qu'au-delà de la géométrie de Fort-de-France, de ses rues tirées au cordeau et de son indifférence généralisée à l'égard des petits, se profile la métropole française tout entière, entité lointaine dont l'ascendant est pourtant immense sur l'île antillaise. Dès lors, le rapport qu'entretient le quartier périphérique à la capitale martiniquaise fait écho au lien de dépendance, tant économique que culturel (et ici plus particulièrement littéraire) qui assujettit la colonie, devenue département français d'outre-mer en 1946, à la métropole ou « Mère patrie ».

Il s'agit dès lors pour les habitants de ce quartier clandestin de s'imposer face à la zone d'acculturation et d'exclusion qu'est l'espace urbain pour s'inscrire durablement dans la ville, tout comme l'écrivain antillais doit « envahir un espace canonisé¹³ », faire sa place au sein d'une tradition littéraire qui lui a toujours été indifférente. Chamoiseau,

¹² *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 191.

¹³ MÉNAGER Serge Dominique, « Topographie, texte et palimpseste : *Texaco* de Patrick Chamoiseau », in *The French Review*, vol. 68, n°1, octobre 1994 p. 63.

par sa « guérilla de bouche¹⁴ », vise en effet à « la reconnaissance définitive par la littérature [...] d'une forme encore rejetée de son sein ou tout au moins mal reconnue, mal tolérée par elle, l'écrit créole¹⁵ [...] », puisant aux sources orales (ou « oraliture ») que sont les « contes, proverbes, titimes, comptines, chansons créoles¹⁶ ». Avec les auteurs de la Créolité, il se fixe donc comme objectif de sortir des sentiers battus de la « langue normative¹⁷ » afin d'« établir une langue adolescente, en ébullition, déraisonnable, spontanée, excentrée, dispersée sans respect [...] et une vue de la langue française académique à infiltrer¹⁸ ». Plus qu'une nouvelle langue, le quartier Texaco incarne donc un nouveau langage, promesse d'un espace de résistance inédit dont l'héroïne, Marie-Sophie Laborieux, constitue à la fois le pilier central et la clé de voûte. Cette femme-matador au destin exemplaire deviendra ainsi le fer de lance de cette « guerre bien ancienne » (20) qui oppose les deux visages de l'En-ville créole, le centre « éclairé, progressiste, moderniste » des békés et des mulâtres¹⁹, et les « couronnes périurbaines ».

Dans cette lutte contre le centre urbain, la parole, qu'elle soit cri inarticulé, injure, conte ou épître, constitue le dernier retranchement des habitants de Texaco. C'est d'ailleurs la mise en récit de leur existence qui jouera un rôle décisif dans l'issue du combat contre l'En-ville : « j'avais soudain compris que c'était moi, autour de cette table et d'un pauvre rhum vieux, avec pour seule arme la persuasion de ma parole, qui devrais mener seule — à mon âge — la décisive bataille pour la survie de Texaco » (41). Afin

¹⁴ CHAMOISEAU Patrick, *Bibliographie des derniers gestes*, Paris, Gallimard, 2002, p. 779.

¹⁵ *Ibid.*, p. 63.

¹⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 184-185. Glissant dit préférer à ce néologisme le terme « littérature orale », « qui a l'avantage de signaler qu'on peut mettre en œuvre un texte écrit qui serait d'abord à dire et qui aurait profité des techniques de l'oral », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 597.

¹⁷ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, Paris, Gallimard ; Paris, Institut français ; Bry-sur-Marne, Institut national de l'audiovisuel, 2012, p. 17.

¹⁸ *Ibid.*, p. 64. Pour Nathalie Auzas, l'En-Ville et le quartier s'opposent « selon une dialectique de l'ordre — français —, et du désordre — créole —. L'une et l'autre caractéristiques correspondraient presque à des qualités intrinsèques des langues. Les "deux espaces de notre ville créole" présentent, d'un côté, "le centre [...] vivant des exigences neuves de la consommation", de l'autre, "les couronnes d'occupation populaire, riches du fond de nos histoires" (*Texaco*, 218). D'un côté, une modernité froide, administrative, telle la langue française, de l'autre, un réseau de mémoires foisonnantes, telle la langue créole. À l'opposition spatiale et linguistique se superpose une tension chronologique entre modernité ("exigences neuves") et mémoire ("fond de nos histoires") », AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, Paris, Imago, 2009, p. 147.

¹⁹ CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, Paris, Honoré Champion, 2010, p. 102. Un béké est un blanc créole.

d'ouvrir les yeux de l'urbaniste venu « questionner l'utilité de notre insalubre existence » (22), Marie-Sophie, telle une nouvelle Shéhérazade, lui chante sa geste, au sens médiéval²⁰ du terme, pour le convaincre d'abandonner le projet sacrilège de raser Texaco sous couvert d'un plan d'assainissement, et de le « civiliser en clapiers d'achélèmes » (20). De fait, le langage a ici une véritable force perlocutoire, puisque le récit exerce une influence cruciale sur ses auditeurs dont il modifiera la vision du monde. C'est ainsi que l'urbaniste dont on perçoit la voix à travers des extraits de ses notes disséminées au fil des pages se vouera à la sauvegarde et plus encore à la réhabilitation de Texaco qu'il viendra à considérer comme partie constitutive du patrimoine antillais. Le fonctionnaire foyalais est en effet amené à s'interroger sur son propre rôle artistique et visionnaire, quasi messianique²¹ : « Il faut désormais, à l'urbaniste créole, réamorcer d'autres tracées, en sorte de susciter en ville *une contre-ville*. Et autour de la ville, *réinventer la campagne*. L'architecte, c'est pourquoi, doit se faire musicien, sculpteur, peintre... — et l'urbaniste, poète » (462). L'« Oiseau de Cham²² » ou « Marqueur de paroles » (présenté dans l'épilogue comme simple « compilateur » ou « marqueur » de la parole de Marie-Sophie), le « second récipiendaire²³ », sera transformé par le récit de l'« Informatrice », à l'instar de l'urbaniste et entreprendra d'immortaliser la fondation de Texaco par le livre que tient le lecteur.

Texaco, de par sa structure même en récits plusieurs fois enchâssés, évoque la « vision prophétique du passé » dont parle Glissant²⁴, nécessaire selon lui à une

²⁰ À l'instar de la chanson de geste, le récit de Marie-Sophie mélange histoire et imaginaire. Comme le remarque Wendy Knepper : « Sometimes these deeds are imagined and other times they refer to historical accounts. As song-poems, they are examples of another kind of oraliture, aimed at celebrating combat and heroism. In this context, the story of Esternome and all those who enter into the combat for city takes on an epic proportion. The French literary form is reworked through historic and literary creolization in Texaco, as an urban space as well as *Texaco*, the novel », KNEPPER Wendy, *Patrick Chamoiseau : A Critical Introduction*, Jackson, The University Press of Mississippi, 2012, p. 119.

²¹ Le terme n'est pas trop fort : en effet, si dans un premier temps l'urbaniste est pris pour l'« un des cavaliers de notre apocalypse, l'ange destructeur de la mairie moderniste » (39), il est ensuite baptisé « le Sauveur » ou encore « le Christ » par les « damnés » de Texaco, qui voient en lui leur Rédempteur.

²² Dans le roman, c'est sous ce surnom à consonance biblique que Patrick Chamoiseau se met lui-même en scène, dans le rôle de l'écrivain en quête d'histoire(s).

²³ CHANCÉ Dominique, « Patrick Chamoiseau est-il un homme de dialogue ? », in HAZAËL-MASSIEUX, Marie-Christine, BERTRAND, Michel (dir.), *Langue et identité narrative dans les littératures de l'ailleurs. Antilles, Réunion, Québec, Aix-en-Provence*, Publication de l'université de Provence (coll. Langues et langage), 2005, p. 116.

²⁴ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 87.

réévaluation et à une réappropriation de l'Histoire. Car la Martinique et les petites Antilles en général sont dénuées d'une mémoire qui leur serait propres ; comme pour pallier cette absence, *Texaco* met en question la pertinence et la légitimité de la science historique autant que des mythes fondateurs occidentaux, et imagine une façon inédite de traiter de ce passé si douloureux. Ainsi, le roman ne rejette pas entièrement la tradition occidentale dont il est partiellement l'héritier, mais se l'approprie en mélangeant allégrement les genres, les styles et les traditions littéraires. Bien que le récit de Marie-Sophie Laborieux multiplie les références intertextuelles, tant à la Bible qu'aux aventures d'Ulysse ou aux chansons de geste, en passant par de nombreuses allusions aux romans de Rabelais, Montaigne, La Fontaine ou Lewis Carroll (les auteurs fétiches de Marie-Sophie autant que de Chamoiseau), il est également assimilé à une plaidoirie (41, 155), voire à un sermon (43) ou à une épopée, genres dont le caractère est fondamentalement oral²⁵. C'est qu'il s'agit de conter la geste de héros ordinaires et anonymes, « ceux qui ont mené une résistance toute en détours et en patiences et qui ne correspondent en rien à l'imagerie éclatante du héros occidental-français²⁶ ». *Texaco* ne prétend donc pas faire le récit d'une nouvelle genèse judéo-chrétienne, ni d'une épopée homérique, mais il s'alimente, dans une optique « digénétique », de bribes et de fragments issus de la tradition occidentale autant que des épopées asiatiques ou du conte créole, toujours en opposition à une conception univoque de l'identité et de la filiation. Comme le résume Chancé, il est nécessaire que les Antillais « trouve[nt] une position historique pour faire face aux deux inconnus dans lesquels ils sont pris : l'inconnaissable du passé de la traite, l'inconnu d'un avenir non assujetti²⁷ ».

Avec *Texaco*, Chamoiseau explore précisément ces « deux inconnus », et traite tout particulièrement de la question du « nous à découvrir²⁸ » dans ce lieu de résistance et d'expression que constitue le quartier créole. La capitale martiniquaise, qui englobe

²⁵ Il est intéressant de noter au passage que les critiques, lorsqu'ils parlent du roman de Chamoiseau, se gardent bien d'en préciser le genre, ou du moins évitent d'être trop précis, à l'instar de Lise Gauvin qui qualifie *Texaco* d'une « sorte de grande geste collective », GAUVIN Lise, « Un rapport problématique, Patrick Chamoiseau », in *L'écrivain francophone à la croisée des langues : entretiens, Paris, Karthala, 1997*, p. 36, alors que Vincent Bruyère use de l'expression « grand récit (évangélique) », BRUYÈRE Vincent, *La différence francophone : de Jean de Léry à Patrick Chamoiseau*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 136.

²⁶ *Éloge*, op. cit., p. 40.

²⁷ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, Paris, PUF (coll. Écritures francophones), 2000, p. 21.

²⁸ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 84

ce dernier, devient donc un symbole poétique et politique, tenant lieu à la fois d'origine et d'aboutissement puisqu'elle est intimement liée à la douloureuse naissance de la littérature antillaise. Après le « ventre » du bateau négrier puis celui de l'habitation, la ville constitue en effet une nouvelle matrice²⁹, promesse d'un futur plus propice à « l'inédit créole » (498). Dans ce travail, il s'agira par conséquent de bâtir notre réflexion sur l'élaboration d'une nouvelle littérature antillaise à partir du phénomène urbain, de ses manifestations et de ses implications dans le roman *Texaco*, lequel est comme nous l'avons dit l'un des premiers romans de la Créolité.

Ce mouvement vise dans un premier temps à définir la véritable voix de la littérature antillaise, puis à l'inscrire dans ce nouvel ensemble qu'est la « littérature-monde ». La première partie de ce travail se propose de situer Patrick Chamoiseau, l'un des fondateurs de la Créolité, au sein de la littérature et de la critique contemporaines, et d'interroger les notions d'écrivain francophone et postcolonial habituellement utilisées pour qualifier sa démarche. Afin de saisir plus précisément les enjeux de cette nouvelle esthétique, nous procéderons également, dans ce chapitre, à un survol des lettres créoles³⁰, en nous arrêtant tout particulièrement sur les deux figures martiniquaises essentielles et inspiratrices de Chamoiseau que sont Aimé Césaire et Édouard Glissant. Par ailleurs, nous définirons rapidement les concepts de Négritude, d'Antillanité et de créolisation, qui ont rendu possible l'émergence du mouvement de la Créolité.

Dans notre deuxième partie, nous nous attacherons plus particulièrement aux multiples facettes de la ville comme incarnation, tantôt positive, tantôt négative, de la créolisation et des principes de la Créolité. Habitée par les forces antagonistes que sont le centre et la périphérie, la ville constitue un lieu d'acculturation aussi bien qu'un espace de solidarité et de création. Dans un premier temps, elle revêt en effet un aspect fortement excluant : si elle constitue un symbole d'espoir pour les esclaves puis pour les affranchis, l'effondrement du système plantationnaire et le phénomène d'exode rural massif contribuent à faire de l'espace urbain un lieu surpeuplé et souvent inaccessible aux nouveaux venus. En outre, l'assimilation de la campagne engendre la disparition d'une grande partie du folklore, et donc de la mémoire créole. La vie en ville, tant à

²⁹ *Ibid.*, p. 188.

³⁰ Nous empruntons cette expression à CHAMOISEAU Patrick et CONFIDENT Raphaël, *Lettres créoles : tracées antillaises et continentales de la littérature, 1635-1975*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1991.

Saint-Pierre qu'à Fort-de-France, sera ensuite mise en regard de l'expérience idyllique du « Noutéka des mornes » vécue par Esternome. On retrouvera l'une des composantes de cette échappée sauvage dans les quartiers populaires ou « mangroves urbaines » des environs de Fort-de-France puisque ces zones interlopes constituent à bien des égards un carrefour ou un passage entre la campagne et la ville, et par conséquent entre le passé et le présent.

Si la ville considère la terre avant tout comme un territoire balisé, dont elle interdit l'accès à ceux qui n'en détiennent pas la clé, il en va tout autrement du fonctionnement des quartiers. C'est toujours à partir de Texaco que nous aborderons, dans notre troisième partie, la question de la réécriture de l'histoire selon la mémoire de la Trace, un concept imaginé par Glissant et exploité par Chamoiseau dans plusieurs de ses romans : les matériaux successifs de l'habitat populaire martiniquais constituent en effet une jauge nouvelle pour appréhender un passé jusque-là confisqué. L'agencement des cases inspire à l'écrivain une réévaluation complète de la discipline historique ; ainsi, à la « linéarité temporelle » de l'histoire se substitue une « pluralité spatiale³¹ », et à un récit unique, prétendument objectif, succèdent une multiplicité, une « tresse d'histoires » où se mêlent véracité et légende demeurées jusque-là invisibles.

Dans la quatrième partie, qui constitue le cœur de notre travail, nous essayerons de retracer les différences provenances de ces histoires antillaises. La culture créole ne peut en effet se prévaloir d'une origine unique : ainsi, elle se permet de puiser dans les grands récits fondateurs occidentaux, notamment la Genèse qui est dans ce sens intégrée par Chamoiseau à la structure mais aussi à l'imaginaire de *Texaco* ; le mythe de Babel notamment, qui réunit les problématiques de la ville et du langage, constitue pour Auzas « le fil d'Ariane de cette traversée de la mangrove des langues³² ». Cependant, il s'agit également pour l'écrivain créole contemporain d'habiter le silence du passé, de reconstituer la parole perdue des figures de fondations nées de l'esclavage, celle du Nègre marron assimilé, du Conteur disparu, ou encore du Mentô invisible. À ce titre, le genre de l'épopée, plus particulièrement l'*Odyssée* d'Homère, apparaît comme une référence essentielle puisqu'elle touche à la fois aux questions de la parole, de

³¹ ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth, TIFFIN Helen (éds.), *The Empire Writes Back*, London, Routledge, 2002, p. 34.

³² AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 291.

l'héroïsme et de la mer, dont la symbolique s'avère très proche de celle de la ville, ainsi que nous le verrons.

Après avoir étudié la question de l'origine créole, nous aborderons enfin les problématiques de l'appropriation du langage et de la nomination telles qu'elles apparaissent à la fin de *Texaco*. Alors que Marie-Sophie et le Marqueur de paroles expérimentent, non sans douleur, les différentes étapes du processus d'écriture, on prend conscience de la difficile mais nécessaire conciliation des langues françaises et créoles. Tout écrivain antillais contemporain entretient en effet un rapport douloureux à l'écriture, et n'a souvent de cesse d'interroger l'unicité du pouvoir auctorial et du sujet narratif dans une « constante réévaluation du pacte énonciatif³³ ». Ainsi pour Chamoiseau, plus particulièrement lorsqu'il s'exprime en français, l'écriture constitue un paradoxe de taille, non seulement parce que sa langue « première », le créole, « véhicule originel de notre moi profond, de notre inconscient collectif, de notre génie populaire³⁴ [...] », est en train de disparaître au profit du français, mais aussi parce que la langue française, tout comme l'écriture, se charge d'un lourd passé dans les Caraïbes. Elles y sont en effet exogènes³⁵, et constituent pendant au moins deux siècles l'apanage de la culture esclavagiste ; comme le relève Nathalie Auzas, « presque à la manière d'un personnage, la langue française semble avoir participé à la colonisation et à la traite négrière³⁶ ». Bien que les planteurs aient été des « scripteurs » plus que des auteurs de fiction, c'est en effet une encre semblable à celle des romans qui régénait le nouveau monde, à travers les pages du Code noir et des registres commerciaux. Cependant, nous

³³ GAUVIN Lise, « La francophonie littéraire, un espace encore à créer. Introduction », in GAUVIN Lise (dir.), *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation*, Montréal, Hurtubise, 2010, p. 25. Comme le dit Chamoiseau lui-même : « je ne peux pas concevoir l'acte de création littéraire sans une interrogation de l'acte d'écrire et sans une observation de moi en train d'agir dans la société [...] Si je m'excluais du champ de la création et que je ne mettais pas mon acte créateur dans la création elle-même, je perdrais une partie de cette totalité que j'essaie d'embrasser », interview menée par Delphine Perret le 3.3.1998, et citée par PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, Ibis rouge Éditions, Presses universitaires créoles, 2001, p. 224.

³⁴ *Éloge*, op. cit., p. 43.

³⁵ *Lettres créoles*, op. cit., p. 32. Comme le remarque Dominique Chancé : « L'écrit aux Antilles est donc avant tout un écrit métropolitain, un écrit exogène », CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 41.

³⁶ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, op. cit., p. 104. Chamoiseau témoigne en effet des conséquences de cet impérialisme scriptural : « Autour de moi, la colonisation avait mené discours. Elle avait nommé. Elle avait désigné. Elle avait expliqué. Elle avait installé une Histoire qui niait nos trajectoires. Elle s'était écrite sur nos silences démantelés. En minutie, vivre les paroles tombées sans voix sous l'écriture », *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 97.

verrons que si Chamoiseau demeure hanté par cette écriture « prédatrice et aveugle³⁷ » au caractère mortifère, il parvient à détourner le discours dominant en « choisissant sa parole³⁸ », c'est-à-dire en imaginant un langage inédit qui unifie ses deux langues³⁹ et lui assure un accès légitime à la position d'écrivain.

³⁷ *Lettres créoles*, op. cit., p. 30 ; 33.

³⁸ *Éloge*, op. cit., p. 43.

³⁹ Car les auteurs de la Créolité veulent aujourd'hui considérer le français comme leur langue, au même titre que la créole : « Si le créole est notre langue légitime, la langue française (provenant de la classe blanche créole) fut tour à tour (ou en même temps) octroyée et capturée, légitimée et adoptée. La Créolité, comme ailleurs d'autres entités culturelles, a marqué d'un sceau indélébile la langue française. Nous nous sommes approprié cette dernière. Nous avons étendu le sens de certains mots. Nous en avons dévié d'autres. Et métamorphosé beaucoup. Nous l'avons enrichie tant dans son lexique que dans sa syntaxe. Nous l'avons préservée dans moult vocables dont l'usage s'est perdu. Bref, nous l'avons habitée. En nous elle fut vivante. En elle, nous avons bâti notre langage [...] Notre littérature devra témoigner de cette conquête », *Ibid.*, p. 46.

I) La littérature antillaise

1.1 Postcolonialisme et francophonie

La littérature créole est en cours d'élaboration, selon les dires mêmes de Chamoiseau et de ses collègues. C'est peut-être pour cette raison que les écrivains antillais de langue française demeurent si difficiles à classer, tant dans les rayonnages des librairies ou des bibliothèques qu'au sein de catégories prédéfinies par la critique littéraire contemporaine. Patrick Chamoiseau par exemple, dont les écrits théoriques constituent une bonne part de son œuvre, ne se réclame ni du postcolonialisme, ni de la francophonie, et n'use d'aucune de ces terminologies pour qualifier sa démarche, son époque ou son appartenance littéraire⁴⁰. Trop conscient du caractère évolutif de son œuvre, il aspire à transcender les frontières de genre, de langue et de culture, comme nous l'avons vu en introduction.

Il est évident que le très riche appareil critique développé ces dernières années par les études postcoloniales constitue une référence incontestable pour l'analyse et l'interprétation de romans d'auteurs antillais comme Glissant, Chamoiseau, Confiant et bien d'autres. Cependant, la définition suivante que donnent Ashcroft *et al.* du postcolonialisme ne s'applique que partiellement au champ de la littérature caribéenne : « Post-colonial literatures are a result of th[e] interaction between imperial culture and the complex of indigenous cultural practices⁴¹ ». En effet, s'il est vrai que *Texaco* explore le passé de la Martinique, il ne se réduit pas à une critique de l'esclavage, ou à un règlement de comptes avec le colonialisme. Au contraire, ce roman tente de valoriser le mélange fécond qui a résulté de cette rencontre forcée entre indigènes, colons et esclaves. La critique postcoloniale telle que la conçoivent des chercheurs comme Ashcroft demeure donc limitée à certains égards, et par conséquent insuffisante. De plus,

⁴⁰ Pour les auteurs du *Post-Colonial Studies Reader*, le terme « post-colonial » « has come to stand for both the material effects of colonization and the huge diversity of everyday and sometimes hidden responses to it throughout the world », ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth, TIFFIN Helen (éds.), *The Post-colonial Studies Reader*, Londres et New York, Routledge, 2007, pp. 2-3. Chamoiseau quant à lui mentionne la « modernité coloniale » ou « la domination silencieuse » davantage pour se référer à la situation actuelle de la Martinique que pour qualifier son œuvre, voir *Écrire en pays dominé*, op.cit., pp. 17-18.

⁴¹ ASHCROFT Bill *et al.*, *Post-Colonial Studies Reader*, op. cit., p. 1.

comme le soulignent Dominique Viart et Bruno Vercier, spécialistes de la littérature contemporaine, les œuvres des auteurs caribéens, ayant « considérablement enrichi ces dernières années la polyphonie romanesque », sont loin de ne se résumer qu'à « l'expression d'une "communauté" particulière » ; par conséquent, leurs nombreuses qualités littéraires interdisent de les « enclorre » dans la « littérature postcoloniale ». Selon Viart et Vercier, la production des écrivains créoles contemporains « ne se réduit pas au "travail de mémoire" ni aux revendications indépendantistes » mais au contraire témoigne de « la prodigieuse invention d'écriture⁴² » qui leur est propre.

Cette dernière remarque s'applique également aux études francophones. En effet, il est avéré que la francophonie, si elle prétend « exalter l'universalisme » fait le plus souvent de la France le centre du monde, enclavant de ce fait les productions francophones dans la logique coloniale de l'Unicité, comme le remarque Chamoiseau : « les Français, par exemple, veulent protéger leur Un contre l'Un étasunien. La francophonie reste dans la même ornière : ma langue contre ta langue. Et c'est perdu d'avance⁴³... ». La dimension unificatrice de la francophonie « officielle » est par ailleurs remise en question par certains critiques et nombre d'écrivains, en ce qu'elle aurait paradoxalement tendance à marginaliser, voire à exclure les littératures francophones. Plutôt que de réunir, la francophonie instaure de fait comme le relève Gauvin « un clivage entre les écrivains français (de France), et ceux qui écrivent en Français (tous les autres)⁴⁴ ». C'est avant tout ce clivage qui engendre le soupçon pesant sur l'étude de la francophonie littéraire, selon Jean-Marc Moura : « l'ensemble des "lettres francophones" créerait au sein des littératures de langue française, une catégorie non homogène où se verraient relégués les écrivains nés hors de France et/ou nourris d'une culture différente⁴⁵ ». À leur suite, on est donc en droit de se demander si l'identité francophone, née dans la plupart des cas dans le contexte colonial, n'est autre chose qu'une étiquette

⁴² VIART Dominique et VERCIER Bruno, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations* (deuxième édition augmentée), Paris, Bordas, 2008, p. 392.

⁴³ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 295.

⁴⁴ GAUVIN Lise, « La francophonie littéraire, un espace encore à créer. Introduction », art. cit., p. 14.

⁴⁵ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 2007, p. 8.

servant à regrouper les anciennes colonies françaises⁴⁶. Dans ce cas, il est parfaitement compréhensible que ni Glissant ni les auteurs du manifeste *Éloge de la Créolité* ne puissent se reconnaître dans cette institution. De même que pour les études postcoloniales, si un tel label peut se révéler utile, il n'en demeure pas moins ambigu et contradictoire⁴⁷ : pour Glissant, le « vague ralliement⁴⁸ » qu'est la francophonie contribuerait même à brouiller les identités plutôt qu'à de les clarifier : « Quand vous êtes pris dans ce pluriel-là, en effet vous êtes écartelé, vous ne pouvez vous comprendre ni être vous-même⁴⁹ ».

Par ailleurs, en tant que « créole américain », Chamoiseau dit se sentir plus proche de « n'importe quel Caribéen anglo- ou hispanophone que de tout autre parlant-français comme [lui]-même, échoué de par le monde⁵⁰ ». Bien qu'il manifeste un intérêt certains pour ses « compatriotes francophones », il insiste sur le fait que ces littératures « recouvrent aujourd'hui des problématiques absolument différentes, voire contraires⁵¹ ». La langue commune ne constitue donc pas un facteur de rassemblement suffisant, car si le français est une langue dominée et revendiquée au Québec, il est la langue dominante, imposée et donc combattue en Martinique. De fait, pour Glissant, si les francophones de Belgique, de Suisse ou des Antilles parlent la même langue, il ne s'agit pas du même langage⁵². Chamoiseau résume bien cette position dans un entretien avec un journaliste qui l'interrogeait sur ses sentiments concernant la « littérature francophone » :

C'est vrai que des auteurs comme moi, on ne sait jamais où les mettre, en librairie. On a l'étiquette ethnique et on est à la fois dans le

⁴⁶ GAUVIN Lise (dir.), *Les littératures de langue française*, op. cit., p. 14. Voir aussi ALBERT Christiane (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala, 1999, p. 5.

⁴⁷ En témoigne l'instabilité dénominative pour qualifier, au sein de la francophonie, les auteurs antillais : « *Littérature afro-antillaise, négro-antillaise, franco-antillaise, antillaise d'expression française, francophone des Antilles...*, etc. », autant de qualificatifs que Confiant, Chamoiseau et Bernabé jugent « inopérants », voir *Éloge*, op. cit., p. 35. De plus, la Guadeloupe et la Martinique, en tant que départements français, ne font pas à strictement parler partie de la francophonie. Gauvin relève à cet égard une anecdote intéressante : « Les écrivains antillais, comme les réunionnais, pourtant considérés comme faisant partie de cet ensemble flou que l'on nomme la francophonie littéraire, ne figuraient pas parmi les invités officiels du Salon à cause de la nationalité française », GAUVIN Lise (dir.), *Les littératures de langue française*, op. cit., p. 15.

⁴⁸ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, op. cit., p. 41.

⁴⁹ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 564.

⁵⁰ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 255.

⁵¹ *Éloge*, op. cit., p. 66.

⁵² GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 551.

« francophone », dans le « négro-africain », dans les « Américains » et — ça arrive aussi — dans la « littérature française ». J'ai déjà constaté que, dans certains grands espaces Culture, je me retrouve classé dans plusieurs rayons — mais jamais en pile dans les nouveautés... C'est l'esprit colonial qui demeure, même s'il s'est dilué avec les années. [...] Mes frères de littérature ne sont pas en Afrique, en Amérique ou dans la langue française. Avant tout critère identitaire, ils doivent se chercher du côté des structures de l'imaginaire. [...] Une famille littéraire, ça n'est pas territorial, ni linguistique, mais juste lié au rapport que l'on a avec les mutations actuelles du monde. C'est ça qui constitue une véritable fraternité⁵³.

Les écrivains antillais s'affirment donc écrivains « avant d'être francophones, allophones, migrants, postcoloniaux ou quoi que ce soit d'autre⁵⁴ ». Le discours de la francophonie, comme celui des études postcoloniales, sont selon Glissant encore trop reliés à l'État-nation. Ils apparaissent donc à ses yeux comme très fortement caducs et inappropriés pour circonscrire la littérature émergente. En effet, pour lui, « les pensées régionales deviennent des pensées centrales, c'est-à-dire qu'en fait il n'y a plus de centre et il n'y a plus de périphérie⁵⁵ ». De même, selon Raphaël Confiant, on assiste actuellement à une mutation profonde du regard que les intellectuels « francophones » du Tiers-Monde portent sur eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils « cessent de se concevoir comme des périphériques, ou pire, comme des "ultrapériphériques⁵⁶" ». Dans ce sens, Moura observe que « la culture littéraire devient progressivement et véritablement planétaire⁵⁷ » ; en effet, depuis le début des années 90, période qui correspond à la naissance de la Créolité, on commence à parler dans les milieux anglo-saxons de « World Fiction » ou « World literature », un courant qui s'il s'inscrit dans le prolongement des études postmodernes et postcoloniales, se donne pour objectif de transcender les barrières géographiques ou linguistiques. Dans le même temps, Glissant évoque le « Tout-monde », cette « totalité du monde telle qu'elle existe dans son réel et telle qu'elle existe dans notre désir⁵⁸ ». Le roman éponyme, publié en 1995, constitue pour Moura le livre emblématique de ces nombreux écrivains dont on peut dire qu'ils sont « le sel de la

⁵³ LIGER Baptiste, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., para. 29.

⁵⁴ GAUVIN Lise (dir.), *Les littératures de langue française*, op. cit., p. 16.

⁵⁵ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, op. cit., pp. 136-137.

⁵⁶ CONFIAnt Raphaël, *Aimé Césaire. Une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Stock, 1993, p. 123.

⁵⁷ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 22.

⁵⁸ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, op. cit., p. 130.

Diversité » puisqu' « ils ont traversé les premiers, ils ont dépassé les limites et les frontières, ils mélangent les langages, ils déménagent les langues, ils transbahutent, ils tombent dans la folie du monde⁵⁹ [...] ».

Chamoiseau, loin de s'enfermer dans une lutte partisane et nationaliste, ni dans le monde antillais d'ailleurs, comme en témoigne son avant-dernier roman où il n'est fait que très allégoriquement mention de la Martinique⁶⁰, demeure attentif à « l'entremêlée des âges⁶¹ » ; de plus, l'œuvre de Chamoiseau se situe dans une « tradition culturelle internationale », et évoque la pratique du conteur créole (dont il se veut l'héritier) en intégrant à son propre récit des cultures, des paroles, des sensibilités autres. Appréhender son œuvre à travers le prisme de la World Fiction ou de la mondialité⁶² permet donc de combler les manques de la critique postcoloniale tout en élargissant l'horizon des études francophones. Pour Moura en effet, « à la différence des écrivains des premières générations postcoloniales ou des auteurs autochtones ou féminins, concernés de prime abord par le problème de la résistance aux formes de la domination, la *World Fiction* ne fait pas du combat contre un éventuel néo-impérialisme son thème majeur⁶³ », elle possède une « valeur de témoignage sur la culture globale qui est en train de naître » et « sert l'expression de la collision contemporaine et omnidirectionnelle des civilisation et des références⁶⁴ ». On touche ici au cœur même de la pensée de la créolisation, inaugurée par Glissant, et qui débouche sur le concept de Créolité et sur la question de la fondation de la littérature antillaise⁶⁵. Car en même temps qu'ils plongent dans cette nouvelle entité qu'est la littérature-monde « ouverte

⁵⁹ GLISSANT Édouard, *Tout-monde*, Paris, Gallimard, 1993, pp. 481-482, cité par MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 157. Selon Samia Kassab-Charfi, « cette notion glissantienne, prolongement de la poétique de la Relation, est le contraire même de la mondialisation. Elle suppose que les anciens dominants et dominés s'engagent dans un tout autre type de rapport, où les intérêts ne sont plus exclusifs mais partagés », KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., note 85, p. 34.

⁶⁰ Voir CHAMOISEAU Patrick, *L'Empreinte à Crusoé*, Paris, Gallimard, 2012.

⁶¹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 20.

⁶² À ce sujet, voir Daniel de Roulet, *Écrire la mondialité. Essais*, Neuchâtel, La Baconnière, (Nouvelle collection), 2013.

⁶³ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 157.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 158.

⁶⁵ « [...] Il est donc important pour moi, qui suis d'un lieu où il y a eu l'esclavage, par exemple, de regarder l'esclavage en face, de dénouer les nœuds qui n'ont pas été dénoués, de nettoyer tout cela et de l'aborder de manière positive, non pas pour avoir une revanche, mais justement pour être sainement debout pour écrire au monde et pour vivre le monde [...] » MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 726.

sur le monde, transnationale », signant « l'acte de décès de la francophonie⁶⁶ », les écrivains antillais doivent définir leur propre voix, ainsi que le lieu d'où elle surgit, et enfin réécrire leur propre histoire littéraire, comme c'est le cas dans *Lettres créoles*, afin de se dégager des modèles franco-occidentaux. Il s'agit donc de faire tomber les murs et de creuser de nouvelles fondations : c'est un édifice inédit que bâtissent Chamoiseau et les auteurs de *l'Éloge*, aspirant comme Glissant à « une littérature épique nouvelle, contemporaine », qui « commencera d'apparaître à partir du moment où la totalité-monde aura commencé d'être conçue comme communauté nouvelle⁶⁷ ».

1.2 Les lettres créoles : du doudouisme à Édouard Glissant

« La littérature antillaise n'existe pas encore⁶⁸ » : voilà pourtant ce qu'affirmaient Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, dans *Éloge de la Créolité*, texte fondateur du mouvement éponyme, il y a un peu moins de 25 ans. Un tel constat, certes volontairement polémique, peut néanmoins sembler provocateur lorsque l'on pense au nombre d'écrivains antillais à la renommée internationale, tels Chamoiseau lui-même, Édouard Glissant, Simone Schwarz-Bart, Maryse Condé, Raphaël Confiant, Frankétienne et bien d'autres, tous auteurs d'œuvres majeures et reconnues, parfois distinguées par des prix littéraires prestigieux⁶⁹. Cependant, il est vrai que les lettres créoles, aujourd'hui encore, sont jeunes, pour ainsi dire dans leur prime enfance : c'est qu'aux Antilles, la littérature apparaît par définition en rupture avec une culture fondamentalement orale. Elle se voit donc obligée, en tant que discipline sans passé, de

⁶⁶ Voir le manifeste « Pour une littérature-monde en français » dont Glissant est l'un des signataires : « [...] le centre, ce point depuis lequel était supposée rayonner une littérature franco-française, n'est plus le centre. Le centre jusqu'ici, même si de moins en moins, avait eu cette capacité d'absorption qui contraignait les auteurs venus d'ailleurs à se dépouiller de leurs bagages avant de se fondre dans le creuset de la langue et de son histoire nationale : le centre, nous disent les prix d'automne, est désormais partout, aux quatre coins du monde », GLISSANT Édouard (et 43 cosignataires, pour la liste complète, voir article), « Pour une "littérature-monde" en français », *Le Monde des livres*, 15.03.2007, http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html (visité le 11.10.12), para. 1. Voir également l'ouvrage qui a suivi : *Pour une littérature-monde*, de Michel Le Bris, Jean Rouaud et Eva Almassy, Paris, Gallimard, 2007.

⁶⁷ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, op. cit., p. 67.

⁶⁸ *Éloge de la Créolité*, op. cit., p. 14.

⁶⁹ Glissant s'est vu attribuer le prix Renaudot 1958 pour *La Lézarde* et Chamoiseau est le lauréat du prix Goncourt pour son roman *Texaco* en 1992.

faire irruption de plain-pied dans l'histoire et dans la modernité⁷⁰, se devant d'accomplir, ainsi que le dit Glissant, « ce que l'Occident a mis des millénaires à accomplir⁷¹ ». Plutôt que d'histoire ou de tradition linéaire, Glissant préfère donc parler pour les Antilles de « continuum littéraire du discontinu », ni homogène, ni progressif, mais se déroulant par saccades et par tâtonnements : « nous n'avons eu que des soubresauts, des sursauts et des sortes de pointes, des chutes verticales dans les abîmes⁷² ». L'assertion inaugurale des auteurs de l'*Éloge* doit donc être nuancée : la littérature antillaise n'existe pas encore dans le sens où elle n'a pas d'Histoire, du moins au point de vue occidental, mais prend sa source dans une multitude d'histoires anonymes, de sillons souterrains, de tracées à demi-effacées qu'il s'agit encore de mettre au monde : la littérature antillaise « n'a pas une Histoire comme dans les vieilles aventures, elle s'émeut en histoires et mieux, elle sillonne en tracées⁷³ ».

On l'aura compris, il ne s'agit de dénigrer ou d'infantiliser ni le patrimoine ni les productions littéraires martiniquaises. Au contraire, Chamoiseau et ses collègues reconnaissent par cette déclaration les nombreux obstacles qui se présentent encore à cette « pré littérature⁷⁴ » avant d'arriver à maturité et de se trouver en pleine possession d'elle-même. L'écrivain antillais est donc un « auteur en souffrance », selon la formule de Dominique Chancé, un écrivain dont le texte est encore à venir, tout comme sa langue et son lectorat⁷⁵. En effet, l'absence d'une audience proprement antillaise interdit l'« interaction auteurs/lecteurs où s'élabore une littérature⁷⁶ ». Il n'y a pas encore de véritable lectorat martiniquais, que ce soit en créole ou en français : Édouard Glissant

⁷⁰ « Nous ne sommes pas des praticiens de l'écriture, nous sommes des praticiens de l'oralité [...] [Q]uand on a été obligé de passer à l'écriture, comme on dit passer à l'acte en psychanalyse, on a été confronté à cette absence de balises, de traditions, de continuum de l'écriture [...] Le drame, au sens noble du terme, du passage de l'oral à l'écrit, la littérature française l'a vécu au temps de Rutebeuf, de Villon, des poètes de la Pléiade [...] Nous sommes obligés de constituer rapidement ce qui a mis sept siècles à se former en ce qui concerne la langue et la littérature française », GLISSANT Édouard, *Introduction à une Poétique du Divers*, op. cit., p. 119.

⁷¹ GLISSANT Édouard, « Le chaos monde », in *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 117.

⁷² GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 117.

⁷³ *Lettres créoles*, op. cit., p. 13.

⁷⁴ *Éloge*, op. cit., p. 14.

⁷⁵ Voir CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 131.

⁷⁶ *Éloge*, op. cit., p. 14.

De plus, comme le dit Glissant : « La réaction des lettrés donne naissance à des œuvres de contestation mais non plus ni déjà à une littérature : il n'y a pas rapport des œuvres à un public », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 602.

par exemple connaît un succès qui reste plus métropolitain, voire même étranger, qu'antillais⁷⁷, c'est d'ailleurs également le cas de Chamoiseau.

Cet hermétisme⁷⁸ de la part des autochtones s'explique en grande partie par le phénomène d'acculturation qui sévit encore en Martinique. En effet, comme le relève Chamoiseau dans *Écrire en pays dominé*, son île s'est vue infliger deux cruelles blessures au cours de son histoire : si la plus ancienne ne lui a pas été assénée directement, l'écrivain en conserve pourtant le douloureux souvenir, comme la plupart des antillais d'origine africaine. Ce que Chamoiseau appelle « la domination brutale », qu'il représente par le motif du Glaive⁷⁹, voit le jour en Martinique avec sa prise de possession par le colon Pierre Belain d'Esnambuc et son rattachement à la France en juillet 1635. Ces premiers signes d'annexion seront suivis par l'extermination des populations indigènes amérindiennes, la traite négrière, l'esclavage et autres violences nées du colonialisme. Bien qu'issue de la domination brutale, la « domination silencieuse » est cependant plus insidieuse, et date des années soixante, l'époque même des indépendances qui se sont pourtant installées « dans les marques coloniales : mêmes frontières, mêmes ruptures ethniques, mêmes institutions, mêmes lois, mêmes produits d'exportation, mêmes exploitations minières [...]»⁸⁰. Cette blessure nouvelle, infligée cette fois par le Tentacule⁸¹, est responsable d'un grave phénomène d'acculturation en Martinique. C'est ainsi que depuis l'assimilation à la France, le 19 mars 1946, qui a pourtant été célébré à l'époque par la majorité des Antillais⁸², la « mise sous perfusion » de l'île a entraîné un état végétatif, un engourdissement général de la

⁷⁷ Voir CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue : Édouard Glissant et l'H(h)istoire antillaise*, Tübingen, G. Narr, 1988, p. 46.

⁷⁸ Le peuple antillais est en partie responsable, comme le souligne Cailler, du manque d'attention qu'il porte à sa propre histoire : « Les écrivains antillais sont parfois pertinemment critiques des attitudes et des réactions de leurs peuples durant l'esclavage, la période suivant l'abolition, et enfin l'époque contemporaine. Par rapport au développement d'un sens épique du passé, et à la question d'une littérature nationale, ils font souvent remarquer qu'un obstacle majeur à cette cristallisation du nous fut et reste en partie le manque d'attention portée à maints actes héroïques, actes de résistance à l'occidentalisation forcée, ou simplement, manque d'attention portée à la vie de tous les jours dans les communautés populaires », CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 59.

⁷⁹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 111.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 104.

⁸¹ *Ibid.*, p. 111. L'envers de l'En-ville, telle qu'il est présenté dans *Texaco*, revêt l'apparence d'un monstre tentaculaire, évoquant le recueil de poésie d'Émile Verhaeren *Les villes tentaculaires*. Le poète belge est d'ailleurs mentionné dans *Texaco*, voir p. 278. Voir également *infra*, p. 55, note n° 278.

⁸² Voir BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises : XVII^e-XX^e siècle*, Paris, Perrin, 2007, p. 461.

population dont Frantz Fanon a d'ailleurs répertorié les symptômes psychologiques⁸³ dans *Peaux noires, Masques blancs*, un ouvrage qui a fait date et dont le titre est parlant.

Dans le même sens, Raphaël Confiand, dans son essai critique touffu *Aimé Césaire, une traversée paradoxale du siècle*, constate qu'avec l'assimilation, les anciennes colonies ont été privées de « leurs particularismes juridiques et économiques, notamment le franc antillo-guyanais qui était une manière de symbole de l'autonomie relative de ces pays⁸⁴ ». Cette privation a eu pour conséquences, depuis une quarantaine d'années, que la Martinique importe massivement mais ne produit rien⁸⁵ qu'un peuple d'assistés, engendrant des comportements « irrationnels, névrotiques, parfois suicidaires⁸⁶ [...] ». Le manque d'indépendance du sujet martiniquais ainsi qu'une pratique continue d'autodénigrement sur les plans personnels et culturels ont contribué à faire de lui un être dissolu, qui semble n'avoir ni passé, ni avenir, et n'appartenir à rien.

Vacillante depuis toujours, la conscience communautaire créole en général semble donc avoir disparu tout à fait avec la départementalisation. S'il n'existe pas véritablement de solidarité entre les îles antillaises⁸⁷, la Martinique même, du fait qu'elle n'a jamais véritablement accédé à l'indépendance, en est passablement dépourvue selon le jugement sans appel de Chamoiseau : « dans mon pays, rien ne nous relie, toute nécessité solidaire est défaite par la dépendance et par l'assistanat⁸⁸ ». Dans ces conditions, il est difficile pour le peuple martiniquais d'éprouver un quelconque intérêt

⁸³ Voir FANON Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Points Essais), 2001. Chamoiseau synthétise les symptômes que décrit Fanon comme suit : « complexes divers, désir de se blanchir, troubles mentaux, dévalorisation de soi, brutalités internes, dépersonnalisations invalidantes, mimétismes, drives et dérives... Mais ils se déployaient sans violences coloniales », *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 224.

⁸⁴ CONFIAANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 87.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 25. Voir également Butel : « On a perdu le sens de produire, dans une très large mesure, mais on ne cesse de consommer plus, en appliquant les plans de rattrapage de l'économie qui ont accentué la dépendance antillaise à l'égard de la métropole. Ce renforcement de la dépendance a fait craindre à beaucoup une dégradation constante de l'identité locale », BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 481.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 26. Voir également JUMINER Bertène, « D'où venons-nous », in *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 140 : « Nous vivons depuis toujours sous un régime d'intégration socioculturelle à sens unique, dont le principal effet pervers est la négation ou une certaine esquivance de notre africanité. Nous sommes réduits au rôle passif de consommateurs d'une culture dominante ».

⁸⁷ Glissant souligne à plusieurs reprises le manque de solidarité entre les îles antillaises, notamment dans le commentaire qui suit : « Le Martiniquais est un Antillais aveugle sur sa réelle antillanité. Il ne voit même pas Sainte-Lucie et la Dominique qui pourtant découpent l'horizon au Sud et au Nord du pays. Il voit avec d'autres yeux que les siens », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 494.

⁸⁸ *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 199-200.

pour lui-même, et plus encore d'éprouver de la considération pour la richesse ses productions culturelles. C'est donc une tâche ardue qui attend les écrivains de Martinique, lesquels n'ont d'ailleurs commencé que très récemment à se détacher des modèles métropolitains, tant littéraires que linguistiques : il s'agit de s'imposer au monde et de se faire reconnaître en tant que littérature autonome, tout en privilégiant dans un premier temps le lectorat antillais pour pouvoir ensuite participer pleinement de cette « littérature-monde » dont nous avons parlé plus haut. Le projet de « rapprochement » de l'écriture vers « l'authenticité créole⁸⁹ » va donc de pair avec une réunion de l'écrivain et de son lecteur martiniquais. C'est ainsi que Glissant décrit les écrivains américains de manière oxymorique, « en proie à une manière de mémoire du futur. Je veux dire par là qu'il est presque sûr que nous sommes des écrivains virtuels, dont le public est à venir⁹⁰ ».

1.2.1 Avant la Négritude

Nous l'avons dit, le colon martiniquais ou béké, « scripteur⁹¹ » plus que romancier, n'écrit pas d'œuvres de fiction. Ce qu'il lit, il le fait venir de France, et l'écriture, « du fait de l'éloignement, de l'exil nostalgique et magnifiant [...] arrive avec force de loi, force de Tables bibliques⁹² », important en Martinique une tradition littéraire qui lui est étrangère, voire hostile. Immanquablement, du fait des quelque sept mille kilomètres séparant la colonie de la Mère patrie, les modes, courants et mouvements littéraires arrivent avec un temps de retard sur cette île qui a longtemps été condamnée à un mimétisme aveugle, à un bovarysme littéraire⁹³. Comme le retracent les *Lettres créoles*, nombre d'écrivains appartenant à l'ethnoclasse békée, noire ou mulâtre, se sont essayés successivement au Romantisme, au Parnasse, au Réalisme,

⁸⁹ CHAMOISEAU Patrick, « Que faire de la parole ? », in *Écrire la parole de nuit*, op. cit., p. 153.

⁹⁰ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 436.

⁹¹ Voir BARTHES Roland, « La mort de l'Auteur », in *Le bruissement de la langue*, Paris, Éd. du Seuil, 1984, pp. 61-67.

⁹² *Lettres créoles*, op. cit., p. 52.

⁹³ Il s'agit de la première étape de toute littérature coloniale, comme le remarquent Ashcroft *et al.* : « the first texts produced in the colonies in the new language are frequently produced by "representatives" of the imperial power [...] Such texts can never form the basis for an indigenous culture nor can they be integrated in any way with the culture which already exists in the countries invaded. Despite their detailed reportage of landscape, custom, and language, they inevitably privilege the centre, emphasizing the "home" over the "native", the "metropolitan" over the "provincial" or "colonial", and so forth », ASHCROFT *et al.*, *The Empire Writes Back*, op. cit., p. 5.

ou encore au Symbolisme, en quête de la « caution parisienne⁹⁴ ». En français mais aussi en créole⁹⁵, ils composent des alexandrins à la gloire de sommets enneigés qu'ils ne peuvent que difficilement imaginer, ou dédient leurs odes à de belles dames blondes aux cheveux lisses et soyeux qu'ils n'ont jamais vues qu'en rêve.

Une autre attitude récurrente des écrivains antillais précédant la Créolité est celle de la folklorisation, qui contribue à extérioriser le regard qu'ils portent sur eux-mêmes : « nous avons vu le monde à travers le filtre des valeurs occidentales, et notre fondement s'est trouvé "exotisé" par la vision française que nous avons dû adopter⁹⁶ ». En se réclamant d'une littérature régionale, ceux que l'on appelle les doudouistes ou les écrivains-doudous ressentent pourtant le besoin de décrire plus précisément leur « biotope maternel⁹⁷ ». Mais s'ils daignent regarder leurs îles comme un objet poétique potentiel, c'est encore « avec les yeux de l'Autre⁹⁸ » : en puisant allégrement dans la masse de clichés et autres idées reçues véhiculées notamment par l'industrie naissante du tourisme, les écrivains-doudous, ignorant le réel antillais, réduisent leur environnement à une station balnéaire conçue dans le seul but de satisfaire les fantasmes des métropolitains⁹⁹.

Dans *Peaux noires, masques blancs*, Frantz Fanon s'inquiète déjà de la mystification véhiculée par certains de ces « ouvrage[s] au rabais¹⁰⁰ », craignant qu'elle ne perpétue nombre de comportements malsains : à travers une analyse très critique de *Je suis martiniquaise*, un roman autobiographique de Mayotte Capécia publié en 1948, Fanon dénonce notamment la totale sujétion de la femme noire à l'homme blanc. Celle-ci se traduit en particulier par la volonté de la narratrice de se blanchir corps et âme pour

⁹⁴ *Lettres créoles*, op. cit., p. 169.

⁹⁵ Voir le monumental ouvrage en créole de Gilbert Gratiant, *Fab Compè Zicaque*, Éditions Horizons Caraïbes, 1958. Malgré son caractère hautement doudouiste, cette œuvre demeure malgré tout, selon les fondateurs de la Créolité, « une extraordinaire investigation du lexique, des tournures, des proverbes, de la mentalité, de la sensibilité, en un mot, de l'intelligence de cette entité culturelle [...] », *Éloge*, op. cit., p. 16.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 14.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 15.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 25.

⁹⁹ Dans son ouvrage sur Aimé Césaire, Confiant s'ingénie à répertorier les idées préconçues des touristes concernant la Martinique : « On y afflue encore à la découverte de ses plages de sable blanc ou de ses mystérieuses forêts tropicales. De ses belles "doudous" ("chabines rieuses", écrivait André Breton) au "sang chaud" et de sa cuisine épicée. Ici le vocabulaire du tourisme ne craint pas les clichés les plus éculés », CONFIAnt Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 23.

¹⁰⁰ FANON Frantz, *Peau noire, masques blancs*, op. cit., p. 34.

plaire à son « seigneur » blond, dans une acceptation totale de la hiérarchie des couleurs et des sexes : « J'aurais voulu me marier, mais avec un Blanc. Seulement une femme de couleur n'est jamais tout à fait respectable aux yeux d'un blanc. Même s'il l'aime. Je le savais¹⁰¹ ». À l'instar de Mayotte Capécia, les auteurs doudouistes contribuent au dénigrement du réel antillais, qu'il s'agisse du paysage, de la culture populaire ou même de l'estime de soi. Mais ils véhiculent également l'idéal de la « lactification¹⁰² », entraînant leurs compatriotes dans leur sillage, et confortant les lecteurs français, amateurs d'exotisme, dans leur vision étroite de la culture créole.

1.2.2 La Négritude

C'est au mouvement de la Négritude, contestataire de l'ordre colonial et raciste¹⁰³, qu'il faut faire remonter, selon Chamoiseau et Confiant, la « tracée des lettres créoles ». Diffusé surtout à partir des années soixante et de la décolonisation de l'Afrique, ce courant de pensées révolutionnaire a permis au Noir antillais « de mieux se positionner dans une société multiraciale et d'être prêt à accepter en toute sérénité retrouvée une identité mosaïque, métissée, créole¹⁰⁴ ». De plus, pour la première fois, « la littérature coloniale est confrontée d'égale à égale avec la littérature métropolitaine¹⁰⁵ » : proche des surréalistes¹⁰⁶, Césaire incarne un renversement de l'ordre établi. On comprend à quel point la Négritude, éclipsant la littérature doudouiste, constitue « un souffle de baptême pour les colonisés du monde, battus et opprimés, et pour les Nègres bien sûr¹⁰⁷ ». Réunis dans le Paris de l'entre-deux-guerres dans le cadre de leurs études, le Guyanais Léon-Gontran Damas, le Sénégalais Léopold Sédar Senghor

¹⁰¹ Mayotte Capécia, *Je suis Martiniquaise*, éd. Corrêa, p. 202, cité par FANON Frantz, *ibidem*.

¹⁰² *Ibid.*, p. 38.

¹⁰³ Pour Édouard Glissant, « La nécessité historique de revendiquer pour les peuples métissés des petites Antilles la « part africaine » de leur être, si longtemps méprisée, refoulée, niée par l'idéologie en place, suffit à elle seule pour justifier le mouvement antillais de la Négritude », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 54.

¹⁰⁴ CONFIDENT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 270.

¹⁰⁵ *Lettres créoles*, op. cit., p. 169.

¹⁰⁶ Sur la rencontre entre Aimé Césaire et André Breton en Martinique, sous le vichysme de l'amiral Robert, voir BRETON André, *Martinique, charmeuse de serpents* (avec textes et illustrations d'André Masson), Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1972, pp 93-111, et *Lettres créoles*, op. cit., p. 165.

¹⁰⁷ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 53. Les auteurs de l'*Éloge* reconnaissent la dette qu'ils ont envers Césaire, lorsqu'ils affirment que « la Négritude césairienne est un baptême, l'acte primal de notre dignité restituée. Nous sommes à jamais fils d'Aimé Césaire », *Éloge*, op. cit., p. 18.

et le Martiniquais Aimé Césaire fondent un mouvement¹⁰⁸ qui, s'il est littéraire au départ, aura un impact révolutionnaire dans bien d'autres disciplines, et décrochera pour les Noirs d'Afrique, d'Europe et d'Amérique une place qui leur était jusqu'alors refusée. Les pères de la Négritude, grands admirateurs de Rimbaud et de Lautréamont, vont en effet remettre fondamentalement en question le rationalisme occidental¹⁰⁹, dont les excès constitueraient notamment la cause de la première guerre mondiale et du colonialisme. L'homme noir, habitué jusque-là à ne penser son salut que par le Blanc, peut désormais exhaler sa rancœur à l'endroit d'un monde qui l'a toujours rejeté et revendiquer son essence « nègre », se réapproprier un concept créé par les colons au XVII^e siècle¹¹⁰ dans le même élan, et s'impose enfin comme sujet de son discours politique mais aussi poétique.

Le Cahier d'un retour au pays natal, plus qu'une révélation, constitue pour le jeune Chamoiseau une véritable « secousse lyrique¹¹¹ ». Cette œuvre lui dévoile la blessure qu'il ignorait encore, et constitue dans le même temps un « formidable exutoire de [s]on mal-être¹¹² ». Césaire, surnommé le « Nègre fondamental », est certainement le premier à avoir perçu le cri primordial provenant de la cale du bateau négrier et à la vibration duquel la littérature créole vient « s'enraciner¹¹³ ». Comme le rapporte également Confiant : « Nous [...] devons une fière chandelle à Aimé Césaire pour avoir poussé son grand cri nègre, et c'est en ce sens que son œuvre est indépassable, inestimable et éternelle¹¹⁴ ». Car si le père de la Négritude s'est ensuite désintéressé du devenir de ce cri mythique, celui-ci constitue pour Glissant « la scène primitive » de la littérature antillaise, un appel, une parole en puissance dont il s'acharnera, tout comme

¹⁰⁸ Ils s'inspirent en cela du manifeste marxiste « Légitime défense », publié en 1932 par un groupe de jeunes intellectuels martiniquais parmi lesquels figurait René Méné, une autre figure majeure de l'île antillaise.

¹⁰⁹ Voir FROBENIUS Léo, *Histoire de la Civilisation Africaine*, trad. de l'allemand par Dr. H. Back et D. Ermont, Paris, Gallimard, 1952, p. 30, ainsi que BA Amadou Oury, « "L'émotion est nègre, comme la raison est hellène" : d'une philosophie organologique allemande vers sa récupération en Afrique occidentale », *Ethiopiennes* n° 81, 2^{ème} semestre 2008, <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1613> (visité le 18.12.12), Introduction, para. 7.

¹¹⁰ Voir PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 43.

¹¹¹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 53.

¹¹² *Ibid.*, p. 54.

¹¹³ *Lettres créoles*, op. cit., p. 170.

¹¹⁴ CONFIAnt Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 271.

Chamoiseau d'ailleurs, à saisir l'écho ou plutôt à « dénouer le silence¹¹⁵ », grâce notamment au relais qu'a constitué le conte créole.

Pour Césaire, l'Antillais est toutefois avant tout un Nègre¹¹⁶. Écrire la genèse de son peuple, lui offrir un mythe fondateur, tant littéraire qu'existential, revient donc à chercher ses origines dans la civilisation du « pays d'avant » : « à redonner racines et essence à un être dégradé par la traite et l'exil qui ne pouvait retrouver son intégrité que dans le voyage réel ou imaginaire vers sa terre d'origine¹¹⁷ ». Césaire est en effet très peu sensible à la réalité et aux richesses du nouveau monde, et ne voit dans la langue et dans la culture créoles qu'un « émiettement¹¹⁸ » impur et bâtard, bien inférieur à la grandeur et à l'unicité fantasmée de l'Afrique noire, le véritable « pays natal ». Prenant le contre-pied des doudouistes, il va même jusqu'à nier les beautés de la Martinique¹¹⁹. Si, comme Damas, Césaire rejette le joug colonial, il esquinte donc au passage la culture et la langue créole¹²⁰, envenimant de ce fait la « mésestime globale » des Martiniquais, déjà alimentée par « la fascination pour les valeurs du Centre¹²¹ ». Ainsi s'effectuera, en grande partie à cause de la Négritude, un glissement : « À l'idéal du retour à l'Afrique se substitue sans hiatus l'idéal de la citoyenneté française¹²² ».

Il est intéressant de noter à ce propos que les personnages de *Texaco* sont souvent tentés de trancher entre l'Afrique et l'Europe : au contraire de Césaire, qui apparaît d'ailleurs à plusieurs reprises dans le roman, le sieur Alcibiade, celui-là même qui, ironiquement, fera preuve d'une violente barbarie à l'endroit de Marie-Sophie, considère le continent originel comme un « lieu de sauvageries qu'aucune carte civilisée ne détaille complètement !... » (319). Pour lui comme pour beaucoup d'autres mulâtres « aspirants békés », la seule mère patrie est la France (319) ; non seulement il assimile le

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 171.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 159.

¹¹⁷ CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., pp. 22-23.

¹¹⁸ Voir *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 219.

¹¹⁹ À ce sujet, voir Aimé Césaire, *Tropiques*, n°1, avril 1941, cité par CONFIANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 48 : « Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Pas un germe. Pas une pousse. Ou bien la lèpre hideuse des contrefaçons. En vérité, terre stérile et muette ».

¹²⁰ Césaire ne considérerait pas le créole comme une langue achevée, comme l'attestent ces paroles : « J'ai parlé du retard culturel martiniquais. Précisément, un aspect de ce retard culturel, c'est le niveau de la langue [...] qui est extrêmement bas, qui est resté [...] au stade de l'immédiateté, incapable de s'élever, d'exprimer des idées abstraites... », Aimé Césaire, interview-préface à la réédition de la revue *Tropiques*, Jean-Michel Place, Paris, 1978, cité en épigraphe par CONFIANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 11.

¹²¹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 57.

¹²² GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 186.

pays d'avant à la culture créole, mais il rejette violemment le tout : « l'Afrique, les quartiers populeux, la poésie-voyante, les prises de position contre le colonialisme, ou autres tares de Césaire... » (322). Malgré sa haine avérée envers le maire de Fort-de-France, il est cependant intéressant de noter que le jugement que porte Alcibiade sur le monde créole rejoint sur certains points celui de Césaire pour qui, rappelons-le, « la culture antillaise est une sous culture, dégradation de la culture africaine¹²³ ».

Un autre paradoxe de la Négritude, et non des moindres, réside dans le fait que son combat « s'effectue avec des armes qui viennent d'Europe¹²⁴ ». En effet, l'utilisation exclusive du français n'est aucunement remise en question, puisque celui-ci demeure la langue élue, idolâtrée, au détriment de la personnalité, de l'histoire ou de la liberté de son locuteur, faisant du français de France le « référent fondamental¹²⁵ » :

En déployant son amour-haine dans le clos élu d'une langue dominante, la Négritude procédait ainsi à sa célébration. Cette langue devenait le véhicule du renouveau, l'arme maîtresse de la geste libératrice ; mais elle amplifiait d'une auréole la domination qu'elle conservait intacte¹²⁶.

Chamoiseau et Confiant, aspirant tous deux à l'indépendance, ou du moins à l'autonomisation de la Martinique¹²⁷, déclarent ouvertement leur désaccord avec la politique qui fut celle de Césaire. Plus que cela, ils l'accusent d'être responsable de l'état actuel de l'île, puisque Césaire est à l'origine de la loi d'assimilation transformant la Martinique, la Guadeloupe et la Guyane en départements français d'outre-mer¹²⁸. Mais si Chamoiseau comme Confiant insistent sur les failles la figure paternelle que représente Césaire, le premier l'ayant montré dans *Texaco* comme respirant « le paternalisme et

¹²³ CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 27.

¹²⁴ *Lettres créoles*, op. cit., p. 171.

¹²⁵ NTONFO André, « Écriture romanesque, appropriation linguistique et identité dans la Caraïbe francophone : le cas de la Martinique », in ALBERT Christiane (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, op. cit., p. 63.

¹²⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 61.

¹²⁷ Selon Delphine Perret en effet « Aujourd'hui, ce n'est pas tant l'indépendance qui est réclamée qu'une forme d'autonomie qui n'a pas besoin de passer par un drapeau, un premier ministre et un passeport. Elle permettrait une plus grande prise en charge locale des décisions de gestion », PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 91.

¹²⁸ Aimé Césaire fut député de la Martinique entre 1945 et 1993, et maire de Fort-de-France entre 1945 et 2001. Confiant l'accuse de manière plus véhémement que Chamoiseau d'être responsable de la situation actuelle de dépendance de la Martinique : « Les Antilles françaises d'aujourd'hui souffrent d'un péché originel : celui de l'assimilation. Celui qui a, non pas commis, mais légitimé ce péché, en présentant la loi dite d'assimilation de 1946, est Aimé Césaire, le père de l'idée de Négritude » ; « La Martinique de 1993 n'est plus qu'un ersatz de pays, et Aimé Césaire et les siens portent, en grande partie, la très lourde responsabilité de cette situation », CONFIENT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., pp. 27 ; 32.

l'impérialisme de paroisse » sous des dehors de « militant anti-colonialiste¹²⁹ », le second ayant dressé de lui un portrait inédit et très critique, ni l'un ni l'autre n'a pour objectif de faire le procès d'un homme qui a malgré tout creusé les fondations de la Créolité. Comme le souligne Confiant : « Être "fils de Césaire à jamais", être son vrai héritier, donc, c'est être, chaque fois que cela s'avère nécessaire, rebelle à son enseignement, toujours critique, sans en nier l'immense valeur¹³⁰ ». En définitive, bien que leur relation à Césaire semble quelque peu confuse, ils disent tous deux voir en lui moins un « anticréole » qu'un « anté-créole¹³¹ ».

Il est en tout cas nécessaire pour les auteurs de l'*Éloge* de nuancer le discours de la Négritude et les « rêves épiques » de sa littérature, de dépasser les « chants universalisants du Monde noir, du Nègre marron, de la Résistance héroïque, des langues non problématisées¹³² ». La Négritude, s'érigeant en système « où les images risquent de devenir concepts, l'œuvre, modèle, l'auteur, père, le personnage, héros¹³³ » a eu en effet tendance à se substituer dangereusement au discours occidentalisant dominant, et à remplacer l'illusion de l'Europe par celle de l'Afrique¹³⁴. Chamoiseau le remarque notamment dans la production de certains épigones césairiens (il confie d'ailleurs avoir été l'un d'eux dans sa jeunesse), dont l'engagement est devenu un véritable formatage : « Théâtre militant et poèmes-combats étaient devenus des mécaniques internationalistes, globalisantes, perdues dans un « Monde noir » et dans un « Nègre » extensible à l'infini¹³⁵ ». Si Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau partagent la fascination de Césaire pour la figure du Nègre marron, ils préfèrent à l'Afrique, à ses héros grandioses et à leurs hauts-faits des personnages plus ambigus, ancrés davantage dans le réel antillais. Chez les deux auteurs, l'héroïsme des personnages réside par

¹²⁹ BURTON Richard, *Le roman marron : études sur la littérature martiniquaise contemporaine*, L'Harmattan, Paris, 1997, p. 191.

¹³⁰ CONFIAnt Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 272.

¹³¹ *Éloge*, op. cit., p. 18.

¹³² *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 84.

¹³³ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 177.

¹³⁴ Voir *Lettres créoles*, op. cit., p. 170, ainsi que le discours africaniste du personnage secondaire de l'instituteur remplaçant de *Chemin-d'école* : « Il prétendait que nos ancêtres n'étaient pas des Gaulois, mais des personnes d'Afrique. Il prenait le contre-pied du maître avec obstination, plaisir et joie rageuse [...] Quand le Maître-indigène voyait Blanc, il mettait Noir. Il chantait le nez large contre le nez pincé, le cheveu crépu contre le cheveu-fil, l'émotion contre la raison. Face à l'Europe il dressait l'Afrique », CHAMOISEAU Patrick, *Une enfance créole 2, Chemin d'école*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1994, p. 182.

¹³⁵ *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 71-72.

conséquent dans leur résistance quotidienne, souvent anonyme, et dans leur soutien à la collectivité bien plus que dans une révolte éclatante et solitaire¹³⁶. Dans *Le Quatrième siècle* l'histoire du marron Longoué, si admirable soit-elle, n'éclipse d'ailleurs pas complètement celle de l'esclave Béluse qui est demeuré sur l'habitation ; de même, dans *Texaco*, les Négateurs sont rares, et la tentative de marronnage d'Esternome fera long feu, contrairement à la longue résistance obstinée de sa fille Marie-Sophie.

1.2.3 Édouard Glissant

Sans renier l'importance de l'élément africain pour la littérature créole, Édouard Glissant, « l'un des plus brillants fils rebelles de Césaire¹³⁷ » selon Confiand, prend rapidement ses distances avec la Négritude, « trop essentialiste et régressivement utopiste¹³⁸ », et souligne la complexité du lien entre l'Afrique et les Antilles¹³⁹, mais surtout le rapport de dépendance que la Martinique entretient avec la Métropole. Si les auteurs de *l'Éloge* voient en Glissant le théoricien de l'Antillanité, celle-ci ne constitue pourtant pas pour lui un concept, mais « une orientation de l'attention littéraire à la réalité des pays antillais¹⁴⁰ ». L'Antillanité, que Glissant définit comme une « vision » ou comme une « attitude¹⁴¹ », établit donc un rapprochement de l'homme antillais vers la réalité complexe de son pays, et se réfère non plus à une langue ou une culture, mais à un lieu, à une nouvelle unité qui serait celle de l'archipel caribéen et du continent américain¹⁴², mettant de ce fait à distance et la France et l'Afrique.

¹³⁶ Confiand résume la position de Glissant et de Chamoiseau concernant l'héroïsme martiniquais : « Nourri de culture classique, Césaire n'est sensible qu'à la résistance ouverte, spectaculaire, à la révolte de type Spartacus ou à la Révolution de type Toussaint-Louverture ou Lénine (encore que, curieusement, il ait été aveugle à celle de Louis Telgard et des Insurgés du Sud de la Martinique en 1870). Or les esclaves, puis les prolétaires noirs ou métis, ont élaboré une résistance silencieuse et multiforme en marge de l'omnipotence de la plantation, une économie parallèle, souterraine, de survie, cela dès les "Jardins d'esclaves", sur ces maigres lopins concédés par les maîtres blancs », CONFIAND Raphaël, *Aimé Césaire*, p. 147.

¹³⁷ *Ibid.*, p. 272.

¹³⁸ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 70.

¹³⁹ Voir CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 49.

¹⁴⁰ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 45.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 46.

¹⁴² Ce que Glissant appelle la *Neo-America*, c'est-à-dire l'Amérique de la créolisation, est constituée selon lui de « la Caraïbe, du nord-est du Brésil, des Guyanes et de Curaçao, du sud des États-Unis, de la côte Caraïbe du Venezuela et de la Colombie, et d'une grande partie de l'Amérique centrale et du Mexique », GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 13.

Glissant, s'inspirant de Victor Segalen¹⁴³, voit dans l'archipel caribéen l'expression du Divers : la richesse antillaise réside pour lui dans la pluralité de ses racines. Les héritages européen et africain ont certes leur importance, mais au même titre que les substrats asiatiques, levantins, indiens, ou américains. Pour désigner cette conception « ouverte, pluridimensionnelle, polysémique¹⁴⁴ » de l'identité créole, Glissant parle d'identité-rhizome, par opposition à l'identité racine-unique¹⁴⁵. Celle-ci définit selon lui l'atavisme occidental ou africain, construits sur les notions d'universalité, défendues notamment par Senghor¹⁴⁶, de monolinguisme et de pureté véhiculées par la Négritude ou par la France. Pour Glissant, l'être, ou plutôt l'étant, ne doit plus être considéré comme un absolu, mais se définit par la Relation : « relation à l'autre, relation au monde, relation au cosmos¹⁴⁷ ». La Relation n'implique cependant pas une compréhension totale entre les peuples, mais elle ménage pour chacun une certaine opacité¹⁴⁸, « cette irréductible originalité qui rend chacun intraduisible¹⁴⁹ ». Caractéristique de la Caraïbe, le phénomène de mise en relation des langues et des cultures que Glissant appelle la créolisation ne constitue donc pas pour lui un simple

¹⁴³ Segalen définit ainsi le Divers : « Je conviens de nommer "Divers" tout ce qui jusqu'aujourd'hui fut appelé étranger, insolite, inattendu, surprenant, mystérieux, amoureux, surhumain, héroïque, et divin même. Tout ce qui est Autre », Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Livre de poche, 1986 (réédition), cité dans *Éloge*, op. cit., p. 67. Pour une distinction plus détaillée entre le Divers et le Même, voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 327.

¹⁴⁴ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 131.

¹⁴⁵ Burton définit l'identité-racine comme une « conception univoque de l'identité », concernant « toute recherche identitaire qui voudrait repérer une seule origine, une seule racine, pour un groupe ou un individu donnés ». Il s'agit d'une identité unitaire, exclusive, par opposition à l'identité-rhizome : « Récusant toute idée d'une origine ou d'une racine uniques, cette conception fait de l'identité comme un archipel ou une constellation de signifiés dont aucun ne primerait les autres et dont l'unité résiderait non dans le fait de posséder une source unique mais dans les forces gravitationnelles qui les relient tout en les séparant », BURTON Richard, op. cit., p. 131. Deleuze et Gattari comprennent le rhizome par opposition à un « système centré », à une « communication hiérarchique » et à des « liaisons préétablies » ; « le rhizome est un système acentré, non hiérarchique et non signifiant, sans Général, sans mémoire organisatrice ou automate central, uniquement défini par une circulation d'états », Gilles Deleuze et Félix Guattari *Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 32, cités par BURTON Richard, op. cit., pp. 132-133.

¹⁴⁶ Voir Léopold Sedar Senghor, « L'université de Dakar », in *Liberté, I : Négritude et humanisme*, Paris, Seuil, 1964, pp. 296-297, cité par MOURA Jean-Marc *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 72.

¹⁴⁷ GLISSANT Édouard, *Introduction à une Poétique du Divers*, op. cit., p. 31.

¹⁴⁸ Segalen parlait à ce titre d'un « aveu d'impénétrabilité » : « Ne nous flattons pas d'assimiler les mœurs, les races, les nations, les autres, mais au contraire, réjouissons-nous de ne le pouvoir jamais ; nous réservant ainsi la perdurabilité du plaisir de sentir le Divers » Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, op. cit., cité dans *Éloge*, op. cit., pp. 67-68. Voir également GLISSANT, Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 71, ainsi que *Poétique de la Relation*, op. cit., p. 204.

¹⁴⁹ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 120.

« melting-pot », mais s'élabore par les « différences qui se rencontrent, s'ajustent, s'opposent, s'accordent et produisent de l'imprévisible¹⁵⁰ ».

1.2.4 La créolisation

Si le phénomène de créolisation a été observé en premier lieu par Glissant dans îles antillaises francophones, la « matrice créole » n'est pas proprement caribéenne ni même américaine, mais peut être transposée au monde entier¹⁵¹. Selon lui, il existe en effet plusieurs formes de créolisation, toutes issues « du même maelström historique¹⁵² » : ce terme désigne donc « la mise en contact brutale, sur des territoires soit insulaires, soit enclavés [...] de populations culturellement différentes¹⁵³ », cette imbrication engendrant « quelque chose d'absolument imprévisible, d'absolument nouveau et qui est la réalité créole¹⁵⁴ ». La créolisation, loin de relever d'une « hybridité calculée ou d'un métissage systématique¹⁵⁵ », non seulement n'est pas uniforme ni homogène, mais s'exerce de manière hasardeuse, souvent inéquitable, c'est-à-dire que les éléments culturels mis en relation ne sont pas tous équivalents en valeur. Dans la Caraïbe ou au Brésil, de par le « mode de peuplement » fondamentalement tyrannique et inhumain qu'a été la traite, « les constituants culturels africains et noirs ont été [...] infériorisés » : dès lors, la créolisation se fait « sur un mode bâtard et [...] injuste » et s'incarne dans les douloureuses expériences de l'esclavage ou de l'assimilation en ce qui concerne la Martinique¹⁵⁶. La créolisation n'est donc pas à confondre avec l'Antillanité telle que l'ont comprise les auteurs de l'*Éloge*, à savoir un concept géographique ou géopolitique. De fait la créolisation ne s'élabore pas à partir d'un territoire¹⁵⁷, mais à

¹⁵⁰ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 98.

¹⁵¹ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 72.

¹⁵² *Éloge*, op. cit., p. 31.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 30.

¹⁵⁴ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 15.

¹⁵⁵ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 72.

¹⁵⁶ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 15.

p. 18.

¹⁵⁷ Chamoiseau, à la suite de Glissant, insiste à plusieurs reprises sur l'opposition lieu-territoire, voir notamment MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Chamoiseau », art. cit., pp. 725-726 : « [...] il me semble que pour préserver la diversité du monde, la diversité des cultures, des langues, des races, des conceptions du monde, pour éviter la standardisation et l'uniformisation du monde qui risque de se faire (sinon nous n'avons pas l'imaginaire de la diversité), il faut penser au fait que nous sommes en train de construire non pas des territoires mais des lieux, des lieux multiculturels, multilingues, multiraciaux, avec différentes histoires qui s'entremêlent ».

partir d'un lieu de rencontre, d'un imaginaire¹⁵⁸. C'est donc à partir de l'observation de ce phénomène antillais que Glissant développe une pensée qu'il nomme « archipelique », c'est-à-dire « une pensée non systématique, inductive, explorant l'imprévu de la totalité-monde et accordant l'écriture à l'oralité, et l'oralité à l'écriture¹⁵⁹ » : ses productions romanesques et poétiques en bénéficient directement et la nourrissent à leur tour. L'œuvre de Glissant, incroyablement fournie et variée, demeure ainsi pour la génération d'écrivains antillais suivante, et plus particulièrement pour les fondateurs de la Créolité, d'une importance capitale.

1.2.4.1 Carrefour des cultures

Les populations constitutives de la créolisation antillaise, au sein des plantations (appelée « habitations » aux Antilles), puis dans les villes, ont été amenées à cohabiter, et donc à inventer « de nouveaux schèmes culturels¹⁶⁰ » issus de leurs cultures respectives et, d'autre part, du frottement des différentes cultures en présence. La créolisation implique donc un double processus : l'« adaptation des Européens, des Africains et des Asiatiques au Nouveau Monde » et la « confrontation culturelle entre ces peuples au sein d'un même espace, aboutissant à la création d'une culture syncrétique dite créole¹⁶¹ ». La Martinique, plus que d'un métissage¹⁶², a été le théâtre d'un brassage culturel inattendu, jalonné pour le pire et pour le meilleur par des chocs et des harmonies successifs. Les indigènes amérindiens, Caraïbes et Arawaks, ont été exterminés par les colons européens avant même la fin du XVII^e siècle. Ils ont toutefois imprimé leur savoir-faire à la culture créole ; c'est ainsi que les Indiens caraïbes ont souvent recueilli les Nègres marrons échappés de plantations et errant dans la forêt, et

¹⁵⁸ Voir GLISSANT Édouard, *Introduction à une Poétique du Divers*, op. cit. pp. 15 et 133.

¹⁵⁹ *Ibid.*, pp. 43-44.

¹⁶⁰ *Éloge*, op. cit., p. 31.

¹⁶¹ *Ibidem*

¹⁶² Glissant distingue en effet entre créolisation et métissage : « Et pourquoi la créolisation et pas le métissage ? Parce que la créolisation est imprévisible alors que l'on pourrait calculer les effets d'un métissage [...] La créolisation régit l'imprévisible par rapport au métissage ; elle crée dans les Amériques des microclimats culturels et linguistiques absolument inattendus, des endroits où les répercussions des langues les unes sur les autres sont abruptes », GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 19. Selon cette idée, le colonialisme, d'après les auteurs de l'*Éloge*, « avait développé un élément qu'aucun de ses protagonistes n'avait pressenti ni n'avait désiré : une culture, c'est-à-dire une réponse globale à la situation, des visions du monde, des philosophies de l'existence, des us et coutumes, et tout cela avec une langue commune à tous, la langue créole », *Lettres créoles*, op. cit., p. 49.

leur ont transmis de nombreuses compétences : la navigation et la construction de « cannots », leurs pratiques agricoles (le fameux « jardin créole », justement appelé « jardin caraïbe », « où s'entremêlent sur une surface minuscule cinq, six, voire dix plantes ou légumes différents¹⁶³ », indispensable à la survie), ou encore médicinales. De même, les Antillais ont conservé de la mythologie caraïbe la divinité aquatique Manman Dlo, cette « mère de l'eau au chanté diabolique¹⁶⁴ » dont il est question à plusieurs reprises chez Chamoiseau. Celui-ci voit par ailleurs dans la « roche écrite », ces surfaces pierreuses portant encore aujourd'hui la trace des Amérindiens, la première manifestation de littérature antillaise¹⁶⁵ : comme Glissant, Chamoiseau « tout au long de son œuvre, intègre la légende amérindienne à celle du peuple noir¹⁶⁶ ».

À l'élément amérindien s'ajouteront des influences provenant de quatre continents. Du mélange de leurs pratiques, tant linguistiques que culturelles ou religieuses, naît un syncrétisme inouï, qui alimente encore aujourd'hui la réalité et l'imaginaire créoles. Les esclaves africains arrachés à leur terre et débarqués aux Amériques par bateaux entiers apportent avec eux la musique, la danse, et les pratiques magico-religieuses, lesquelles seront d'ailleurs elles-mêmes profondément influencées par les pratiques judéo-chrétiennes et hindoues, et dont le Quimboiseur et le Mentô, figures de magiciens créoles, constituent les relais. Les communautés tamoules (Koulis ou Coulis), embauchées dès 1853 sur les champs de canne pour succéder aux esclaves noirs après l'abolition, demeurent plus claniques, mais ne laissent pas de donner un « soubassement hindouiste¹⁶⁷ » à cette religion créole si particulière. Quant aux Chinois, ils ont principalement émigré dans les villes, bientôt rejoints, dès 1875, par une vague de commerçants syro-libanais (les Syriens), très présent dans le quotidien et donc dans la littérature antillaise.

¹⁶³ CONFIAANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 108.

¹⁶⁴ *Lettres créoles*, op. cit., p. 26.

¹⁶⁵ Voir le chapitre intitulé « La Roche écrite », in *Lettres créoles*, op. cit., pp. 15-23. Sur la pensée de la Trace, voir *infra*, pp. 80-82.

¹⁶⁶ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 87.

¹⁶⁷ CONFIAANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 71.

1.2.4.2 Carrefour des langues

Si les différentes cultures constitutives de la créolisation aux Antilles ont échangé leurs savoir-faire et leurs pratiques ainsi que leurs croyances religieuses, elles ont surtout contribué à « l'invention » d'une nouvelle langue. En premier lieu, le mot « créolisation » vient du terme « créole » et de la réalité des langues créoles, nées de la colonisation. Le créole est une langue composite, issue de la « mise en contact d'éléments linguistiques absolument hétérogènes les uns par rapport aux autres ¹⁶⁸». Cependant, cette hétérogénéité n'est pas régulière : comme le souligne Glissant, « si les peuples migrants d'Europe ont emmené avec eux leurs chants, rites, objets, langues, les Africains, eux, arrivent dépouillés de tout [...] et même dépouillés de leur langue. Car l'ancre du bateau négrier est l'endroit et le moment où les langues africaines disparaissent¹⁶⁹ [...]».

Comme nous l'avons déjà dit, les cultures se mélangent, mais non sans hiérarchie : ainsi le créole¹⁷⁰, qui se constitue dans les habitations entre 1625 et 1675-1680, provient principalement du français, mais d'un français encore non-unifié¹⁷¹. Cependant, si le créole est en partie un témoignage de l'état de notre langue au XVII^e siècle¹⁷², encore tout mâtiné de dialectes bretons et normands, il ne se résume pas à cela, tant les Antilles constituent à cette époque « un terrain linguistique [...] instable, offert à toutes les évolutions¹⁷³ ». Tout comme les pratiques des Amérindiens ont laissé leurs traces, des bribes d'arawako-caraïbe auront le temps d'enrichir le lexique créole, de même que le fera plus tard le tamoul¹⁷⁴. De plus, en dépit de la stratégie des esclavagistes qui, pour éviter toute communication entre esclaves et par conséquent toute velléité de rébellion, mélangent les ethnies sur le bateau puis sur l'habitation,

¹⁶⁸ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 20.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁷⁰ Pour une étymologie du mot « créole », voir *Éloge*, op. cit., note n° 12 p. 61, et CLAVERIE André, « Saint-John Perse face aux littératures antillaises », in VOISSET Georges, GONTARD Marc (dir.), *Écritures Caraïbes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 25.

¹⁷¹ Richelieu crée l'Académie française l'année même du débarquement des colons français en Martinique et en Guadeloupe, voir *Lettres créoles*, op. cit., p. 67.

¹⁷² CONFIAINT Raphaël, « Questions pratiques d'écriture créole », in *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 179.

¹⁷³ *Lettres créoles*, op. cit., p. 69.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 71.

certaines langues de l'Afrique de l'Ouest¹⁷⁵ (notamment le fon et l'éwé) marqueront à leur tour le créole de leur syntaxe.

Malgré la richesse et l'intérêt historique autant que linguistique du créole, celui-ci sera perçu non pas comme une langue mais comme un vulgaire argot, et se verra rapidement discriminé. Confiant lui-même le déplore : cette langue sera « moult fois orpheline », « reniée par les colons blancs qui participèrent à sa création, dès le XVIII^e siècle ; par les mulâtres au XIX^e siècle ; par la petite bourgeoisie noire au début du XX^e siècle et par l'indienne au mitan du même siècle¹⁷⁶ ». Ce foisonnement linguistique, qui « réfléchit dans ses phrases la diversité du monde¹⁷⁷ », souffrira également du passage de l'oral à l'écrit en Martinique après l'abolition ; il faut préciser ici que jusque dans les années 1940, le créole ne s'écrivait pas. Née de et dans l'esclavage, cette langue évoque en effet pour beaucoup la condition d'esclave ou de nègre primitif¹⁷⁸. Rejeté par les Blancs qui ont pourtant activement contribué à le créer, puis par les mulâtres soucieux de s'élever socialement par la « francisation », le créole est également interdit à l'école et écarté de l'administration au profit du français, bien que les familles modestes continuent de le parler à la maison. Si le français est la langue de l'éducation et de l'État, la langue créole est, pour les auteurs de *l'Éloge*, « le véhicule originel de notre moi profond, de notre inconscient collectif, de notre génie populaire [...] Avec elle nous rêvons. Avec elle nous résistons et nous acceptons. Elle est nos pleurs, nos cris, nos exaltations. Elle irrigue chacun de nos gestes¹⁷⁹ ». Pour Chamoiseau et ses collègues, puisque le créole, ou du moins son esprit, est indispensable à l'écrivain antillais si celui-ci veut décrire sa propre existence avec justesse, la prise en compte de cette langue est donc une composante essentielle de la Créolité.

¹⁷⁵ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 20.

¹⁷⁶ CONFIANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 17.

¹⁷⁷ *Lettres créoles*, op. cit., p. 71.

¹⁷⁸ Les voyageurs européens de passage aux colonies percevaient le créole, selon Confiant, soit comme un « doux patois gazouillant ou zézayant », soit comme un « baragouin de Nègres mal dégrossis », CONFIANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 119.

¹⁷⁹ *Éloge*, op. cit., p. 43.

1.5 Émergence de la Créolité

On commence à parler de Créolité francophone après la publication presque simultanée, en 1988, de *Solibo Magnifique*, second roman de Chamoiseau, et de *Le Nègre et l'amiral*, premier roman en français de Raphaël Confiant¹⁸⁰, suite à l'intérêt que ces ouvrages inspirent au public français. On assiste avec ces livres et ceux qui vont suivre¹⁸¹ à la naissance d'une nouvelle langue littéraire qui tente de concilier français et créole¹⁸². Dans les années 70, un mouvement d'identification martiniquaise et de défense de la langue et des valeurs créoles, aussi séparée du français que possible (ce que Confiant appelle la première période de la Créolité¹⁸³), avait vu le jour. Celui-ci s'était cependant rapidement heurté à plusieurs difficultés. En effet, la « tendance linguistique "dure" de ces années 70-80 a rencontré des résistances à la Martinique¹⁸⁴ » : les publications en créole, qu'il s'agisse de fiction ou de théories linguistiques, peu accessibles aux Antilles¹⁸⁵ et ce pour les intellectuels créolophones eux-mêmes, ne

¹⁸⁰ Il avait jusqu'alors publié en créole. À ce sujet, voir PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 19.

¹⁸¹ Voir aussi les romans subséquents de Confiant et de Chamoiseau, ainsi que Maryse Condé, *Traversée de la Mangrove* (1989), Ernest Pépin, *L'homme au bâton* (1992), Gisèle Pineau, *La grande drive des esprits* (1993), mentionnés par PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 19.

¹⁸² Pour Moura, *Chronique des Sept misères, Solibo magnifique, Texaco de Chamoiseau et Eau-de-Café de Confiant* constituent autant de manifestations de « la richesse de cette interlangue qu'est le français créolisé avec son inventivité lexicale et syntaxique, son humour et sa profusion d'images tirées du fonds de la culture antillaise. Même si le mouvement de la Créolité est perçu comme plutôt martiniquais, des auteurs guadeloupéens comme E. Pépin et G. Pineau contribuent à ce "français des îles" », MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 103. Nous reparlons de la notion d'interlangue plus en détail dans le cinquième chapitre de ce travail.

¹⁸³ Comme le rapporte Wendy Knepper, cette période a vu se développer de nombreux organismes pro-caribéens, mais aussi un déploiement de violences sans précédents : « This era (the mid-1960s to mid-1970s) saw the formation of local theater troupes, storytelling groups, the creation of a school to teach a curriculum that would include Antillean subjects [...], and the founding of GEREC-F (Groupe d'études et de recherches en espace créolophone et francophone) at the Université des Antilles-Guyane in 1973. By the mid-1960's, anti-French feeling started to find expression in protests, including a 1965 protest organized by O.J.A.M. (Organisation de la Jeunesse Anticolonialiste de la Martinique) during which students were arrested for their pro-independence views. From 1965 to 1974, there were demonstrations, protests, riots, and strike actions. In 1971, a student protestor died as a result of a police beating, and in 1974, two banana workers were killed and many wounded during a strike at Chalvet plantation », KNEPPER Wendy, *Patrick Chamoiseau: A Critical Introduction*, op. cit., pp. 13-14.

¹⁸⁴ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 29.

¹⁸⁵ Il existe en effet plusieurs variétés de créoles, mais il y a également différentes sortes de créole « à base lexicale française » parlées dans les Antilles : le créole haïtien n'est pas le même que le créole martiniquais ou guadeloupéen. Quant aux lecteurs créolophones, ils sont montrés le plus souvent « déroutés par la nouvelle écriture phonétique et l'idée même de lire en créole », PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., pp. 28-29.

l'étaient pas du tout auprès du public extérieur chez qui elles ne rencontraient donc aucun écho. Dans les années 80 s'opère cependant un tournant, comme le mentionne Delphine Perret :

la réflexion des militants du créole (linguistes, écrivains, créateurs) cherchait à dépasser le niveau de la langue pour aborder celui de la culture. Etre créole, ce ne serait pas forcément parler créole ou parler seulement créole, mais avoir une certaine identité culturelle. [...] C'est d'ailleurs par ce thème culturel qu'*Éloge de la Créolité* commencera¹⁸⁶.

Avec ce manifeste controversé, publié par les deux jeunes auteurs en collaboration avec le linguiste Jean Bernabé en 1989, la Créolité s'érige en un mouvement artistique et littéraire. Si le manifeste s'appuie principalement sur *Le Discours antillais*, ainsi que sur *L'Intention poétique* d'Édouard Glissant, ce dernier se désolidarise rapidement du discours de ses jeunes disciples et souligne une différence de taille entre son idée de la créolisation, à savoir un « mouvement perpétuel d'interpénétrabilité culturelle et linguistique », et le mouvement de la Créolité qui, selon lui, « tente de définir un être créole¹⁸⁷ ». Glissant admet qu'une telle définition puisse être nécessaire afin de défendre le « réel antillais », mais il demeure fondamentalement méfiant à l'égard des systèmes de pensée ; selon lui, la Créolité en tant qu'école peut s'avérer dangereuse, car en prétendant à l'absolu, elle serait susceptible de déboucher sur un fondamentalisme atavique, une « prison comme la latinité, la francité ou la négritude¹⁸⁸ ». Il n'est de fait pas le seul à avoir reproché à la Créolité son côté revendicateur et parfois contradictoire : en effet, elle poursuit dans un premier temps, et paradoxalement serait-on tenté de dire, une vocation fortement nationaliste et identitaire, dont l'objectif est d'obtenir « un pays indépendant, d'en affirmer la langue et d'en créer la littérature, une littérature nationale¹⁸⁹ ».

Si nous adhérons partiellement à la proposition de Burton qui voit dans *Texaco* une tentative de « défense et illustration » de la Créolité¹⁹⁰, ce roman, qui s'inscrit de manière auto-référentielle dans une œuvre en continuelle mutation, nous paraît

¹⁸⁶ *Ibid.*, pp. 30-31.

¹⁸⁷ GLISSANT Édouard, *Introduction à une Poétique du Divers*, op. cit., p. 125.

¹⁸⁸ GLISSANT Édouard, *Traité du Tout-Monde. Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997, cité par MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 103.

¹⁸⁹ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 29.

¹⁹⁰ Voir BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 180.

cependant contenir en germe le dépassement même de ce mouvement. Celui-ci s'ouvrira en effet davantage à la quête de la « Totalité-monde¹⁹¹ » que nous avons évoquée plus haut, engageant vers le milieu des années 90 un « processus de réflexion politique et poétique » plus vaste, dont témoignent *Biblique des derniers gestes* (2002), puis, surtout, *L'Empreinte à Crusoé* (2012). De fait, si la Créolité classique est au départ un mouvement autocentré, elle se voit « dépassée plus tard par une Créolité plus ouverte où la sensibilité à la mondialisation qui change les données de la réflexion et de la création ¹⁹² ». Ainsi, en 2000 déjà, Chamoiseau lui-même conçoit un possible dépassement des aspects les plus revendicateurs du mouvement :

[...] je crois que ce qui reste dépassable dans l'histoire de la créolité, ce sont les urgences du mouvement, c'est-à-dire la revalorisation de la langue créole, la préservation interne des choses, l'inventaire des traditions pour densifier le lieu, ça c'est dépassable. Alors si nous parvenons à valoriser le lieu, on n'aurait plus besoin de le faire ; à ce moment-là on peut aller en avant. Par contre, ce qui est indépassable, c'est le positionnement de la diversité, l'identité relationnelle¹⁹³.

Malgré leur nature différente, la distinction entre Créolité et créolisation est cependant difficile à effectuer. Ces deux termes sont en effet utilisés indifféremment par certains critiques, ainsi que par Chamoiseau et ses collègues¹⁹⁴ dont les définitions, si poétiques soient-elles, s'avèrent rarement limpides. Pour ces derniers, la Créolité n'est pas une idéologie, contrairement à la Négritude¹⁹⁵ ; cependant, elle ne se borne pas non plus à un mouvement esthétique, mais constitue « la prise en charge d'une réalité historique et anthropologique (en perpétuel mouvement) que personne ne peut ni contourner ni invalider¹⁹⁶ ». La Créolité est donc tour à tour le facteur d'émergence du fait littéraire créole, et le résultat de cette émergence puisqu'elle constitue « à la fois notre soupe primitive et notre prolongement, notre chaos originel et notre mangrove de virtualités¹⁹⁷ ». Selon Confiant, Glissant a donc tort d'opposer les concepts de

¹⁹¹ Voir GLISSANT, Édouard, *Introduction à une Poétique du Divers*, op. cit., p. 104.

¹⁹² PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 13.

¹⁹³ MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 731.

¹⁹⁴ Voir BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 180.

¹⁹⁵ Il est intéressant de noter au passage que Confiant définit le mot idéologie comme suit : « un discours construit de toutes pièces (et donc comme tel daté et falsifiable) », CONFICIENT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 260.

¹⁹⁶ *Ibidem*

¹⁹⁷ *Éloge*, op. cit., p. 29. Pour plus d'informations sur la distinction entre Créolité et créolisation, lire PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 11.

créolisation et de Créolité, puisque « le premier désigne le processus, le second des moments du processus, des tranches historiques et géographiques que l'on peut effectuer à tout moment sur ledit processus¹⁹⁸ ». Afin d'y voir plus clair, nous nous proposons pour notre part de distinguer la « créolisation » au sens où l'entend Glissant, à savoir un phénomène socio-historique, anthropologique et linguistique de mise en relation, et d'autre part la « Créolité », qui en constituerait dès lors le versant esthétique et poétique, perpétuant le concept de Glissant en littérature¹⁹⁹.

La Créolité n'est donc pas une valeur en soi : elle doit en effet s'engager dans une « expression esthétique achevée²⁰⁰ ». Ainsi, la Créolité s'est fixée cahier des charges qui se base en grande partie sur « les exigences transitoires définies par Glissant pour l'expression littéraire de l'Antillanité » à savoir : 1° *l'enracinement dans l'oral*, 2° *la mise à jour de la mémoire vraie*, 3° *la thématique de l'existence*, 4° *l'irruption dans la modernité* et 5° *le choix de sa parole*²⁰¹. Les auteurs de l'*Éloge* affirment toutefois ne pas vouloir s'assigner un programme trop rigide, de peur de figer l'« intuition profonde », cette « connaissance poétique²⁰² » qu'est selon eux la Créolité. Avant toute chose, la littérature antillaise telle que la perçoivent les auteurs du manifeste est intrinsèquement « baroque » : elle doit donc rendre compte du fonctionnement fondamentalement « kaléidoscopique » ou « mosaïque » de la culture créole, ce carrefour de cultures et de langues.

1.6 Écrire en créole

Il est un fait que nombre de ses collègues lui reprochent²⁰³, et qui n'a pas manqué de le tourmenter : Chamoiseau n'a que très peu écrit en créole, contrairement à d'autres écrivains antillais reconnus, comme Frankétienne ou Raphaël Confiant. L'auteur de *Texaco* se justifie en déplorant la tendance revendicatrice, voire agressive de la plupart

¹⁹⁸ CONFIAINT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 265.

¹⁹⁹ Confiant définit la Créolité comme « une volonté de sortir du cri (individuel) pour bâtir enfin un langage (collectif) », *ibid.*, pp. 116-117.

²⁰⁰ CZYBA Luce, « Fonctions et enjeux de la parole dans *Texaco* », in CHAUVIN, Andrée et MIGEOT, François (éds.), *Texte, lecture et interprétation*, vol. 3, Paris, Presses universitaires franc-comtoises, 1999, p. 195.

²⁰¹ Voir *Éloge*, op. cit., pp. 38-42.

²⁰² *Ibid.*, p. 27.

²⁰³ Voir KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 64.

des praticiens du créole, lesquels brandissent cette langue comme « un absolu identitaire exclusif²⁰⁴ », et contribuent à la « mise en compétition des deux langues ». Il s'agit pour Chamoiseau d'une attitude extrémiste qui comporte le risque de reproduire certains des « clivages diglossiques aliénants²⁰⁵ » qui maintiennent la littérature créole en pleine stagnation. Pour lui, outre quelques exceptions, les écrivains créolophones développent les mêmes travers que les disciples inconditionnels de la langue dominante ; ils ne retiennent du créole

que la nervure de résistance dans une langue écrasée et ils en font une mystique. Or, maniée dans un vouloir de contre-dominance, de contre-expansion, de contre-prétention-à-l'universel, de contre-déification..., la langue devient rebelle à l'écriture. On n'écrit plus : on est écrit par elle²⁰⁶.

De même, l'*Éloge* soulignait déjà que « l'idolâtrie par le colonisé de la langue dominée, si elle peut être bénéfique dans les premiers temps de la révolution culturelle, ne saurait en aucune façon devenir l'objectif principal ou unique des écrivains créoles d'expression créole²⁰⁷ ». Un autre facteur important pour Chamoiseau demeure la visibilité : ainsi, Samia Kassab-Charfi relève qu'

[...] il n'est pas question [pour Chamoiseau] de réduire son lectorat en se cantonnant dans l'écriture en créole : « Si j'avais écrit en créole », confie-t-il significativement dans *Écrire en pays dominé*, « Je serais demeuré plus invisible que les crabes-mantous lors des grands secs de février ». Le choix est immédiat : se saisir de la langue la plus circulante, la plus diffusée, et la pétrir de matière créole, la bouger, faire fusionner les deux idiomes en ne cédant surtout pas au chant des sirènes des absolutismes monolingues, ce qui signerait l'échec d'une compréhension relationnelle des langues, fidèle à la nature multilingue de la Relation selon Édouard Glissant²⁰⁸.

Chamoiseau fuit donc la pensée monolingue qui « cloître » l'écrivain dans une langue unique : persuadé de l'aspect positif de la confusion des langues issue de l'épisode de Babel et en bon disciple de Glissant, il demeure de plus persuadé que l'on écrit en

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 22.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 64.

²⁰⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 257.

²⁰⁷ *Éloge*, op. cit., p. 47.

²⁰⁸ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 74, cité par KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 64.

présence de toutes les langues du monde²⁰⁹. Par conséquent, il ne s'agit pas de trancher entre le créole et le français, mais bien d'« écrire ouvert en toute langue ». Ainsi, à partir des années 70, « la plupart des écrivains, créolophones et créoles francophones (comme Glissant) se tournent vers l'oraliture comme source d'inspiration²¹⁰ » ; il s'agit de remonter la trace du conteur créole et, pour les créoles francophones, d'intégrer des éléments de la syntaxe ou du rythme du créole dans le français afin de libérer celui-ci de certaines contraintes morphologiques ; en d'autres termes, d'habiter la langue française d'une nouvelle façon, sur des fondations créoles.

En 1997 Chamoiseau disait ne pas exclure pas la possibilité de revenir un jour au créole une fois débarrassé lui-même de toute tentation d'instrumentalisation de sa langue première : « Offert aux élans du langage, je me dérobe à de nombreuses impasses. Cette liberté me renverra à la langue créole, dans laquelle je pourrais sans doute, un jour, Écrire sans défense et sans illustration²¹¹ ». Plus récemment cependant, l'écrivain semblait avoir une position différente vis-à-vis du créole : « Il y a un socle qui reste bien présent et qui n'a pas évolué. Mais il y a parallèlement un cheminement de conscience, des problématiques qui se précisent, une évolution dans mon langage, de moins en moins créolisant. Je n'ai plus de problème avec le créole, qui est ma voix intériorisée. Je décide de ma parole, qui est constituée sur deux langues²¹² ». Toujours est-il que selon Ménager, *Texaco* marque un tournant pour le « parler créole », dans la mesure où celui-ci est entré, avec ce roman, dans la littérature française et a de surcroît « été reconnu par ses instances les plus prestigieuses²¹³ ». Si le témoignage et la valorisation de l'immense diversité créole constituent un pan de l'entreprise littéraire de Chamoiseau, notamment dans *Texaco*, il s'agit également pour lui de se détacher de la seule réalité antillaise et,

²⁰⁹ Comme le soulignent Chamoiseau *et al.* ; « Le jeu entre plusieurs langues (leurs lieux de frottements et d'interactions) est un vertige polysémique. Là, se trouve le canevas d'un tissu allusif, d'une force suggestive, d'un commerce de deux intelligences. Vivre en même temps la poétique de toutes les langues, c'est non seulement enrichir chacune d'elles, mais c'est surtout rompre l'ordre coutumier de ces langues, renverser leurs significations établies. C'est cette rupture qui permettra d'amplifier l'audience d'une connaissance littéraire de nous-mêmes », *Éloge*, op. cit., p. 48.

²¹⁰ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 212.

²¹¹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 257.

²¹² LIGER Baptiste, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., para. 25.

²¹³ MÉNAGER Serge Dominique, « Topographie, texte et palimpseste : *Texaco* de Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 68.

plus que de défendre une langue et une culture, de créer un langage en adéquation avec le Tout-monde :

J'essaie de fonder une littérature qui tend vers la totalité, qui essaie d'associer les langues dominées et les langues dominantes, qui essaie de mélanger un monde oral et un monde écrit, qui essaie de se projeter dans la modernité de l'expression qui est une tension vers la totalité²¹⁴.

²¹⁴ MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 727.

II) De la ville tentaculaire à la mangrove urbaine

2.1 L'En-ville créole : une figure ambivalente

Dans *Texaco*, la ville créole figure l'emblème de ce carrefour de langues et de cultures qu'est la créolisation²¹⁵, avec tout ce qu'elle implique de richesses et d'échanges, mais aussi d'injustices et d'inégalités sociales, comme l'a souligné Glissant²¹⁶. Dans ce roman où se déploient « les étapes de l'évolution de la culture et du paysage urbain en Martinique²¹⁷ », la ville devient le théâtre d'un affrontement entre la francité, relayée par l'idéologie coloniale puis assimilationniste telle qu'elle est incarnée par le Centre, et le compromis que figurent les quartiers populaires. Cependant, contrairement à Burton qui voit dans le Fort-de-France de *Texaco* une opposition dichotomique qu'il s'agirait de dépasser²¹⁸, il nous semble que Chamoiseau parvient, notamment à travers l'image de ce lieu interlope, ce « domaine de l'authentique²¹⁹ » qu'est la « mangrove urbaine », sinon à résoudre l'antagonisme, du moins à suggérer un apaisement des relations entre les belligérants.

Burton admet néanmoins qu'il aura fallu attendre Chamoiseau pour qu'un écrivain martiniquais « s'attache vraiment à comprendre la Ville et à déceler les comportements marrons qui se dessinent dans le centre même du pouvoir²²⁰ ». En effet, Édouard Glissant occulte presque entièrement l'espace urbain dans ses romans, qu'il situe principalement entre les mornes, la plaine et la forêt²²¹. S'il évoque Saint-Pierre ou Lambriane, c'est toujours à travers à un filtre profondément pessimiste²²², sans jamais mentionner la capitale martiniquaise. La vision romanesque et politique du maître de

²¹⁵ La créolisation étant, par définition constituée du Divers et de la Relation, comme nous l'avons vu.

²¹⁶ Voir *supra*, p. 32.

²¹⁷ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 55.

²¹⁸ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 183.

²¹⁹ *Ibid.*, p. 145.

²²⁰ *Ibid.*, p. 81.

²²¹ *Ibid.*, p. 182.

²²² Selon Burton, déjà dans *La Lézarde*, Glissant décrit la ville comme un lieu d'une banalité absolue, la qualifiant tour à tour de « pauvre assemblage », de « trou » (25), d'« enclos » ou d'« absence » (124), d'« antichambre de l'usine » (72) ou encore de « rue sans profondeur (124), Édouard Glissant, *La Lézarde*, Paris, Éd. du Seuil, 1958, cité par BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 81.

Chamoiseau est donc presque exclusivement rurale, voire « anti-urbaine²²³ » : *Malemort* affiche un paysage urbain désolé, « envahi de ferraille, de béton, de parkings, de grands ensembles de déchets²²⁴ ». *Le Quatrième siècle*, où « l'apparat » et la « pétulance » des façades, les tilburys et les robes à crinoline côtoient de près le dénuement absolu, recèle quant à lui un traitement de la ville encore plus sombre, qui dénote une conception profondément cynique du monde urbain. Saint-Pierre y apparaît comme fondamentalement hybride, voire monstrueuse revêtant plusieurs visages maléfiques : tantôt piège de la mémoire, vase clos « où s'engluent et se perdent l'histoire de la terre et la connaissance du passé²²⁵ », comme si « les anciens marrons n'étaient descendus de leurs mornes, les esclaves n'avaient tenu dans les fonds que pour finir par grouiller dans cette misère²²⁶ [...] », elle apparaît aussi comme une arène où seraient obligés de s'affronter « ses mulâtres et ses blancs, ses hommes de couleur et ses maîtres²²⁷ ». Lépreuse, gangrénée, la ville est aussi représentée comme une créature grouillante, porteuse de maladie. En outre, Glissant insiste à plusieurs reprises sur son caractère innommable dont le « cri de mort », dénué d'écho, étouffe pourtant de son vacarme « l'appel des hauts ». Pour Glissant, la résistance à l'oppression coloniale ne peut se pratiquer que dans les mornes, éventuellement sur l'habitation, mais la ville n'est qu'un cloaque mortel, une nécropole étouffant tout espoir de changement et de rébellion.

Chamoiseau, quant à lui, recentre l'action romanesque en milieu urbain, donnant ainsi à mesurer toute la complexité du passage de la société plantationnaire à la modernité urbaine²²⁸, de la transition « d'un refus global de l'esclavage comme de ses suites (assimilation, départementalisation) aux techniques quotidiennes de la survie²²⁹ ». Si, à certains égards, la description sans complaisance qu'il fait de la capitale martiniquaise évoque la vision pessimiste de Glissant, sa position n'est toutefois pas aussi tranchée à l'égard de la ville. En effet, contrairement à ce dernier, Chamoiseau voit

²²³ *Ibidem*

²²⁴ Édouard Glissant, *Malemort*, Paris, Éd. du Seuil, 1975, p. 205, cité par CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 126.

²²⁵ GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, Paris, Gallimard, 1997, p. 255

²²⁶ *Ibid.*, p. 254.

²²⁷ *Ibid.*, p. 255.

²²⁸ Voir KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 72.

²²⁹ GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., pp. 254-255.

le jour à Fort-de-France, dont il passe sa jeunesse à arpenter les rues à la fois fascinantes et terrifiantes. Si la ville apparaît déjà dans *Chronique des sept misères*, elle n'en constitue que l'arrière-plan. Dans *Solibo Magnifique*, elle devient en revanche un élément important du décor, pour gagner le statut de personnage à part entière dans les récits autobiographiques constituant la trilogie *Une enfance créole*²³⁰. À travers ses errances dans l'En-ville, le « négrillon » y découvre en effet « les bas-fonds infestés de rats, assiste aux scènes inénarrables des marchands syriens envahissant la rue François-Arago [...] » ou encore à « l'événement notoire qu'est l'arrivée de l'eau courante à Fort-de-France dans les années 1950²³¹ ».

Comme le relève Kassab-Charfi, c'est « toute une sociologie de l'exode rural²³² » qui affleure sous l'écriture de Chamoiseau, lequel s'est en effet beaucoup documenté sur l'histoire et les réalités sociales de son pays. L'écrivain est clairvoyant quant au caractère inévitable de l'urbanisation en Martinique mais aussi à propos de ses dangers : grâce à sa formation de juriste et à ses longs entretiens avec l'urbaniste Serge Letchimy²³³, qui a inspiré le personnage du Christ dans *Texaco*, Chamoiseau « n'ignore rien des réflexions urbaines contemporaines ²³⁴ », sa démarche d'écrivain s'accompagnant d'une recherche d'anthropologue et de sociologue. Le texte poétique *Livret des villes du deuxième monde*²³⁵, dont le narrateur nous dit qu'il a été bricolé à l'aide de déchets (comme le quartier Texaco), témoigne encore une fois de l'intérêt de Chamoiseau pour la *polis* ; dans une « vision prophétique du passé » évoquant « Le

²³⁰ À ce titre, McCusker compare le Fort-de-France de Chamoiseau et le Dublin de James Joyce, voir MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 730.

²³¹ KASSAB-CHARFI, Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., pp. 58-59.

²³² *Ibid.*, p. 76.

²³³ Serge Letchimy, maire de Fort-de-France de 2001 à 2010 et partisan de l'autonomie de la Martinique, a inspiré le personnage de l'urbaniste éclairé imaginé par Chamoiseau dans *Texaco*. Géographe-urbaniste, il est également le directeur général de la Société d'Économie Mixte d'Aménagement de Fort-de-France (SEMAFF), et son article, « Tradition et créativité : Les Mangroves urbaines de Fort-de-France », paru dans *Carbet*, 2, 1984, constitue l'une des sources principales du roman. À ce sujet, voir BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., note pp. 188-189.

²³⁴ Préface de Jean-Pierre Le Dantec à CHAMOISEAU Patrick, *Livret des villes du deuxième monde*, Paris, Centre des monuments nationaux Monum, Éditions du patrimoine (coll. La ville entière), 2002, p. 9.

²³⁵ Kassab-Charfi définit le définit comme suit : « Le livret est un opuscule qui élabore sur le mode de la rêverie mélancolique une scénographie urbaine contemporaine déliée du poids historique, mais où se ressent encore l'atmosphère propre aux djobeurs et driveurs, dont le portrait miséreux et surréel assoit un fantastique très singulier ». KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 80.

bateau ivre » ou « La Prose du Transsibérien²³⁶ », celui-ci retrace l'histoire des villes et l'urbanisation du monde sur un mode tantôt objectif, tantôt imaginaire et fantastique. Jean-Pierre le Dantec, dans la préface au poème, définit ainsi la position de l'écrivain créole : « ni pessimiste, ni optimiste, ni nostalgique, ni futuriste face au destin urbain de l'humanité en marche, à la fois vers le néant des villes dépotoirs et les recommencements de la « méta-ville immatérielle », il est tout cela en même temps²³⁷ ».

C'est une vision semblable que Chamoiseau adopte à l'égard de la ville antillaise dans *Texaco*, laquelle apparaît comme fondamentalement contradictoire, en ce qu'elle « alimente et détruit à la fois l'ordre esclavagiste et le vœu colonial²³⁸ ». Si elle se révèle souvent aussi repoussante qu'impitoyable, la ville constitue également la promesse d'un avenir nouveau, et fait par conséquent l'objet d'une véritable quête existentielle pour des générations de Noirs. Car si elle est un emblème de l'esclavage et une zone d'acculturation, la ville porte en germe une ouverture sans pareille sur le monde :

Le djob autorise d'y survivre sans pour autant s'aliéner d'un contrat. C'est une savane de libertés et d'ouverture : les journaux y arrivent, mais aussi les livres, mais aussi les bateaux, toutes espèces d'étrangers, toutes espèces de nouvelles. On peut y nouer toutes qualités de relations. Chacun a l'impression d'y peser quelque chance : l'endroit n'est pas immuable, il bouge, il est vitesse, il réagit aux effets extérieurs. [...] On dispose à chaque rue d'une levée de ressources. Perçoit plus de modèles²³⁹.

Ainsi, Marie-Sophie avoue au commencement de son histoire : « ce qui m'a sauvée, c'est de savoir très tôt que l'En-ville était là. L'En-ville avec ses chances toutes neuves, marchandes des destinées sans cannes à sucre et sans békés. L'En-ville où les orteils n'ont pas couleur de boue. L'En-ville qui nous fascina tous²⁴⁰ » (48). La ville, dans *Texaco*, est toujours une *destination*, comme le suggère la langue créole qui dit « an-vil » (l'« En-ville » dans le roman) : elle désigne ainsi « non pas une géographie urbaine bien repérable, mais essentiellement un contenu, donc, une sorte de projet. Et ce projet ici

²³⁶ L'expression est de Glissant, voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 227. L'anaphore « J'ai vu » est omniprésente au fil des premières pages du poème.

²³⁷ *Ibid.*, p. 9.

²³⁸ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 189.

²³⁹ *Ibid.*, p. 188.

²⁴⁰ Comparer : « Cela ne les empêchait pas dans le même ballant, au fond même de leur être, de haïr cette peau blanche et les façons des mulâtres, cette langue, cet En-ville et le restant fascinateur. Mon Esternome sur ce sujet me disait tout puis le contraire de tout. L'envers valait l'endroit, et l'endroit le plus souvent était des deux côtés » (95).

était d'exister » (492). À ce titre, les deux figures principales du roman et leurs trajectoires sont emblématiques des grandes mutations démographiques qui se sont opérées en Martinique entre le début du XIX^e siècle et la fin du XX^e siècle.

2.2 L'exode rural

À l'instar des nations européennes, la Martinique connaît au cours des XIX^e et XX^e siècles un mouvement d'urbanisation massif qui « imprègne les conditions d'existence, les manières de vivre et les mentalités, jusque dans les rares communes rurales que l'on peut encore qualifier de "traditionnelles"²⁴¹ », processus invariablement lié à la « figure de la centralité²⁴² » puis à un phénomène de sururbanisation, « conséquence fatale des mutations économiques et sociales » et de la « déstructuration du monde agricole²⁴³ », comme le souligne Serge Letchimy. La ville, incarnation et modèle, certes utopique, de la civilisation européenne, est importée par la France dans ses colonies, importation qui bouleverse la démographie et la culture martiniquaises. En effet, pendant près de deux siècles, la Martinique est fondamentalement rurale : le système d'habitations sucreries ou sucrières, au sein duquel s'élabore le processus de créolisation, régit non seulement l'économie de l'île, mais également le quotidien des esclaves autant que celui des békés. L'avènement de la ville coïncide avec l'abolition de l'esclavage en 1848 et avec la décomposition d'une société, ce qui entraîne une décadence économique progressive : en effet, la répulsion qu'éprouvent désormais les Libres à travailler pour leurs anciens

²⁴¹ GRAFMEYER Yves, AUTHIER Jean-Yves, *Sociologie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2011, pp. 14-15.

²⁴² La figure de la centralité nous intéresse tout particulièrement puisque la ville, et donc le colonialisme dans le contexte antillais, en figurent l'incarnation. Ainsi, selon Grafmeyer et Authier, « Le phénomène urbain met toujours en jeu des processus, fussent-ils conflictuels, d'organisation de cette diversité. Aussi a-t-il nécessairement partie liée avec la figure de la centralité. Centralité du marché qui permet et régule les échanges économiques ; centralité du pouvoir qui contrôle, redistribue, et institue des règles de coexistence entre les groupes sociaux ; centralité des dispositifs qui organisent la division technique et sociale du travail ; centralité, aussi, des lieux de culte, de loisirs, et plus généralement de tous les "services" offerts par la ville », GRAFMEYER Yves, AUTHIER Jean-Yves, *Sociologie urbaine*, op. cit., pp. 14-15.

²⁴³ LETCHIMY Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, préface d'Aimé Césaire, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 17. Butel commente l'extraordinaire essor de la capitale martiniquaise, qui lui permet en 1998 de polariser « les trois quarts du territoire martiniquais [...] Comptant 25 000 habitants en 1921, la ville était déjà passée à 52 031 habitants en 1936 et sa population quadrupla après la guerre, elle était de 114 707 habitants en 1967, dépassait les 211 000 habitants en 1999 », BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 477.

maîtres provoque une pénurie de main-d'œuvre qui débouche sur une véritable crise sociale. Les habitations et les campagnes, entachées d'un passé lié à l'asservissement et à l'ignorance, se voient désertées au profit des mornes²⁴⁴, parfois de Saint-Pierre puis de Fort-de-France, villes qui deviennent aux yeux des anciens esclaves le symbole de l'affranchissement et de l'émancipation²⁴⁵. Cependant, Chamoiseau souligne le caractère paradoxal de cette émancipation : si le maître-plantateur n'a plus aucune autorité en ville, le dénuement y demeure intense pour les anciens esclaves, et Saint-Pierre ne constitue que trop souvent le prolongement de la misère esclavagiste : « Les rues offraient peu d'espace à ces nèg des hauteurs. Ils piétaient sur la savane, bâillaient sur les trottoirs, buvaient l'eau des fontaines, suivaient en masse les arrivées de bœufs porto-ricains, flanquaient pas à pas le frisson du tramway. Ne sachant comme vivre ou manger, ils ne réclamaient pourtant jamais le moindre djob » (148).

Si l'abolition ébranle l'économie sucrière, elle n'entraîne pas un déclin immédiat, puisque l'on « importe » en masse des ouvriers indiens, asiatiques et africains (lesquels sont appelés Congos) dès 1853, afin de pallier le manque de bras²⁴⁶. Leurs conditions de travail sont à peu près les mêmes que celles de leurs prédécesseurs asservis, bien qu'ils reçoivent un salaire, souvent bien peu consistant d'ailleurs. Eux aussi finiront par grossir les rangs de la ville lorsque la plupart des habitations feront faillite suite à de l'apparition des usines centrales de raffinement du sucre, ces « nouvelles reines du pays » (181), vers 1860-1870. Celles-ci seront à leur tour menacées par l'exploitation de la betterave en Europe, et dans le premier quart du XX^e siècle, le système des habitations fondé sur la monoculture ne produira presque plus rien, pour finir par s'effondrer

²⁴⁴ Mais souvent les anciens esclaves ne restent pas longtemps dans les mornes, succombant aux chants des sirènes de la ville, comme c'est le cas de Ninon dans *Texaco*. On les appelle les « descendus-des-mornes » (323). Ceux-ci se joindront à l'exode rural des « nègres-campagnes », demeurés jusque-là dans leurs anciennes cases habitationnaires.

²⁴⁵ Voir MONGIN Olivier, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éd. du Seuil, 2005, p. 16.

²⁴⁶ Il est d'ailleurs brièvement question de ces nouveaux venus dans *Texaco* : « Alors, ils firent venir d'autres modèles d'esclaves. Ninon les vit débarquer année après année. Elle les décrivait à mon Esternome [...] Elle vit débarquer les Portugais des îles Madères [...] Elle vit débarquer les koulis à peau noire, et ceux de Calcutta, d'un rouge-caco plus clair [...] Elle vit débarquer les kongos. Calmes, disciplinés, ceux-là semblaient pourtant d'attardés nègres marrons. Elle vit l'heure des chinois sous des chapeaux pointus, indéchiffrables comme des falaises et plus malins que leurs bourreaux » (179-180).

définitivement vers 1946, signant dans le même élan l'arrêt de mort de la « Martinique rurale » tant regrettée par Aimé Césaire²⁴⁷.

La départementalisation coïncide avec le dépérissement de la culture sucrière et la « mutation d'une "colonie de production" en "colonie de consommation"²⁴⁸ ». Elle entraîne dans une logique de cause à effet la « déstructuration rapide de cet "arrière-pays culturel" élaboré pendant des siècles », la « folklorisation des miettes qui en restent », le « chômage endémique auquel tentent de remédier une politique systématique d'émigration et la mise en place d'un dispositif d'assistantat généralisé tendant à développer une mentalité de mendicité organisée, officialisée, qui constitue la pire des formes de mort collective²⁴⁹ ». Par conséquent, la période actuelle de totale dépendance de la Martinique vis-à-vis de la métropole²⁵⁰ constitue pour de nombreux critiques et écrivains le stade ultime de l'effondrement d'un système qui n'a su remplacer les plantations « ni par une industrialisation ni par une reconversion globale de l'économie²⁵¹ ».

2.2.1 Développement des bidonvilles

Avec l'éruption de la montagne Pelée, qui détruit entièrement Saint-Pierre en 1902, s'effectue un exode important vers Fort-de-France, rapidement devenu le « pôle d'absorption privilégié des migrations²⁵² ». Cet exode deviendra véritablement massif dès les années 30, puis au cours des années 50, jusqu'à faire basculer complètement la Martinique dans l'urbanité²⁵³. Comme le dit Chamoiseau, « avec la départementalisation, nous fûmes projetés d'une société rurale à une société en urbanisation, d'un substrat

²⁴⁷ Voir BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 481.

²⁴⁸ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 84. Selon Paul Butel, la culture de la canne à sucre représentait moins de 5% du PIB en 1998, voir BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 475.

²⁴⁹ Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, pp. 166 et 170, cité par BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 84. De même, Butel remarque : « À partir des années 1960, encouragée par les pouvoirs publics, l'émigration vers la métropole s'offrit comme un moyen de pallier une pression démographique de plus en plus forte. Paris et l'Île-de-France purent alors être appelés la "troisième île des Antilles" », BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 476.

²⁵⁰ Les chiffres soulignent ce déséquilibre flagrant : « En 1998, en Martinique, les importations approchaient les 10 milliards de francs, les exportations n'atteignaient pas 1,7 milliard », BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 475.

²⁵¹ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 581.

²⁵² BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 476.

²⁵³ En effet, comme le souligne Letchimy, « Habitée par 60'000 personnes en 1954, la ville [Fort-de-France] compte, quinze ans plus tard, près de 100'000 habitants (soit une augmentation de 67%) », LETCHIMY Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, op. cit., p. 17.

créole-mosaïque, flou et nocturne, aux cadres scolaires d'un dessein franco-occidental [...] ²⁵⁴ ». Les affranchis, les Libres puis leur descendance « sacrifie[nt] leur environnement rural, mais aussi leur culture martiniquaise²⁵⁵ pour "investir", munis d[un] savoir-faire inadapté, un urbain vivant impitoyablement de ses règles d'exclusion²⁵⁶ ». En effet, pour les enfants d'esclaves, « les abandonnés de la crise économique et les laissés-pour-compte de la modernisation agricole²⁵⁷ », la perspective d'émigrer en ville constitue désormais la seule chance de « se faire un nom », à l'instar des bâtisseurs de Babel, et d'entrer enfin dans l'histoire²⁵⁸. L'En-ville, vers lequel tout le monde se précipite, constitue une sorte de « Centre-métropole à portée des désirs²⁵⁹ », une enclave de l'hexagone où la « francité » règne en maîtresse. Pour les anciens esclaves, « seule la culture française, la langue française, la bienveillance métropolitaine, offrait chance d'échapper aux rémanences esclavagistes²⁶⁰ ». Comme le remarque Esternome, témoin direct de ces bouleversements, « [...] les nègres, abandonnant la conquête de la terre, s'étaient lancés [...] à l'assaut de l'école, du Savoir, de la langue française, du pouvoir politique » (320). Mais le rêve est de courte durée, car comme le souligne Chamoiseau

l'En-ville créole n'est pas la ville occidentale, il ne comble pas l'espoir qui sous-tend les exodes. C'est un outil militaire et administratif, comptoir gestionnaire aux ordres du Centre lointain. Il n'accueille pas. N'a pas d'usines. [...] Ainsi, ceux qui débarquent, dénichent des restes de marécages, des pentes, des trous, des bords de rivière inondables, des

²⁵⁴ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 220.

²⁵⁵ Glissant remarque amèrement qu'avec « la disparition du système des Plantations, puis celle des métiers traditionnels (tonneliers, tanneurs, cordonniers, menuisiers, petits boutiquiers, etc. — "petits métiers" qui n'ont pas fait place à un univers industriel), avec le dépérissement des métiers « de base » [...], avec la standardisation des entreprises [...], avec l'importation de tous les produits naturels ou fabriqués [...], le créole en fait, dans la logique du système, *n'a plus de raison d'être* », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 298. Sur la « désaffectation des métiers de la terre », voir également BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 476.

²⁵⁶ LETCHIMY Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, op. cit., p. 18.

²⁵⁷ Gustavo Torres, « Ville et démocratie », *Tyanaba, revue de la Société d'Anthropologie* n°4, janvier 2000, p. 25, cité par PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 67.

²⁵⁸ Ville et renommée, voire immortalité sont intrinsèquement liées dans l'imaginaire occidental, voir Gen., 9, 4-5 : « Et ils dirent : Allons, bâtissons-nous une ville et une tour, dont le sommet soit dans les cieux, et faisons-nous un nom, de peur que nous ne soyons dispersés sur la face de toute la terre » (C'est nous qui soulignons). De plus, comme le rapporte Comblin, « L'histoire universelle est celle de l'habitant des villes », Wolf Schneider *De Babylone à Brasilia. Des villes et des hommes*, trad. de l'allemand par Denise Meunier, Paris, Plon, 1961, cité par COMBLIN, Joseph, *Théologie de la ville*, Paris, Éd. universitaires, 1968, p. 4.

²⁵⁹ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 189.

²⁶⁰ *Ibidem*

endroits à piquants susceptibles d'accueillir un abri. S'installer de nuit. De nuit, construire une petite case à l'aide d'un coup de main, d'abord légère pour déjouer l'attention, et de là commencer la conquête de l'Enville. Ainsi se sont créés les quartiers misérables de Saint-Pierre, et la couronne quasi clandestine de Fort-de-France²⁶¹ [...]».

Faute de place, les békés et les mulâtres ayant souvent déjà « tout pris » (226), les nouveaux venus se voient obligés d'investir la périphérie, ou ce que la sociologie urbaine appelle, par opposition au pôle urbain, les « couronnes périurbaines », terme qui revient d'ailleurs dans *Texaco*, et qui, par la rotondité qu'elle suggère, s'oppose aux fondations carrées du centre-ville et au quadrillage de ses rues²⁶². Ainsi naissent de manière « sauvage » Trénelle, Citron, Volga Plage ou encore Texaco, des bidonvilles ou « patrimoine immobilier autoconstruit » (dont la population représente bientôt 30% des habitants de Fort-de-France). Comme le souligne Confiant : « Et, cachée, "serrée" comme on dit en créole, dans les ghettos et les "mangroves" de Fort-de-France et du Lamentin, une réelle misère tiers-mondese, qui frappe environ quinze à vingt pour cent de la population²⁶³ [...] ». Il s'agira pour les habitants des quartiers de déployer des « trésors d'ingéniosité » afin de lutter contre le chômage, et de « s'intégrer à un système urbain, à une économie et à une société qui, difficilement, leur offre [sic] l'essentiel d'une survie conquise dans l'illégalité foncière²⁶⁴ ». Considérés comme indésirables, perpétuellement « menacés d'expulsion et d'anéantissement²⁶⁵ » par un urbanisme métropolitain aveugle qui, au nom de la salubrité publique, s'est donné pour mission de raser les quartiers

²⁶¹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 190.

²⁶² Voir GRAFMEYER Yves et AUTHIER Jean-Yves, *Sociologie urbaine*, op. cit., p. 15 et *Livret des villes du deuxième monde*, op. cit., p. 21 : « La tente était ronde. La ville était carrée. La tente s'enthousiasmait du vent et vivait l'archipel des ancrés et des élans. La ville était immuable, presque impassible, ouvrant au firmament son ardeur minérale, sa pensée architecte [...] La case, la tente, l'abri allaient en cercle car ils savaient le nouveau de toutes choses, l'infini commencement des recommencements, le cycle inépuisable du règne végétal. La ville était carrée pour mieux s'en déprendre et se situer au centre du monde ; pas au centre des paysages ou de la région mais bien au centre maîtrisé d'une lecture des astres et de leurs influences ». Selon Burton, la courbe et la trace constituent une contre-logique aux lignes droites de l'Enville, voir BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 185.

Dans *Texaco*, Chamoiseau joue avec le terme « couronne », dont on ne sait si elle coiffent l'espace urbain ou l'urbaniste lui-même : « [...] pour l'instant il travaillait au service créé par la mairie moderniste afin de rationaliser son espace, penser son extension et conquérir les poches d'insalubrité qui le coiffaient d'une couronne d'épines » (40-41).

²⁶³ CONFIAINT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 24.

²⁶⁴ Selon Butel, l'ampleur du chômage se fait ressentir dans les bidonvilles bien plus qu'ailleurs. Sur le chômage en Martinique, voir BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 477. LETCHIMY Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, op. cit., p. 12.

²⁶⁵ Jean-Pierre Le Dantec, préface à *Livret des villes du deuxième monde*, op. cit., p. 7-8.

populaires de Fort-de-France, les victimes de cette ségrégation sociale sont souvent relogées dans des ensembles HLM. Chamoiseau, dans *Livret des villes du deuxième monde*, saisit magnifiquement l'ambivalence de l'urbain qui accueille sans recevoir, concentre sans voir, cantonnant ces populations « aux franges des centres commerciaux ou des poubelles de grands ensembles²⁶⁶ ». Les lumières de la ville se révèlent donc bien souvent illusoires pour beaucoup d'immigrés ruraux: « À la ville prometteuse d'intégration et de solidarité autant que de sécurité s'est substituée une ville "à plusieurs vitesses" [...] qui sépare les groupes et les communautés en les tenant à distance les uns des autres²⁶⁷ ».

2.3 Les villes tentaculaires

2.3.1 Absorption de la nature

Texaco illustre l'importance et la prise de possession progressive de la ville, parangon du pouvoir colonial et de l'État occidental, qui déploie « sur la diversité originelle » « les centralisations de l'Unité²⁶⁸ », et transforme le sol en un territoire « géométriquement découpé et mécaniquement administré²⁶⁹ ». À mesure de son développement, la ville se bétonne, « disten[d] son rapport à la terre » (283) et exclut progressivement la nature de ses murs, alors même que celle-ci constituait le berceau et la source principale de revenus pour l'importante population paysanne habitonnaire, les « nègres-de-terre²⁷⁰ ». Fort-de-France, comme le souligne Césaire au début du *Cahier*, est une

ville plate — étalée, trébuchée de son bon sens, inerte, essoufflée sous son fardeau géométrique de croix éternellement recommençante, indocile à son sort, muette, contrariée de toutes façons, incapable de croître selon le

²⁶⁶ *Livret des villes du deuxième monde*, op. cit., pp. 38-39.

²⁶⁷ MONGIN Olivier, *La condition urbaine*, op. cit., p. 17.

²⁶⁸ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 26.

²⁶⁹ Voir BLANQUART Paul, *Une histoire de la ville. Pour repenser la société*, Paris, Éd. La Découverte/Poche, 1998, p. 149.

²⁷⁰ L'absence d'éléments naturels perturbe grandement les nègres-de-terre fraîchement débarqués à Fort-de-France, désormais privés de tous repères spatio-temporels : « Mais quelle qualité de champs est-ce là, demandaient-ils ? Il semble qu'on y récolte tout le temps sans affaire de saisons ? En quelle modèl de lune y sème-t-on le fumier ?... Mais mon Esternome leur ardeur : Méfiez votre corps citoyens, l'En-ville n'offre pas de saisons fruits-à-pain... » (151).

suc de cette terre, embarrassée, rognée, réduite, en rupture de faune et de flore²⁷¹.

La première caractéristique de la ville réside donc dans son rejet de la nature martiniquaise ²⁷² et dans le désordre d'un paysage inquiétant, apparemment indomptable, ou du moins indéchiffrable aux yeux des békés. Les colons s'étaient en effet déjà appliqués à « tracer les champs et les villes au cordeau », à dompter le « désordre illisible » de la nature par des « alignements géométriques²⁷³ » civilisateurs, une tradition relayée, dans le cas de Fort-de-France²⁷⁴ par les militaires qui ont construit la cité. Plus que dans tout autre lieu, la géométrisation de Fort-de-France se fait donc « contre le naturel et son magma », tant il est vrai qu'aux Antilles la ville constitue la « mainmise de l'homme sur la nature, à laquelle il impose son ordre rationnel²⁷⁵ ».

On a vu plus haut le caractère monstrueux que Glissant prête à la ville dans *Le Quatrième siècle*. Si Chamoiseau fait de Saint-Pierre une description plus nuancée, voire parfois très positive²⁷⁶, elle apparaît pourtant également monstrueuse dans *Texaco* : l'aspect terrifiant de l'usine centrale, haletant « comme une Bête-à-sept-têtes » (182), un monstre devant la puissance duquel Esternome demeure saisi, évoque aussi bien l'Hydre de Lerne que la bête de l'Apocalypse. La comparaison se révélera d'ailleurs prophétique après l'éruption de la montagne Pelée qui, tel un nouveau Vésuve, détruira entièrement la ville dont elle engloutit les habitants sous des coulées de lave. Cette image trouvera

²⁷¹ CÉSAIRE Aimé, « Cahier d'un retour au pays natal », in *Aimé Césaire, La poésie*, éd. établie par Daniel Maximin et Gilles Carpentier, Paris, Éd. du Seuil, 1994, p. 10.

²⁷² Un rejet que l'on peut aussi envisager comme une « aspiration ». Dans le *Livret*, Chamoiseau insiste sur le caractère « absorbeur », la force d'aspiration de la ville : « Les villes avalaient les champs, les peuples d'arbres, laminaient des montagnes, happaient les steppes-savanes-toundras de peuples ambulants — peuples encore rebelles qui les voyaient sur leurs talons, et les fuyaient en hurlant voir, toute monstrueuse, une fatalité », *Livret des villes du deuxième monde*, op. cit., p. 30.

La rupture entre ville et campagne avait cependant déjà été initiée par le système des habitations, comme le suggère Garraway : « From the start, the narrative sets up an implicit opposition between nature and culture ; that is, between the untamed nature of the forest and the deforested, ordered domain of the plantation, which is directly under the master's control », GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Myth of Origin : Narrative, Foundations and Eschatology in Patrick Chamoiseau's *L'esclave Vieil Homme et le Molosse* », *Callaloo*, vol. 29, n°1, hiver 2006, p. 156.

²⁷³ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 108.

²⁷⁴ Fort-Royal durant les périodes de monarchie française, voir *Texaco*, p. 117.

²⁷⁵ BLANQUART Paul, *Une histoire de la ville. Pour repenser la société*, op. cit., p. 133.

²⁷⁶ Dans *Texaco*, le traitement de Saint-Pierre est plus nuancé que celui de Fort-de-France ; elle apparaît généralement de manière positive et d'avantage liée à la nature : « La ville était d'antan, solide, épaisse [...] La ville était jaune, grise, moussue, mouillée dans ses ombres, elle gloussait l'eau souterraine des bornes » (101).

d'ailleurs un écho dans la deuxième partie du roman, avec la menace des réservoirs de gazoline de l'usine Texaco, susceptibles d'exploser à tout moment tel « un feu de dragon » (381). Fort-de-France est quant à elle une ville tentaculaire : il faut d'ailleurs rappeler ici que Chamoiseau symbolise la « domination silencieuse » dont la ville constitue le cœur par l'image du Tentacule, une référence certaine au poème d'Emile Verhaeren²⁷⁷.

Ainsi donc, la capitale « attire mais ne propose rien » (192). Après l'anéantissement de Saint-Pierre, la fin de la traite et de l'esclavage et la faillite de l'industrie de la canne à sucre, elle se retrouve comme vidée de toute activité, laissant le prolétariat « sans usines, sans atelier, et sans travail, et sans patrons [...] noyé dans la survie et menant son existence comme un sillon entre des braises » (402). En plus d'avoir été conçue « sans souci de mémoire » (214), elle revêt, comme Saint-Pierre, un caractère littéralement monstrueux : « L'En-ville [...] m'apparut comme une bête aveugle, proliférante mais inapte à survivre, à l'instar de ces dinosaures trop rigides pour le monde dont nous avaient parlé les Laïques à cravate. » (284). Si elle ne crache pas de feu, la bête n'en est pas moins funeste, à l'instar d'une araignée guettant ses proies depuis le centre de sa toile : « [...] l'En-ville sent comme une bête, ferme les yeux pour comprendre que tu approches d'une cage » (368).

2.3.2 Fort-de-France carcéral

Dans *Texaco*, Fort-de-France se distingue de Saint-Pierre principalement en ce qu'elle apparaît comme verrouillée, difficile d'accès mais plus ardue encore de sortie. Kassab-Charfi va jusqu'à dire que dans *Texaco*, « Fort-de-France est décrite comme une ville sans charme, sans âme, aux antipodes de ce que fut Saint-Pierre²⁷⁸ ». Un vocabulaire de la claustration jalonne les scènes qui se déroulent à Fort-de-France : les portes de cette ville aux « odeurs de serrures et de clés » (367) sont impossibles à forcer, de quelque côté que l'on soit. Esternome ne parviendra d'ailleurs jamais à y pénétrer, autant dire à y exister :

²⁷⁷ Le poète fait partie intégrante de ce que Chamoiseau appelle sa sentimenthèque (voir *infra*, pp. 103 et 148) : « De Verhaeren : Nouer cette mise-en-drame entre campagne et spectre des villes naissantes, "ces clartés rouges qui bougent" », *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 173.

²⁷⁸ « Saint-Pierre, c'était bel horizon pour qui savait y faire mais aussi pour qui n'avait aucun talent », (90). Voir également KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 79.

L'En-ville, déjà ancien, avait posé sur chacune de ses chances des volets à targettes et des portes à serrures. [...] Seuls les mulâtres déjà préparés savaient quel bois saisir pour appuyer-monter, entre quels vices fourrager pour crocher une vertu (156).

Marie-Sophie, au contraire, restera quant à elle longtemps captive de la ville, maintenue par elle hors du monde et de son destin, condamnée à tourner en rond, à errer de « maison en maison, de patronne en patronne » (289). La ville fonctionne par cloisonnements, étanches à toute communication, à toute solidarité. Avec l'urbanisation s'opère en effet une perte des valeurs créoles : le « nous » du passé, de la collectivité ayant vécu l'esclavage est concurrencé par « l'individuation occidentale²⁷⁹ », un comportement principalement incarné dans *Texaco* par l'ethnoclasse mulâtre. Les « vastes bâtisses sans âme, aux fenêtrages poussiéreuses [...] » (214) de Fort-de-France apparaissent ainsi, à l'instar de leurs habitants, comme insensibles à la misère humaine et semblent un avatar du cachot²⁸⁰. Selon Kassab-Charfi, ce motif répercute et aggrave la « déshumanisation de la cale²⁸¹ » : sur les habitations esclavagistes, le cachot figurait en effet la punition ultime des empoisonneurs et autres esclaves rebelles qui, une fois enfermés, n'en ressortaient jamais, à l'instar du père d'Esternome qui y mourut littéralement (53), ou d'autres encore qui n'en ressortent que « le fer aux pieds, le fer au cou, le fer à l'âme » (51).

De manière plus générale, la ville dans *Texaco* est très souvent comparée à la bâtisse du maître esclavagiste, ou « Grand-case » au cœur de l'habitation, s'élevant « au centre des dépendances, des bâtiments et des paillotes. À partir d'elle, rayonnaient les champs, les jardins, les emblavures de café. [...] Elle dominait le tout, semblait tout aspirer » (61). Comme le relève Burton, « physiquement, l'habitation traditionnelle était caractérisée à la fois par la distance qui séparait Grand-case et cases-nègres et par la proximité qui pourtant les reliait, relation paradoxale que reproduira plus tard celle de l'En-ville [...] et de *Texaco*²⁸² ». Pour ce critique, les zones d'habitation spontanée « ne peuvent pas plus se passer de l'En-ville que celui-ci ne peut se passer d'elles,

²⁷⁹ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 56.

²⁸⁰ Voir notamment de Chamoiseau *Un dimanche au cachot*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 2009 et Guyane, *Traces-mémoires du baigneur*, Paris, C.N.M.H.S, 1994.

²⁸¹ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 52.

²⁸² BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 184.

renouvelant ainsi le jeu de violences et de dépendances réciproques qui jadis régissait les relations entre Grand-case et cases-nègres²⁸³ ». Ainsi, le roman est parcouru d'échos et de références à son passé colonial, la ville « carcérale » constituant autant de « métaphores d'épouvante », celles d'une mémoire constamment menacée d'engloutissement²⁸⁴.

2.3.2.1 Les mulâtres

Marie-Sophie ne sortira pas indemne de son séjour urbain, ni surtout de ses rencontres avec les mulâtres qui semblent avoir annexé le centre-ville. Méprisant les Nègres et peu désireux de se mélanger avec eux, les mulâtres seraient donc la cause principale de ce que Torres appelle l'absence de « société urbaine » et de « fondation communautaire » en Martinique. Il rappelle que « les premiers colons avaient occupé l'espace comme l'avaient fait les seigneurs féodaux en Europe et ont reproduit la société féodale correspondante : "le clan, la caste, la famille — bref, la déclinaison pyramidale du pouvoir, ainsi que son autonomie vis-à-vis de l'extérieur²⁸⁵" ». Avec la naissance des villes et la montée au pouvoir des mulâtres, qui se constituent bientôt en une classe incarnant le « noyau de la "petite bourgeoisie", vouée par "fonction historique" à trahir la masse du peuple, tout en prétendant (sincèrement parfois) lutter pour lui²⁸⁶ », ce type d'occupation de l'espace, envisagé comme un territoire, se perpétue en ne laissant littéralement pas de place aux autres classes sociales ou ethniques. Si les mulâtres incarnent l'inattendu de la créolisation dont parle Glissant, cette « imprévue prolifération accablant la valeur élue de la pureté des sources », ce « désordre éblouissant le beau carrelage dominateur », ils ne tarderont pas à devenir « une classe particulière soudée par l'ambition²⁸⁷ », une ambition qui, comme le remarque Esternome, ne sert que « leur seule âme » (103).

²⁸³ *Ibid.*, p. 189.

²⁸⁴ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 52.

²⁸⁵ Gustavo Torres, « Villes et démocratie », art. cit., p. 23, cité par PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 66.

²⁸⁶ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., pp. 167-168.

²⁸⁷ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 134.

Loin de ne représenter qu'un phénotype particulier²⁸⁸, les mulâtres deviennent donc rapidement une véritable classe sociale intermédiaire, celle de la bourgeoisie montante et complaisante, « plus proche du Blanc que du Noir, tant physiquement que culturellement d'ailleurs²⁸⁹ » qui investira progressivement « les professions libérales de prestige (médecins, avocats, professeurs, pharmaciens) et occupera les fonctions et charges d'édilité²⁹⁰ [...] ». Le souci principal des mulâtres est en effet de s'unir à plus blanc que soi, dans l'espoir de « sauver la race » en la débarrassant de « tout ce qui rappelle la sauvagerie africaine ou la misère indienne [...] l'aboutissement logique de ce processus étant l'extinction de toute trace non blanche, tant culturelle que raciale, dans le corps social qui se veut évolué²⁹¹ [...] ».

Cette « surenchère pro-blanche²⁹² » a pour dessein l'accession au statut envié des puissants békés, par l'acquisition de richesses ou par la maîtrise du français, tel le maître d'école, « [...] un nègre noir transfiguré mulâtre, transcendé jusqu'au blanc par l'incroyable pouvoir de la belle langue de France » (249). Comme le souligne Delphine Perret, « les mulâtres constituent une classe sociale souvent malmenée par Confiant et Chamoiseau²⁹³ ». C'est ainsi que dans *Texaco*, les « aspirants blancs », non contents de se « diluer dans l'individualisme bourgeois²⁹⁴ », vont par leur cruauté jusqu'à ressembler aux anciens maîtres esclavagistes, voire même au « molosse contre-négateur²⁹⁵ », chargé de rattraper les esclaves fuyards. Confiant, dans son essai *Aimé Césaire, une traversée*

²⁸⁸ Esternome par exemple, déçu par le discours de Césaire, le qualifie de « mulâtre », voir *Texaco*, p. 321. Ce mot ne fait donc pas forcément référence à un individu métissé, mais à toute personne appartenant à la classe moyenne, qu'il soit blanc ou noir, ou, dans ce cas de figure, présentant des idées qui s'y apparentent. Confiant distingue d'ailleurs entre les mulâtres « au sens biologique du terme » et les mulâtres « au sens social du terme, ces derniers devenus, au fil du temps, plus nombreux que les premiers », CONFIAnt Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 83.

²⁸⁹ *Ibidem*

²⁹⁰ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 118.

²⁹¹ *Lettres créoles*, op. cit., p. 153. Ainsi dans *Texaco*, Marie-Sophie révèle : « Mon Esternome apprit à titrer chaque personne selon son degré de blancheur ou la déveine de sa noirceur. Il apprit à se brosser la rondelle de ses cheveux huilés dans l'espoir qu'un jour de l'impossible année cannelle, ils lui flottent sur le front. Tout un chacun rêvait de se blanchir [...] les mulâtres en guignant plus mulâtre qu'eux ou même quelque béké déchu ; enfin, la négraille affranchie, comme mon cher Esternome. Celle-là se vivait comme autant de zombis à civiliser sous d'éclatantes hardes et à humaniser d'une éclaircie de peau toute la descendance » (94).

²⁹² GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 118.

²⁹³ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 84.

²⁹⁴ Gustavo Torres « Villes et démocratie », op. cit., p. 25, cité par PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 67.

²⁹⁵ Voir CHAMOISEAU Patrick, *L'Esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1997 et CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 131.

paradoxe du siècle, fustige de son côté violemment les mulâtres « césairolâtres » qui apparaissent comme particulièrement hypocrites et égoïstes. Il mentionne notamment, non sans humour d'ailleurs, un vieux proverbe créole selon lequel « dès qu'un Mulâtre possède un cheval, il oublie que sa mère est une Négrresse²⁹⁶ ».

Comme le constate Marie-Sophie, « l'En-ville semblait raidir le cœur et le rendre orphelin (305) ». Dans *Texaco* en effet, si les maisons des mulâtres évoquent parfois le cachot, elles font aussi figure de tombeaux : on y dissimule sa maladie honteuse dans l'espoir de la guérir, comme les Thelle qui pensent ainsi contrer la lèpre dont ils sont atteints (295), ou Mme Laville, cloîtrant sa propre mère dans le noir, embarrassée par sa déformation disgracieuse et abandonnant ainsi toute humanité :

Sans le savoir, j'apprenais sur l'En-ville : cette solitude émietlée, ce repliement sur sa maison, ces chapes de silence sur les douleurs voisines, cette indifférence policée. Tout ce qui faisait les mornes (le cœur, les chairs, les touchers, la solidarité, les cancans, le mélange jaloux dans les affaires des autres), s'estompait en froidures au centre de l'En-ville [...], et de jour en jour, j'avais l'impression de voir l'En-ville creuser d'imperceptibles abîmes²⁹⁷ (328).

Le personnage de Lonyon par exemple, contrebandier à ses heures et propriétaire de la case que Marie-Sophie occupait au quartier des Misérables jusqu'à la mort de son père, commence par l'expulser pour loyer impayé, et s'il l'embauche par la suite comme « personne de maison » (261), il la séquestre puis finit par la violer, à l'instar de son dernier employeur, le « vénérable » sieur Alcibiade. Madame Latisse, chapelière prospère et sans scrupule, exploite Marie-Sophie jour et nuit et la maintient enfermée tout comme Basile, son premier amant dans la case de qui elle doit se cacher pour ne pas éveiller les soupçons de ses rivales.

On observe donc que les mulâtres sont souvent cruels à l'égard des Noirs, mais ils sont eux-mêmes aliénés et deviennent parfois leurs propres geôliers²⁹⁸, allant jusqu'à

²⁹⁶ De même, « avoir l'esprit mulâtre » en créole signifie soit « être méprisant », soit « être affecté ou maniéré », CONFIAANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 84.

²⁹⁷ On retrouve dans *Livret* une description semblable de la « ville carcérale » : « J'ai vu les villes de la peur, toutes ferrées de vigiles et d'alarmes. Des dogues montraient leurs crocs aux portes des résidences [...] Ceux qui vivaient là allaient comme des insectes de désert, solitaires, furtifs, incertains de leurs pas, ils se méfiaient des autres et d'eux-mêmes et ne croyaient plus aux codes dévoyés de la main ouverte, du simple regard ou du sourire. Ils étaient traqués par des menaces invisibles qui semblaient circuler dans le cœur du béton [...] », *Livret des villes du deuxième monde*, op. cit., p. 49.

²⁹⁸ Le motif du Noir devenant son propre geôlier revient souvent chez Chamoiseau : « Car l'âge d'à-présent [...] est à venir pour tous : il est celui du chant dominateur qui te déforme l'esprit jusqu'à faire de

sombrier dans la folie, comme le père Gros-Joseph. Celui-ci se montre plus généreux que ses semblables à l'égard de Marie-Sophie, notamment parce qu'il lui fait découvrir le monde des livres. Cependant, il n'en demeure pas moins complètement attaché à la culture française, et mourra de ne pouvoir y être entièrement intégré. Gros-Joseph en effet s'enferme littéralement dans sa bibliothèque dont il finit par dévorer les ouvrages qu'il aimait tant, avant d'y mettre le feu. Anéanti par la guerre qui a provoqué sa ruine et l'a privé de l'espoir de quitter enfin son île maudite pour pouvoir vivre un jour en France, ce personnage est emblématique de l'aliénation du martiniquais lettré : après avoir mené sa famille à la ruine, il mourra enfermé dans un asile.

Comme le remarque Delphine Perret, *Texaco* « raconte de grandes solitudes et des isolements insupportables, qui peuvent mener à la mort²⁹⁹ », ces isolements coïncidant avec les périodes qui se déroulent en ville. De fait, « en raison même de la multiplicité des contacts occasionnés par la vie en ville, les relations sociales tendent à y être anonymes, superficielles et éphémères. La réserve dans l'échange, la préservation de l'intimité deviennent des conditions de l'interaction³⁰⁰ [...] ». La définition que donne Parizet de la Babel moderne semble elle aussi s'appliquer parfaitement à la ville telle qu'elle apparaît dans le roman de Chamoiseau, à savoir « un espace de démesure et d'inhumanité où toute communication est impossible, qu'il s'agisse des voies urbaines, nombreuses et larges mais qui égarent, toujours, au lieu de conduire vers le centre³⁰¹ ». L'espace urbain, porteur des « germes de son cloisonnement » est alors plus que jamais un « espace tragique dont on ne peut que mourir ou s'échapper par cet autre mort — symbolique — qu'est la fuite³⁰² ».

toi-même ton geôlier attiré [...] », *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 44. Voir également ce passage de *Les Nègres servent d'exemple* de Salvat Etchard (1964) : « Nègre ! Le jour de ta libération d'esclavage, ce jour où tu as cessé de marcher en faisant un cliquetis de bête, c'était une duperie alors ? Car enfin, c'est bien ton bourreau, ton geôlier, ton tortionnaire que tu as pris comme exemple, comme modèle, comme prototype ! »

²⁹⁹ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 258.

³⁰⁰ GRAFMEYER Yves et AUTHIER Jean-Yves, *Sociologie urbaine*, op. cit., p. 18.

³⁰¹ PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ? Nouveaux enjeux du mythe dans les œuvres de la modernité littéraire*, Grenoble, ELLUG, 2010, p. 209.

³⁰² *Ibid.*, p. 140.

2.4 Le Noutéka des mornes

Les phénomènes de claustration et les comportements antisociaux ayant cours en ville laissent place, dans les mornes puis à Texaco, à une forme de résistance solidaire qui s'emploie à faire tomber les murs³⁰³, à « briser les portes, desceller les ferrements, dégonder les fenêtres, moissonner les cloisons³⁰⁴ ». Selon l'urbaniste, la ville constitue un attentat, tant ses fondations reposent sur l'esclavage, la colonisation et le racisme (192). Il s'agit donc d'inventer une « non-ville » (152), ou plutôt une « contre-ville » à même de tenir tête à cette cité hostile et destructrice, ainsi qu'à ses habitants. Texaco instaure le principe de solidarité au cœur de son fonctionnement, tout d'abord grâce à la redécouverte du lien fondamental à la nature. Alors que la ville avait brisé celui-ci en désacralisant puis en chassant tout élément végétal de son enceinte, l'expérience pastorale d'Esternome, le « Noutéka des mornes » s'avère cruciale à cet égard en ce qu'elle constitue un premier pas vers ce retour à la terre. Si elle finit par échouer, l'action solidaire du noutéka se révèle pourtant un détour essentiel, « un moment nécessaire de conquête de la terre, du "pays neuf³⁰⁵" », dans lequel la fondation de Texaco est déjà en germe.

En effet, dans la première partie du récit, Esternome se résout à fuir la ville, suite à la mort de la mère de sa compagne et aux fièvres qui assaillent Saint-Pierre. Pour échapper à leurs miasmes, il emmène sa bien-aimée Ninon dans les hauteurs boisées et verdoyantes qui, si elles sont plus saines, constituent surtout des espaces non encore investis par les békés et les mulâtres, qui les considèrent comme « peu propices à une culture rentable³⁰⁶ ». Les mornes « ont été le refuge des nègres marrons et sont associés à la résistance³⁰⁷ », mais figurent également, dans l'imaginaire, le lieu d'épanouissement du créole (on parle de « créole des mornes »). La retraite d'Esternome dans ces sommets

³⁰³ Voir GLISSANT Édouard, CHAMOISEAU Patrick, *Quand les murs tombent : l'identité nationale hors-la-loi ?*, Paris, Éd. Galaade, 2007.

³⁰⁴ *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 269-270.

³⁰⁵ CHANCÉ Dominique Patrick Chamoiseau, *écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 275.

³⁰⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 126.

³⁰⁷ CHANCÉ Dominique Patrick Chamoiseau, *écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 151. Voir également GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 116 et suivantes : « Le marronnage a déplacé une petite partie des esclaves des Plantations ; le résultat en est que les premiers marrons sont en fait les premiers planteurs parcellaires, ceux qui sont implantés dans les hauteurs ».

marque un retour à l'état de nature, et illustre le « mouvement inverse³⁰⁸ » de l'urbanisation dont parle Glissant. Plus important encore, elle offrira à Esternome l'occasion de naître à la collectivité, à ce « nous magique » (160) qu'est le Noutéka³⁰⁹. Cette prise de conscience passe par l'élaboration d'une véritable philosophie de la terre : il s'agit de se réapproprier le pays non pas en annexant un territoire, mais en habitant un lieu³¹⁰. Les habitants des mornes, puis ceux des quartiers, construisent leur case sans bouleverser le paysage et renoncent de ce fait à la maîtrise complète du sol³¹¹ : « Quartier créole obéit à sa terre, mais aussi à ses herbes dont il retire la paille. Et aussi à ses bois dont il enlève ses cases. Et aussi aux couleurs de sa terre d'où il tire sa maçonnerie » (172). Il en va de même de l'attribution des parcelles ; nul ne peut prétendre à un titre de propriété puisque, comme l'explique Serge Letchimy au sujet des quartiers, « les conditions tacites d'occupation de l'espace structurent des règles coutumières, basées sur la permissivité mutuelle et la solidarité³¹² ».

2.5. La Mangrove urbaine : « la terre pour exister » (109)

La terre du quartier Texaco qui se veut, selon Burton, « une réplique des mornes sur les marges de l'En-ville³¹³ » se révélera vierge et donc, tout comme celles des mornes, « plus riche qu'en bas, plus neuve, plus nerveuse, pas encore tétée d'et-caetera récoltes » (167). Du « jardin créole » dont est flanqué chaque case sont issus des produits qui tout à la fois « parfument, nourrissent et guérissent » (176). Même la « broussaille des cases » (36) semble participer de la végétation. Les femmes jouent un rôle prépondérant dans ce nouveau rapport à la domesticité, puisqu'elles sont les détentrices de ce « savoir de terre ». Ainsi, c'est Ninon qui initie Esternome à l'art des

³⁰⁸ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 134.

³⁰⁹ Comme l'explique Chancé, « En créole, "Noutéka" est le morphème grammatical du passé, à la première personne du pluriel. Sorte d'aorisme pur, il signifierait quelque chose comme "nous fîmes", "nous allâmes", "nous, collectivement, fûmes sujet d'un certain nombre d'actes" », CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 58.

³¹⁰ Voir *supra*, p. 32, note n° 158.

³¹¹ En cela, ils perpétuent le mythe caraïbe selon lequel l'homme ne se considère pas comme le propriétaire, mais comme le gardien de la terre, voir GLISSANT Édouard, « Le chaos-monde », in *Écrire la parole de nuit*, op. cit., p. 120.

³¹² LETCHIMY Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, op. cit., p. 24.

³¹³ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 187.

semailles, de l'arrosage, de la cueillette et de la vente, et qui le sensibilise au cycle des « saisons de la lune, de la pluie et des vents » (406) qui désormais rythment leur vie³¹⁴. Le jardin créole permet de se nourrir grâce à une « agriculture d'autosubsistance³¹⁵ », composante essentielle de la survie, les seuls « djobs » glanés en ville ne suffisant pas aux besoins d'une famille nombreuse. Il constitue également « le seul lien possible avec le passé perdu³¹⁶ ». En effet, ce type de culture, hérité des Amérindiens, renvoie non seulement au lopin de terre que les maîtres accordaient parfois aux esclaves afin qu'ils puissent se nourrir de manière autonome³¹⁷, mais il rappelle également le rapport sacré qu'entretient l'Africain avec sa terre qui apparaît comme un texte sacré à déchiffrer, détenteur des secrets de la nature :

Quand les milâtes hurlaient des droits, dégageaient des principes et guettaient moyen d'embarquer vers la France, eux dénouaient les feuillages, décodaient les racines, épiaient les derniers caraïbes dans leur combat avec la mer. C'est pourquoi ils surent avant tout le monde, eux qui vivaient la mémoire de ce lieu, que la montagne pataude qui surplombait Saint-Pierre était en réalité une bête matador (109).

On peut ici évoquer ici, par contraste, le domaine agricole des Gros-Joseph, baptisé « Petite France », qui sera, ironie du sort, pillé et ravagé par des Nègres affamés.

Contrairement à la famille Gros-Joseph, les hommes et les femmes du Noutéka ou de Texaco sont tenus en respect, à l'instar de leurs ancêtres, par une nature sacralisée, voire mythifiée³¹⁸, à laquelle ils se soumettent comme jadis. Au fond du quartier Texaco demeure en effet un véritable sanctuaire, un temple naturel où personne n'ose pénétrer. La Doum est l'« âme végétale » de Texaco, un endroit « couvert par une végétation impénétrable, pleine d'ombres et d'odeurs magiciennes » (37). La légende le dit occupé

³¹⁴ On est ici bien loin des « villes autoritaires » décrites dans le *Livret*, qui « commandaient aux pluies » et « orientaient les vents », *Livret*, op. cit., p. 59.

³¹⁵ LETCHIMY Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, op. cit., p. 37.

³¹⁶ Gustavo Torres « Villes et démocratie », op. cit., p. 24, cité par PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 66.

³¹⁷ Voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 114.

³¹⁸ Les hauts-mornes et leurs bois constituent notamment dans l'imaginaire créole le repère de toutes sortes de créatures magiques et de divinités mythologiques. Comme le rapporte Garraway au sujet de *L'esclave vieil homme et le molosse* : « The deep forest is an enigma for the béké and slaves alike ; whereas the bas bois are navigable and easily accessible to the masters' hounds, the haut-bois, or grand-bois are the sanctuary of escaped slaves and the imagined domains of zombis, monsters, and beasts. Yet, the power of trees and wild vegetation in the hills lies largely in their antiquity; preceding the time of colonialism, they are described as natural cathedrals and sanctuaries housing the spirits of ancient inhabitants and resistant martyrs », GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Myth of Origin », art. cit., p. 156.

par des diablasses « que des enfants somnambules surprenaient à rêver dans un creux d'acacias » (37), et qui ne sortaient des broussailles que la nuit « pour laver des châles de dentelles froides à la rivière et chanter des chansons tristes » (437). Le seul être humain qu'elle abrite est le Mentô Papa Totone, un vieil homme conteur et magicien qui guérira Marie-Sophie de sa « saison tête-folle » contractée dans l'En-ville avant de lui indiquer le chemin à suivre pour échapper à ses filets.

La métaphore végétale de l'enracinement par rhizome pour figurer l'appartenance à la terre et l'identité, est cruciale. L'En-ville se révèle en effet trop souvent un lieu de passage où il est impossible de s'établir ou, à l'inverse, un avatar de l'identité racine-unique dérivant vers une prison. Le quartier créole, que l'urbaniste conçoit de manière oxymorique comme une « mangrove urbaine », résume à lui seul l'aspect (ré)conciliateur de Texaco. À mi-chemin entre la ville et la campagne, mais aussi entre le centre et la périphérie, carrefour du ciel, de la mer et de la terre (voir 380) et, qui plus est, fondé sur une véritable mangrove, Texaco constitue bien l'un de ces lieux alternatifs dont il est dit dans *Biblique des derniers gestes* qu'« ils ne constituent ni des nations ni des patries ni des pays. / Ils sont transversaux, et en deçà. / Ils se disposent en archipels³¹⁹ ».

L'établissement dans le quartier populaire, perçu comme sauvage et illégal, traduit dans un premier temps une rupture profonde d'avec le centre-ville, mais il est aussi le vecteur d'« une indispensable vitalité équilibrant l'urbain³²⁰ » : comme le remarque Burton, si Texaco dépend économiquement de l'En-ville pour les djobs et les allocations familiales³²¹, l'En-ville mourrait de sclérose sans ses fragiles mangroves urbaines³²². Il y a en effet dans la littérature de la Créolité une valorisation systématique de la mangrove « comme fondation et expression d'une nouvelle conception identitaire³²³ », par opposition à la forêt de Césaire ou aux mornes de Glissant. Confiant va jusqu'à dire que la mangrove a guéri les Antillais de leur soif des origines³²⁴ car cet espace mixte, cette « zone interlope », si elle se nourrit des collines, a progressivement

³¹⁹ *Biblique des derniers gestes*, op. cit., p. 603.

³²⁰ LETCHIMY Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, op. cit., p. 38.

³²¹ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 192.

³²² Mangroves urbaines que l'En-ville s'obstine pourtant à bétonner et à drainer, voir *ibid.*, p. 189.

³²³ *Ibid.*, p. 144.

³²⁴ CONFIENT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 300.

pris la relève des mornes comme « domaine de l'authentique³²⁵ », allant jusqu'à constituer un nouvel écosystème dont l'homme martiniquais serait le palétuvier

se dressant apparemment frêle mais coriace d'écorce sur d'invincibles racines échassières. Il ne s'enfoncé pas dans le sol à la manière des très vieux peuples des très vieux continents. Il préfère fouir à même la vase noire et incertaine de la mangrove ses tentacules de détresse et de tendresse mêlées³²⁶.

La mangrove, pour Confiant, figure encore la Martinique tout entière³²⁷ :

Et cette vase vit d'une inouïe vitalité, berceau des crustacés et des poissons, ombre protectrice des oiseaux, réceptacle des eaux de ravinement descendues des flancs de toutes nos ravines et tous nos mornes. Ô mangrove ! Ô recycleuse ! Inventeuse de vie, oui... Grande ressasseuse de ravinages, de limons, de brisures, de débris, de feuillages, d'eaux feintusement assoupies, tu nous bâtis chaque jour différents³²⁸ !

Comme le suggère l'image de la « mangrove urbaine », Texaco réalise donc le projet évoqué par Glissant visant à réamorcer la dialectique « entre nature et culture antillaises³²⁹ » (491), qui avait fini par disparaître, même dans les mornes. En effet, ses habitants, s'ils jubilent dans un premier temps d'avoir su échapper au « dragon », finissent par souffrir de ce repli solitaire, de cette exclusion pourtant spontanée. Attirés à nouveau par les lumières de la ville, les gens des mornes, à l'instar de Ninon, veulent rebrousser chemin, « comme si la terre (mais également l'autonomie, l'autosubsistance) ne pouvait suffire à nourrir un projet social et politique³³⁰ ». La tentation de quitter les grands bois devient donc bientôt impérieuse :

Le Noutéka des Mornes avait comme avorté. On survivait oui, libre oui, mais bien vite se pointait l'arrière-goût d'une misère. C'est l'amertume de la terre dont les promesses s'envolent. C'est l'ennui d'une nature qui ruinait quatre patiences pour un vœu exaucé. C'est de voir les mulâtres se développer sans cesse, parler bien, manger bon et aller à l'école. Les mornes n'avaient ni école ni lumières. Ainsi, d'année en année, les

³²⁵ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 145.

³²⁶ CONFIANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 300.

³²⁷ Et illustre également le phénomène de créolisation : « Ce peuple est mangrove, cette langue est mangrove, cette culture est tourbe, gadoue, bayou, marigot. S'y sont déposés, empilés, sédimentés la lie de l'humanité : bandits de grands chemins et ribaudes d'Europe, esclaves d'Afrique noire, parias de l'Inde et de la Chine, fugitifs du Levant, sans compter une myriade d'épaves humaines, victimes du fol coursier qu'est l'Histoire [...] Pieds-Noirs du Maghreb, Vietnamiens et Palestiniens fuyant les horreurs d'interminables guerres, — et la liste exhaustive en serait fastidieuse », CONFIANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 299.

³²⁸ *Ibid.*, p. 300.

³²⁹ Voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 228.

³³⁰ CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 277.

Traces marronnes se mirent à descendre vers l'Usine. Y avait là une chance (181).

Les quartiers populaires pour leur part, bien que « bridés en dehors de l'En-ville », parviennent à abattre « les ferrements que [celui-ci] leur posait » (400). Le quartier Texaco représente à cet égard « ce que la ville conservait de l'humanité de la campagne » (360). Après sa désastreuse expérience au cœur de la vie urbaine, Marie-Sophie s'installe au quartier du morne Abélard avec Nelta, le premier grand amour de sa vie ; dès lors, elle n'est plus seule et se voit, malgré la misère ambiante, « environnée de la sollicitude que les Quartiers développent » (337) : « Les misères épaulaient les misères. La commisération intervenait pour accorer les désespoirs et nul ne vivait l'angoisse de l'extrême solitude » (31-32). Elle constate alors que la « contre-ville » créole, tributaire de la tradition rurale, puise ses forces dans le caractère soudé et tolérant de sa communauté dont l'habitat, « spontané », serait la représentation. Les cases, parfois de simples piquets de bambous tendus de toiles, sont entassées dans un chaos apparent, à l'image des plantes du jardin créole qui « se protègent les unes les autres³³¹ » et « n'épuise[nt] jamais la terre » (168). Loin d'être des « maisons closes », elles demeurent ouvertes vers l'extérieur et communiquent entre elles « par-dessus les fantômes de clôtures ondulant sur le sol » (408) :

Avant même la communauté des gens, il y avait celle des cases portées l'une par l'autre, nouées l'une par l'autre à la terre descendante, chacune tirant son équilibre de l'autre selon des lois montées du Noutéka de mon pauvre Esternome. Les rêves se touchaient. Les soupirs s'emmêlaient. Les misères s'épaulaient. Les énergies s'entrechoquaient jusqu'au sang. C'était une sorte de brouillon de l'En-ville, mais plus chaud que l'En-ville (355).

On décèle une fois encore, dans l'architecture de l'habitat créole, cette prégnance du compromis, puisqu'il se situe à la jonction du « modèle rurale traditionnel (la case) » et du « modèle urbain (le pavillonnaire, les immeubles collectifs³³²) ». De plus, la case, à travers la succession des matériaux qui la façonnent, obéit à une « logique d'évolutivité » propre à la créolisation, logique dont Letchimy montre bien le caractère inédit :

³³¹ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 90.

³³² LETCHIMY Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, op. cit., p. 30.

La case de fortune fait place progressivement à un modèle construit en dur, qui se « pare » des représentations symboliques de l'urbanité. En fait, il s'agit principalement d'une architecture de survie, qui évolue au fur et à mesure que la situation sociale s'améliore. [...] Les connotations créoles sont certainement les plus perceptibles dans le processus d'évolution de la case urbaine, depuis les premières empreintes, jusqu'à la case durcifiée³³³.

La case est comme la composante irréductible du quartier, l'essence dans laquelle la ville créole puise sa force de solidarité, incarnée par le « coup de main » : « L'entraide était en loi, le coup de main au possible, l'entente au nécessaire : dans les hautes, solitude doit combattre isolement » (171, voir aussi 169). Qu'il soit fait de « feuilles-tôle » ou de « fibro », « ces plaques nouvelles ramenées par les békés qui donnaient l'illusion d'une maison en ciment » (341), ce mode d'habitat, « révélateur d'une société », constitue pour Aimé Césaire la « réponse populaire et spontanée » à la question du « vouloir-vivre antillais³³⁴ ». C'est ainsi que la construction d'une case, même très rudimentaire, incarne la première étape, cruciale, de l'ancrage au sol et de la fondation d'un quartier. De fait, pour Marie-Sophie, « Être dans l'En-ville, c'était d'abord y disposer d'un toit » (352).

On s'en doute, cette vision presque utopique de la communauté de Texaco ne reflète que partiellement la réalité. Accusé d'eulogie par Delphine Perret, Chamoiseau selon elle « n'évoque pas tant le réel que sa recreation poétique, sa perception sensible ». En s'appuyant sur les écrits de l'architecte Gustavo Torres, cette chercheuse évoque la réalité bien moins poétique de ces « villes dans les villes », noyées par « l'afflux massif de nouveaux venus qui finira par homogénéiser l'espace jusqu'à noyer les unités de vie en vastes bidonvilles dans lesquels la perte de repères spatiaux finit par faire disparaître les repères communautaires³³⁵ ». Chamoiseau admet lui-même très volontiers avoir créé un quartier idéal, voire utopique, son but n'était pas de refléter fidèlement la réalité mais de provoquer « un miroitement entre le réel et l'irréel qui fait que le roman *Texaco* n'a absolument rien à voir avec Texaco. Il est à la fois juste et faux³³⁶ ». De plus, comme pour rééquilibrer la balance, Chamoiseau offre dans son dernier roman une vision bien

³³³ *Ibid.*, p. 27.

³³⁴ Préface d'Aimé Césaire à LETCHIMY, Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, op. cit. p. 7.

³³⁵ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 57.

³³⁶ MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 729.

plus réaliste et donc pessimiste de ce qu'il est advenu des quartiers après l'âge d'or de Texaco :

Toutes ces bonnes gens [...] ont aujourd'hui disparu, avalés par la ville et par les HLM... Et pour laisser la place à quoi, quoi inspectère ? À quoi ? Allez, tu sais : à des colonies de Saint-Luciens, Haïtiens, Dominicains, qui traficotent la drogue, vendent des armes et commettent toutes sortes d'atrocités ! [...] C'est vrai qu'il y en a un ou deux qui travaillent bien la terre, qui plantent dachines, ignames ; d'autres qui font du pain ou de la mécanique, et qui sont bien utiles ! Mais tout le reste ne vaut pas plus que des bandes de chiens-fer ou de rats ³³⁷!

Dominique Chancé prend pour sa part la défense de l'écrivain et de son bidonville : « Certains lecteurs n'ont sans doute pas compris que la beauté de *Texaco* réside dans un « invisible », dans les histoires, la mémoire de ceux qui l'ont habité³³⁸. [...] », car « [...] c'est bien le temps qui s'inscrit dans le quartier Texaco pour lui donner son sens, bien après que la mort et la disparition des choses et des êtres sont devenues traces. [...] C'est en tant que mémoire que les murs et les "passes" révèlent une poésie et une signification profonde, humaine, de l'habitat³³⁹ ». Au-delà de considérations naturalistes, de salubrité et d'hygiène, Texaco incarne donc le passé et ses histoires souterraines, comme le remarque l'urbaniste : « On n'a fait que pleurer l'insalubrité de Texaco et de ces autres Quartiers. Moi je veux m'inquiéter de ce qu'ils disent. Je les entends épeler l'autre poème urbain, au rythme neuf, déroutant, qu'il nous faut décoder et même accompagner... Prendre leur poétique sans craindre de se salir les mains des états de sa gangue » (186).

³³⁷ CHAMOISEAU Patrick, *Hypérion Victimaire : Martiniquais épouvantable*, Paris, Éd. La Branche, 2013, pp. 36-37. Alors que les femmes-matadors régnaient sur le quartier idéalisé de Texaco, la réalité plus noire du roman policier dévoile des femmes retournées en esclavages, exploitées par les hommes : « Ils avaient fini par la dénicher dans la commune du Lamentin, dans une des cases en tôle de ce quartier Vieux-Pont qui était devenu le cœur de rassemblement de tous les dealers, épaves et trafiquants du pays. Nombreuses étaient les jeunes filles et les femmes droguées qui s'y retrouvaient à la merci totale des démons de la drogue, soumises au plus indigne des esclavages en échange d'un caillot de crack sur un goudron de cannabis. Cette horde se dispersait dans la mangrove à la moindre inspection des douanes et des gendarmes, puis se reconstituait aussi sec pour engendrer une cour des miracles qui n'arrêtait pas de fonctionner de jour ou d'exploser continuellement la nuit. À chaque fugue, chaque signalement d'une disparition, les services de la municipalité, la douane et la police récupéraient tous les esclaves qui se trouvaient dans l'ombre fétide des abris de fortune. Ils démolissaient ces derniers au maximum, en veillant à en emporter les débris. Cela n'empêchait pourtant pas de nouveaux abris de surgir de terre, et le quartier infernal de reprendre son industrie naturelle dans l'ombre grouillante qui succédait aux grands éclats des gyrophares », *ibid.*, pp. 112-113.

³³⁸ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 98

³³⁹ *Ibid.*, note n° 1, p. 100.

III) La réécriture créole de l'Histoire

Le mouvement baroque qui préside à l'architecture solidaire et inédite de Texaco, ses « cathédrales de fûts » et ses « arcades de ferrailles » (152) évoque une remise en cause de la pertinence ainsi que de l'hégémonie de l'Histoire « classique » et métropolitaine de la Martinique que « les bateaux de France jour après jour débarquaient à Saint-Pierre » (160). En effet, de même que la ville créole n'est pas géométrique, « la créolité n'a pas une conception linéaire du temps³⁴⁰ », notamment du fait des ruptures traumatiques vécues par les Martiniquais. Glissant les répertorie dans *Le Discours antillais* : « cassures des Africains d'avec leur continent, par-delà l'océan ; cassure d'avec le rêve du retour à l'Afrique ; cassure d'avec le nouveau et réel pays, en 1848, quand l'occasion va être perdue de revendiquer la "propriété" martiniquaise ; cassure de 1946, quand l'assimilation éloignera une fois de plus la possible reprise³⁴¹ [...] ». Frappés de ce « trauma de la discontinuité », les auteurs antillais dévoilent très souvent dans leurs romans une conception répétitive, voire réversible ou cyclique du temps, lequel s'apparente au cercle ou à la spirale. En cela, on peut rapprocher ces écrivains des sociétés archaïques évoquées par Mircea Eliade ou des sociétés traditionnelles dont parle Blanquart, pour lesquelles « il n'y a pas d'histoire, de progrès, mais un récit de l'origine qu'il s'agit de ressaisir, en se le récitant oralement : récit mémorisé et indéfiniment transmis des actes de l'ancêtre, geste fondatrice qu'on actualise par le rite et que l'on a à imiter. Ce récit est le mythe³⁴² ».

Comme le souligne Glissant, la remise en question du temps historique traditionnel s'accompagne inmanquablement d'une contestation de la littérature

³⁴⁰ GLISSANT Édouard, « Le Chaos-monde, l'oral et l'écrit », in *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 122.

³⁴¹ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 188.

³⁴² BLANQUART Paul, *Une histoire de la ville*, op. cit., pp. 23-24. On peut voir dans l'épisode du Noutéka une conception du temps semblable, puisqu'elle est calquée sur le cycle des saisons, recommençant sans cesse, voir *Texaco*, pp. 176-178. Pour Mircea Eliade, c'est précisément dans la façon d'appréhender le temps que l'on « saisit la différence la plus importante entre l'homme des sociétés archaïques et l'homme moderne : l'irréversibilité des événements qui, pour ce dernier, est la note caractéristique de l'Histoire, ne constitue pas une évidence pour le premier [...] Pour l'homme des sociétés archaïques, au contraire, ce qui s'est passé *ab origine* est susceptible de se répéter par la force des rites », ELIADE Mircea, *Aspects du mythe* (coll. Folio essais), Paris, Gallimard, 1963, p. 26.

« sacralisée dans l'absolu du signe écrit³⁴³ ». Par conséquent, bien que nous ayons émis des réserves quant à la pertinence de la critique postcoloniale pour une étude exhaustive du roman *Texaco*, la proposition de Ashcroft *et al.* paraît ici adéquate : « The post-colonial task [...] is not simply to contest the message of history, which has so often relegated individual post-colonial societies to footnotes to the march of progress, but also to engage the medium of narrativity itself, to reinscribe the "rhetoric", the heterogeneity of historical representation³⁴⁴ ». Ainsi, on observe dans le roman de Chamoiseau un procédé de détournement de l'Histoire similaire à celui qu'évoque Dominique Chancé au sujet du roman de Confiant *Eau de café* :

Le romancier ou l'historien avec lequel il rivalise ne veut donc point tant raconter une H/histoire, que se demander qui raconte, comment, de quel point de vue, avec quelle autorité, quel savoir et dans quel ordre. La problématisation de la narration fait apparaître dans le roman l'acte de narrer, et ce qui, d'habitude, dans le roman, est transparent, évident, ou plutôt invisible, devient [...] opaque, c'est-à-dire visible³⁴⁵.

Chez Chamoiseau comme chez d'autres écrivains « postcoloniaux », les questions du lieu et du temps sont intimement liées à l'écriture : dans *Texaco* s'élabore une stratégie de réécriture de l'Histoire, qui passe notamment par une relecture de l'espace. À la linéarité temporelle se substitue la pluralité spatiale³⁴⁶, puisque les cases du quartier, dont l'agencement est à première vue anarchique et aléatoire, se révèlent pourtant, bien plus que de simples bouts de planches ou de tôles, une sorte de rhizome mémoriel dans lequel Marie-Sophie perçoit une « bousculade d'époques où vibrait la tracée de mon vieil Esternome » (341). Il est ici intéressant de noter au passage qu'« en tant que récusation du principe d'une origine seule, le rhizome, selon la formule saisissante de *Mille plateaux*, est une "antigénéalogie³⁴⁷" ».

Plus qu'un bidonville de Fort-de-France, le lieu dit *Texaco*, en tant que témoin de la diversité et de l'hétérogénéité du passé martiniquais, constitue donc un palimpseste qu'il s'agit de déchiffrer sous l'unicité de l'Histoire occidentale, et où survivraient en

³⁴³ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., pp. 244-245.

³⁴⁴ ASHCROFT Bill *et al.*, *Post-Colonial Studies Reader*, op. cit., p. 318.

³⁴⁵ CHANCÉ Dominique, *L'Auteur en souffrance*, op. cit., p. 15.

³⁴⁶ Voir ASHCROFT Bill *et al.*, *The Empire Writes Back*, op. cit., p. 34.

³⁴⁷ Voir Gilles Deleuze et Félix Guattari *Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 18, cité par BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 133.

filigrane les multiples « traces » du passé. Comme le remarque Kassab-Charfi, « ce n'est plus le centre-ville, comme dans le modèle occidental, qui est porteur du substrat historique, mais les périphéries », qui deviennent ainsi « la peau sur laquelle se grave le devenir créole³⁴⁸ ». À ce titre, cette citation de Michel de Certeau semble des plus éclairantes :

Les lieux sont des histoires fragmentaires et repliées, des passés volés à la lisibilité par autrui, des temps empilés qui peuvent se déplier mais qui sont là plutôt comme des récits en attente et restent à l'état de rébus, enfin des symbolisations enkystées dans la douleur ou le plaisir du corps. Le mémorable est ce qui peut être rêvé du lieu³⁴⁹.

3.1 Histoire et colonialisme

Les empires coloniaux ont imposé aux territoires annexés non seulement leur littérature et leur Histoire respectives et « officielles », mais également leur conception de celles-ci : comme le disent les auteurs de *l'Éloge*, « Notre histoire (ou plus exactement nos histoires) est naufragée dans l'Histoire coloniale [...] Ce que nous croyons être l'histoire antillaise n'est que l'Histoire de la colonisation des Antilles³⁵⁰ ». L'émergence de la discipline historique au XIX^e, qui conçoit la vie collective comme « se déroulant linéairement selon un axe orienté vers le progrès³⁵¹ », correspond d'ailleurs à l'apogée du colonialisme moderne. Ainsi, non seulement l'Histoire devient un moyen de se légitimer face à l'autre, mais encore de légitimer le contrôle que l'on prétend exercer sur lui³⁵². De même, l'exclusion du continent africain et de l'Amérique précolombienne par la conception hégélienne³⁵³ d'une histoire prétendument universelle est symbolique pour Cailler du discours occidental et colonial. Comme le remarque Glissant à ce sujet, non seulement « le non-développement constaté sera systématisé en sous-

³⁴⁸ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., pp. 76-77.

³⁴⁹ DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien, I : Arts de faire*, Paris, Gallimard (coll. Folio essais), 1980, p. 163.

³⁵⁰ *Éloge*, op. cit., p. 36.

³⁵¹ BLANQUART Paul, *Une histoire de la ville*, op. cit., pp. 135-136.

³⁵² Voir ASHCROFT Bill et al., *The Post-colonial Studies Reader*, op. cit., p. 317.

³⁵³ Voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., pp. 227 et 243, ainsi que CHANCÉ Dominique, *L'Auteur en souffrance*, op. cit., p. 8.

développement profitable³⁵⁴ », mais l'histoire constituera, *a posteriori*, une justification de l'esclavage du "nègre infantile³⁵⁵ ». De fait, « l'une des conséquences les plus terrifiantes de la colonisation sera bien cette conception univoque de l'Histoire, et donc du pouvoir, que l'Occident a imposée aux peuples³⁵⁶ ».

Dans *Le Quatrième siècle*, dont le titre même substitue au temps christique et au calendrier grégorien un continuum alternatif au sein duquel l'an « zéro » coïnciderait avec le début de la traite, Glissant souligne à quel point l'histoire qui a longtemps prévalu en Martinique est extérieure à la réalité propre de l'île, et se situe en rupture avec son temps et son espace. L'Histoire apparaît ainsi, dans le manuel du jeune Mathieu Béluse, ce « petit volume vert, de seize pages ou à peu près, qui rapportait à sa manière l'histoire du pays³⁵⁷ », comme une succession de dates et de faits répertoriés³⁵⁸ du point de vue de la France, composant ainsi un vaste « leurre chronologique³⁵⁹ » : « La Découverte, les Pionniers, Le Rattachement, la Lutte contre les Anglais, Le Bon Naturel des natifs, La Mère ou la grande Patrie³⁶⁰ ». Une telle liste illustre à quel point l'histoire écrite de la Martinique se réduit à l'histoire de sa colonisation, ou à celle de la « Mère-patrie ». Comme le remarque Bernadette Cailler à ce sujet :

Nul en-tête évidemment sur l'extermination des Amérindiens ou sur la traite des Noirs. Ces tronçons d'histoire sont clairement révélateurs de la vision européenne « officielle » du passé, où l'Européen occupe des terres dites toujours vierges et des gibiers tout prêts à être mangés. L'imaginaire européen, tout au long de son rêve impérialiste sur l'Histoire, a employé la franche rhétorique du désir et de la possession : on voit, on conquiert, on enchaîne, on protège sa proie, on apprivoise, on infantilise³⁶¹.

³⁵⁴ Édouard Glissant, *L'intention poétique*, Paris, Éd. du Seuil, 1969, p. 38, cité par CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 55.

³⁵⁵ *Ibidem*. On verra dans le chapitre suivant qu'une certaine lecture de la Bible en fera une justification comparable.

³⁵⁶ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 276.

³⁵⁷ GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., p. 294.

³⁵⁸ *Éloge*, op. cit., p.37.

³⁵⁹ Glissant ouvre son *Discours antillais* par une suite de dates (de la « Découverte » de la Martinique par Colomb en 1502 à la Doctrine de l'assimilation « économique » en 1975), encadrée de ces deux mentions : « Il est impossible de réduire notre chronologie à un squelette de « faits », n'importe lequel [...] » ; « Une fois ce tableau chronologique dressé, complété, tout reste à débrouiller de l'histoire martiniquaise. Tout reste à découvrir de l'histoire antillaise de la Martinique », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 39.

³⁶⁰ GLISSANT Édouard, *Le Quatrième Siècle*, op. cit., p. 294.

³⁶¹ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., pp. 139-140.



Pour Glissant, il s'agit donc avant tout de remettre en question les conceptions même d'Histoire et d'historiographie³⁶² telles qu'elles apparaissent dans les manuels de ce type : à l'instar de Foucault³⁶³, il développe une méfiance aiguë envers « la possibilité d'une connaissance "objective" du passé », ainsi qu'à l'égard des traces inertes, des objets sans contextes, « les monuments muets³⁶⁴ ». Chamoiseau interroge de même, dans *Écrire en pays dominé*, les statues à la gloire de la France, et dont les héros martiniquais n'atteignent jamais le socle³⁶⁵, ainsi que ce qu'il nomme la « piste » d'Esnambuc, une route officielle illustrant l'« Histoire » du pays : « Je l'avais reçue comme telle depuis le plus jeune âge, abandonnant ainsi l'ensemble des autres présences. Ces monuments m'avaient cerclé d'une "Histoire" où je n'avais rien fait, et offraient aux békés, descendants des premiers colons, confirmation d'une précellence à chaque pas, chaque croisée³⁶⁶ ». Si l'écrivain martiniquais est impuissant devant sa propre « carence » historique, il lui est néanmoins possible de reconquérir ce temps qu'il n'a jamais eu à travers d'autres voies, d'autres pistes et d'autres lieux de mémoire. Comme l'illustre Derek Walcott, la vision de l'homme que possèdent les poètes du Nouveau monde est adamique, celle d'un être qui, ayant payé son tribut à la Grèce et à Rome, évolue dans un espace dépourvu de monuments et de ruines³⁶⁷.

Il apparaît que l'écriture de la colonisation par les colonisés ne peut se faire selon les procédés habituels de la science historique, tout comme à l'inverse, la nouvelle histoire martiniquaise « n'est pas totalement accessible aux historiens » dont la méthodologie ne « donne accès qu'à la Chronique coloniale³⁶⁸ ». Pour Glissant, l'aspect universalisant, hiérarchisé et linéaire de l'histoire doit donc être abandonné au profit du « sentiment de durée », c'est-à-dire de la valorisation de « l'essentiel d'une conscience

³⁶² Ainsi, il propose d'abandonner « L'absurde catalogue de l'histoire officielle » et énonce les « pans » de l'histoire martiniquaise suivantes (qu'il oppose aux « périodes », voir p. 273) : « La Traite, le peuplement ; L'univers servile ; Le système des Plantations ; L'apparition de l'élite, les bourgs ; La victoire de la betterave sur la canne à sucre ; L'assimilation légiférée-légiférante ; La menace de néantisation », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 270.

³⁶³ Voir Michel Foucault, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 2010.

³⁶⁴ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 57.

³⁶⁵ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 18.

³⁶⁶ *Ibid.*, pp. 105-106.

³⁶⁷ « [...] Yet, he has paid his accounts to Greece and Rome and walks in a world without monuments and ruins », WALCOTT Derek, « The muse of history », in *The Post-colonial Studies Reader*, op. cit., p. 330.

³⁶⁸ *Éloge*, op. cit., p. 37.

collective³⁶⁹ », élaborée « à partir des « fonds ressurgis³⁷⁰ ». Il ne s'agit donc pas seulement de contester le « message de l'histoire », mais également d'y réinscrire, par la fiction même, la diversité. Ainsi, le « cheminement rétrospectif³⁷¹ » que propose *Texaco*, loin de constituer cette « rêverie vers un hier mort³⁷² » qu'évoque Glissant ou d'appartenir à cette littérature de récrimination et de revanche dont parle Walcott³⁷³, vise, selon les mots de Moura, à « dessiner ou à renforcer un lien avec le passé qui éclairera le présent de la société à laquelle appartient l'auteur. L'histoire, collective et individuelle, devient une métaphore des difficultés actuelles et de leur éventuelle résolution³⁷⁴ ». En effet, Chamoiseau tout comme Glissant, est convaincu que le travail sur le passé est nécessaire dans la mesure où il permettrait de mieux « toucher l'actuel », tout comme « une attention au présent devrait permettre de mieux comprendre, interpréter le passé³⁷⁵ ».

3.2 La stratégie du détour

De fait, si Marie-Sophie fait débiter son histoire avec le père de son père, c'est parce que la fondation de *Texaco* constitue l'aboutissement de l'exode qui avait poussé des générations de descendants d'esclaves et de mulâtres à quitter l'espace rural pour venir s'établir en ville. Ainsi, « L'individu ne saurait se saisir qu'inséré dans une histoire à la fois collective et familiale³⁷⁶ ». À ce titre, pour rendre justice au présent et construire le futur, il faut d'abord revenir en arrière : il s'agit de (se) plonger non seulement dans l'histoire de la Martinique, mais également dans les « mille cent histoires » (74) des anciens :

La sève du feuillage ne s'élucide qu'au secret des racines. Pour comprendre *Texaco* et l'élan de nos pères vers l'En-ville, il nous faudra remonter loin dans la lignée de ma propre famille car mon intelligence de la mémoire collective n'est que ma propre mémoire (48).

³⁶⁹ *Lettres créoles*, op. cit., p. 256.

³⁷⁰ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 56.

³⁷¹ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 147.

³⁷² CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 57.

³⁷³ WALCOTT Derek, « The muse of history », in *The Post-colonial Studies Reader*, op. cit., p. 330.

³⁷⁴ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 147.

³⁷⁵ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 57.

³⁷⁶ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 208.

Le roman tout entier est une illustration de la difficulté qu'éprouve le narrateur à donner une version chronologique de l'Histoire, et de la nécessité d'opérer tout d'abord un « zoom arrière ». Comme le remarque Auzas, le récit n'est en définitive qu'une grande analepse « racontant les péripéties de Marie-Sophie Laborieux et du quartier créole ». Ce récit est lui-même contenu dans le cadre de « la rédaction de l'œuvre par le personnage-écrivain³⁷⁷ », dont l'existence n'apparaît clairement qu'à la fin du roman, donnant ainsi à voir le travail de mise en forme de la parole « désordonnée » de Marie-Sophie. Car le « personnage-écrivain » ne dispose, pour sa recherche du passé, d'aucune archives, et se voit contraint de reconstituer l'Histoire « à partir des récits collectifs et des légendes non écrites³⁷⁸ ».

Si l'on a bel et bien affaire avec *Texaco* à un type narratif rétrospectif³⁷⁹, on est tenté d'y voir une forme de parodie, ou du moins de détournement du roman historique à la Walter Scott, où le déroulement chronologique ou les faits évoqués ne sont jamais questionnés. Comme le relèvent Viart et Vercier, si

le roman historique traditionnel garantit sa fiction d'un savoir constitué, celui-ci [le pseudo roman historique antillais] se construit avec les bribes d'une histoire diffuse, fabuleuse autant qu'historique. La figure du conteur, auquel souvent la narration est déléguée, est ainsi primordiale. Le métissage des sources et des savoirs innove un roman hybride aux confins de la fable et de l'Histoire, du récit et du conte, porté par des voix multiples, qui préserve l'oralité³⁸⁰.

Mais c'est finalement le roman traditionnel en général qui est ici remis en question par Chamoiseau, qui, comme Frankétienne et les nouveaux romanciers, se plaît à « abandonner l'histoire linéaire et "logique" d'un personnage central omniscient-omniprésent, guidé par un narrateur invisible tout aussi présent et omniscient. Au contraire, on bousculera le temps, on déraillera l'espace, le héros prendra une allure collective, évacuant, entre autres, le héros solitaire du roman canonique³⁸¹ ».

³⁷⁷ *Ibidem*

VIART Dominique et VERCIER Bruno, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, op. cit., p. 399.

³⁷⁹ Voir MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 147.

³⁸⁰ VIART Dominique et VERCIER Bruno, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, op. cit., p. 399.

³⁸¹ *Lettres créoles*, op. cit., p. 235.

Le roman de Chamoiseau peut donc se lire comme l'« interrogation d'une mémoire en quête d'elle-même qui déroule ses contradictions³⁸² » : *Texaco* illustre en effet à quel point l'Histoire demeure la plupart du temps hors de portée du peuple martiniquais, qui en subit pourtant toujours les conséquences. On remarque ainsi à plusieurs reprises combien les événements historiques échappent à Esternome qui, trop amoureux de Ninon pour véritablement s'intéresser à eux, pose sur « l'Histoire en passage l'œil des bœufs en savane » (142-143). Ainsi, la Révolution de 1848 (qui « avait renversé [...] la Monarchie d'un certain Louis-Philippe » (112)), puis l'Abolition de 1848 lui passent littéralement sous le nez³⁸³ :

Ninon cette fois n'avait pas voulu remonter sur son habitation. Elle passa une première nuit frissonnante dans la case d'En-ville de mon cher Esternome. Ils y dormirent longtemps, laissant passer ce bout d'histoire, car, le lendemain, vers quatorze heures, alors qu'ils rêvaient encore sous une crainte sourde des représailles, le gouverneur monté de Fort-de-France faisait afficher que la liberté exigée était, sans plus attendre, décrétée (132).

Plus tard, obnubilé par la perte de Ninon et aveuglé par sa souffrance, Esternome

ne vit pas le monde changer. Il ne vit pas son Quartier ouvrir des traces nouvelles, soumises aux grandes routes. Il ne vit pas les gens des mornes se soumettre aux békés à l'heure des récoltes, ni se perdre en saison au fond des grandes usines. Il ne vit pas les Quartiers des nuages orienter leur nord en direction du bas. Il ne vit personne aller mourir à la guerre du Mexique ou au trou de Bazeilles. Il ne connut pas l'émoi que l'on connut quand à la Caravelle un long phare s'alluma. Il ne sut rien du débarquement du vieux roi Béhanzin qui zieutait notre pays comme un vaste cimetière. Il ne sut rien de cette révolte du Sud où les nègres

³⁸² MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p.147.

³⁸³ C'est nous qui soulignons. Esternome est en effet bien trop absorbé par son histoire d'amour pour s'intéresser à l'histoire en marche : « Et alors que tout homme dont l'esprit était en axe discutait de la déclaration du béké Husson à propos de la liberté qui va venir si vous gardez patience, et qui l'avait proclamée en créole aux esclaves de partout devenus ses "amis", lui, mon fou d'Esternome, mon ababa de charpentier, se battait contre un chabin de chaînes plus sifflant qu'une bête longue. Tandis que les gens équilibrés fêtaient l'annonce que Fort-Royal redevenait Fort-de-France [...], lui, mon dingo débiellé, traversait des ravines pour discuter de ses avantages sur un chabin tok-tok auprès d'une négresse illuminée [...] » (117-118).

On ne peut s'empêcher de penser à Frédéric Moreau, le héros de *L'Éducation sentimentale*, qui lui-même trop absorbé par son rendez-vous avec Rosanette, demeure loin du tumulte provoqué par les journées de février 1848. Voir Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, Paris, GF Flammarion, 2003, p. 384. Sévère, Marie-Sophie condamne le désintéret d'Esternome pour les révolutions de son époque : « C'est pourquoi j'ai toujours pensé qu'amour est maladie. Vivre une période comme celle-là en ne songeant qu'au matériel d'une négresclave relève pour moi d'une ruine cervicale due aux rhums trop sucés près des violons grinçants » (115-116). Cependant, Esternome se rappellera de la date du 24 février 1848, « seul chiffre calendaire dont [il] se souvint toute sa vie, ayant repris bien vite sa manière de décompter le temps avec les souvenirs des déveines collectives » (112).

rappelèrent aux blancs qu'on ne lapide pas un chien dont la laisse est brisée (191).

Ce désintérêt manifeste de la part d'Esternome est également dû au fait que la succession des régimes politiques en France, les dates, ou encore les noms de députés et de gouverneurs demeurent pour lui fondamentalement incompréhensibles, comme en témoignent les nombreux pronoms indéfinis : « Dans l'En-ville, le temps allait trop vite. Il allait autrement. [...] Autour de lui, plus rien n'était clair à comprendre. Perrinon était parti depuis longtemps, d'autres étaient venus. Aujourd'hui, un nommé Gueydon sévissait, prenant ses ordres d'un dit Napoléon que l'on criait troisième » (156). De même, les conflits mondiaux, parce qu'ils se jouent dans un premier temps si loin de la Martinique, demeurent inconcevables : « Il y eut une la-guerre. [...] À cette affaire d'Allemands, mon Esternome ne comprit jamais rien. Depuis Saint-Pierre, il était comme décroché du monde. Éjecté de l'Histoire, il vivait ses histoires sans décoder les événements [...] » (242). C'est que la Martinique, si elle ne fait pas l'Histoire, en subit les répercussions. Marie-Sophie en est peut-être plus consciente que son père ; cependant, si la Seconde guerre mondiale n'est mentionnée d'abord que comme une « rumeur » (275), un « désagrément » qui empêche la famille Gros-Joseph de rejoindre la France (281), elle provoque ensuite une véritable famine dans Fort-de-France (283-284), pour finalement mobiliser nombre d'hommes martiniquais qui mourront loin de chez eux ou rentreront infirmes et ignorés :

La guerre avait surgi sans raison, en dehors de nous et de nos élans pour pénétrer l'En-ville. Nous ne sûmes qu'une chose : la douce France, berceau de notre liberté, l'universelle si généreuse, était en grand danger. Il fallait tout lui rendre. [...] nous trouvâmes dans l'armée française une perspective offerte de devenir français, d'échapper aux békés³⁸⁴ (243).

Tout en illustrant, comme on peut le constater à travers de tels exemples, la difficulté qu'éprouvent les personnages de *Texaco* à saisir les tenants et aboutissants d'une histoire qui les ignore ou les exploite, Chamoiseau met en œuvre une stratégie de détournement de l'Histoire. Cette stratégie est double : elle passe par une réappropriation de la mesure du temps, ainsi que par la revalorisation des histoires ou

³⁸⁴ Sur les conséquences de la seconde guerre mondiale aux Antilles, voir BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises*, op. cit., p. 462 et suivantes.

« vies minuscules » des laissés-pour-compte de la Grande Histoire. À l'image de la « contre-ville » créole dont on a vu que le quartier Texaco constituait l'archétype, le continuum antillais ne peut être appréhendé de manière univoque ; il faut élaborer une « contre-philosophie » de l'histoire, ou une « anti-histoire », c'est-à-dire s'affranchir du modèle occidental de « la notion d'Histoire écrite avec un H majuscule³⁸⁵ ».

3.2.1 Nouveaux jalons

Pour détourner l'Histoire, il s'agit dans un premier temps de s'opposer à la périodisation classique occidentale du temps linéaire et de refuser les anciennes jauges au profit d'une nouvelle manière de mesurer le temps martiniquais. À l'instar du *Quatrième Siècle* de Glissant, qui se clôture par une sorte de réécriture créole des annales martiniquaises, où le temps historique se mêle aux événements du récit, *Texaco* s'ouvre par un tableau intitulé « les repères chronologiques de nos élans pour conquérir la ville ». À mi-chemin entre le réel et l'imaginaire, cette chronologie présente une réappropriation du passé qui va de pair avec une nouvelle mesure du temps, par le truchement de notions concrètes et familières, puisqu'il s'agit de faire « l'histoire de l'homme réel³⁸⁶ ». Comme le remarque l'auteur du *Discours antillais*, « pour les Martiniquais par exemple, le "temps naturel" est lié aux épisodes de la vie de la communauté et de son rapport à ce qui l'entoure³⁸⁷ ». Chamoiseau adopte lui aussi une « vision intérieure » : contrairement au concepteur du manuel du jeune Béluse, l'écrivain créole évoque l'histoire de la France uniquement lorsque celle-ci rejoint celle de la Martinique. C'est notamment le cas lors de la révolution de 1848, qui débouchera sur l'abolition de l'esclavage, ou des Guerres mondiales, durant lesquelles seront mobilisés nombre d'autochtones³⁸⁸.

³⁸⁵ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 54.

³⁸⁶ *Ibid.*, p. 58.

³⁸⁷ GLISSANT Édouard, « Le Chaos-monde, l'oral et l'écrit », in LUDWIG Ralph (éd.), *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 122. De la même manière, il dit au sujet du conte antillais : « La nature parcellisée du conte antillais fait qu'il ne dessine aucune datation, qu'il ne conçoit pas le temps comme une dimension fondatrice de l'homme. Sa mesure la plus fréquente est la balance du jour et de la nuit [...] La cadence de la nuit et du jour est la seule mesure temporelle pour l'esclave, le paysan, l'ouvrier agricole » GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 263.

³⁸⁸ Comme le soulignent Chamoiseau et Confiant, « De nombreux Antillo-Guyanais, et même Haïtiens, iront défendre au prix de leur vie la Mère patrie, au cours des deux guerres mondiales », *Lettres créoles*, op. cit., p. 140. Si aucun des personnages principaux de *Texaco* ne part à la guerre, Esternome étant trop vieux et Marie-Sophie étant une femme, il est tout de même fait mention des jeunes Martiniquais envoyés

De fait, cette chronologie d'un nouveau genre ignore volontairement la périodisation classique : les époques n'y sont pas regroupées par siècles, et il n'est fait aucune mention de l'Antiquité, du Moyen-âge ou de la Renaissance. Le passage du temps s'appréhende d'une manière inédite, par l'évolution des matériaux de l'habitat indigène, celui des Caraïbes, des esclaves noirs, puis des populations créoles. Ainsi, de 3000 avant Jésus-Christ à 1989, le fil de l'histoire se démultiplie : « l'histoire des Amérindiens, qui s'emmêle à l'histoire des Européens, laquelle s'emmêle à l'histoire des Africains, laquelle va s'emmêler à l'histoire de tous les immigrants³⁸⁹ », et voit se succéder plusieurs « temps ». Le « temps de carbet et d'ajoupas » laisse progressivement la place au « temps de paille », lui-même suivi par le temps de « bois-caisse » puis de « fibrociment », pour aboutir au « temps béton », illustrant l'époque contemporaine de la fin du roman. La symbolique du quartier se voit donc encore renforcée par ce procédé où le temps rencontre l'espace³⁹⁰.

3.2.2 « Notre histoire est une tresse d'histoires³⁹¹ »

Dans *Texaco*, Chamoiseau oppose donc clairement « la Grande Histoire, l'histoire visible », celle des « gouverneurs, des impératrices, des békés et finalement des mulâtres qui parvinrent plus d'une fois à en dévier le cours³⁹² » (157) et qui demeure insaisissable pour le petit peuple, aux « pauvres histoires » (212) de la famille Laborieux, celles « dont aucun livre ne parle » (49). Ainsi, le récit d'Esternome est une tresse d'histoires³⁹³ : « Dans ce que je te dis là, il y a le presque-vrai, et le parfois-vrai, et le vrai à moitié. Dire une vie c'est ça, natter tout ça comme on tresse les courbes du bois-côtelettes pour lever une case. Et le vrai-vrai naît de cette tresse. Et puis Sophie, il ne

au front en 1914 : « On partit en chantant, on revint pieds gelés. On partit en riant, on revint sans poumons, gangrené par des gaz. On partit cœur vaillant, on revint lapidé par des bouts de shrapnel. On partit acclamé, on revint sur des quais désertiques, solitaire à boiter vers le silence de sa maison. Et on restait comme ça, autour de son nombril, à décompter ses poux, à vinaigrer sa gale, sans un sou de pension, et sans force pour un djob » (242).

³⁸⁹ MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 725.

³⁹⁰ Voir ASHCROFT Bill et al., *The Empire Writes Back*, op. cit., p. 34.

³⁹¹ *Éloge*, op. cit., p. 26.

³⁹² Ce que Glissant appelle « la liste des découvreurs et des gouverneurs de ce pays, sans compter les souveraines [...] qu'il a engendrées », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 239.

³⁹³ « [...] je ne cherche pas à reconstituer une Histoire, je cherche à reconstituer une tresse d'histoires, qui donnerait un petit peu le signe de la diversité dans le pays », MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau, op. cit., p. 725.

faut pas avoir peur de mentir si tu veux tout savoir... » (160). De même, le roman s'ouvre par trois récits successifs qui racontent la scène de l'arrivée du Christ-urbaniste à Texaco selon les points de vue respectifs de trois habitants du quartier, Iréné, Sonore et Marie-Clémence, en s'attardant sur l'histoire (résumée) de chacun³⁹⁴. D'entrée de jeu, Chamoiseau introduit une composante polyphonique dans la narration, mais illustre également sa volonté de substituer à l'Histoire univoque des États occidentaux la multiplicité foisonnante des récits de vies et des contes de la résistance, très souvent qualifiés de souterrains :

Dessous les ondes de choc de l'histoire de France, dessous les grandes dates d'arrivée et de départ des gouverneurs, dessous les aléas des luttes coloniales, dessous les belles pages blanches de la Chronique (où les flambées de nos révoltes n'apparaissent qu'en petites taches), il y eut le cheminement obstiné de nous-mêmes³⁹⁵.

Pour Glissant, l'écrivain antillais doit « fouiller » cette mémoire souterraine à partir de tracées ou de traces parfois latentes, qu'il a repérées dans le réel³⁹⁶. De ce fait, ce qu'il appelle la pensée de la « Trace », laquelle s'oppose « à la fausse universalité des pensées de système³⁹⁷ », constitue une « métaphore récurrente indissociablement liée à celle du Négateur dans l'élaboration des récits et leur accomplissement³⁹⁸ ». Il ne s'agit donc pas de chercher le passé en étudiant les chroniques et archives coloniales, ni en contemplant les monuments de pierre ou les statues de bronze, mais d'abord dans les éléments du paysage³⁹⁹, du réel martiniquais. Selon Cailler, les mots « trace » ou « tracée » signifient littéralement « chemin⁴⁰⁰ » : de même, Chamoiseau définit ces dernières comme des

³⁹⁴ Wendy Knepper relève dans ces témoignages une allusion aux Évangiles, voir KNEPPER Wendy, *Patrick Chamoiseau: A Critical Introduction*, op. cit., p. 120. Marie-Clémence affirme en effet « s'être trouvée dans la situation du prophète Jean-Baptiste qui, dans l'eau du Jourdain, vit surgir le fils de la Bonne Nouvelle » dont la silhouette aurait été « survolée d'une colombe » : la véracité de ce récit est cependant mis en doute par Maris-Sophie lorsqu'elle remarque non sans malice qu'une telle espèce est « inconnue au pays » (33).

³⁹⁵ *Éloge*, op. cit., p. 37, voir aussi *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 36 : « Les États occidentaux [...] avaient enterré des histoires sous la fiction d'une Histoire ».

³⁹⁶ Voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., pp. 227-228.

³⁹⁷ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 17.

³⁹⁸ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 122.

³⁹⁹ « Notre paysage est son propre monument : la trace qu'il signifie est repérable par en dessous. C'est tout histoire », Édouard Glissant, *Le Discours antillais*, cité dans *Éloge*, op. cit., p. 63.

⁴⁰⁰ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 123. *Les Lettres créoles* donnent la définition suivante du mot « tracées » : « à côté des routes coloniales dont l'intention se projette tout droit, à quelque utilité prédatrice, se déploient d'infinies petites sentes que l'on appelle tracées. Élaborées par

détours, par opposition à la « piste d'Esnambuc » ou aux routes qui « emportent toutes les cases dans une ronde anonyme et détruisent les Quartiers » (171) :

j'ai sillonné le pays de *tracées* : de petites sentes qui tortillent, loin des bourgs et des villes, chevaucheuses des crêtes, dévaleuses des pentes, qui longent d'irrégulières ravines et semblent se dissoudre en touffes végétales. Pour les suivre, il faut décliner l'offre des routes coloniales dont la projection s'affaire à quelque utilité. La tracée se prend n'importe où, ça n'a pas d'importance⁴⁰¹.

Héritées des Amérindiens, ces voies alternatives sont omniprésentes dans l'œuvre de Chamoiseau où elles prennent plusieurs formes. Si les « énormes roches volcaniques » ou pierres amérindiennes sur le flanc desquelles les Arawaks et les Caraïbes ont gravé les hiéroglyphes de leurs « émois⁴⁰² » ainsi que leurs mythes des origines en constituent un exemple, les traces-mémoires sont également présentes dans différents éléments du quotidien comme autant de « témoins de trajectoires perdues ». Dans *Écrire en pays dominé*, Chamoiseau en fait la liste : tambour, arbre, bateau, panier, elles sont également ancrées dans le sol et le paysage martiniquais : un quartier⁴⁰³, un sentier qui s'en va, les cases ; elles peuvent aussi se déchiffrer dans les gestes, les chants, les danses ou encore les légendes de la terre, de l'air et des eaux⁴⁰⁴. Dans *Texaco*, on pense aux pierres des cachots qui ont conservé « des tristesses sans fond » (50). L'écrivain dit en avoir pris conscience à travers ses « errances-rêves » :

Les mémoires irradiant dans la Trace, elles l'habitent d'une présence-sans-matière offerte à l'émotion. Leurs associations, Traces-mémoires, ne font pas monuments, ni ne cristallisent une mémoire unique : elles sont jeu des mémoires qui se sont emmêlées. Elles ne relèvent pas de la geste coloniale mais des déflagrations qui en ont résulté. Leurs significations demeurent évolutives, non figées-univoques comme celles du monument. Elles me font entendre-voir-toucher-imaginer l'emmêlée des histoires qui ont tissé ma terre⁴⁰⁵.

les Nègres marrons, les esclaves, les créoles, à travers les bois et les mornes du pays, ces tracées disent autre chose. Elles témoignent d'une spirale collective que le plan colonial n'avait pas prévue », *Les Lettres créoles*, op. cit., p. 13.

⁴⁰¹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 126.

⁴⁰² *Lettres créoles*, op. cit., p. 15-20 ; p. 277.

⁴⁰³ *Texaco*, comme d'autres quartiers populaires, est d'ailleurs construit à proximité des Traces : « Dans la tourmente de cette terre nuageuse, tous avaient déployé les Traces. Ils avaient creusé d'étroits sentiers de crêtes, dessiné du talon au gré de leur errance, la géographie d'un autre pays. Nos quartiers allaient nicher pile aux en-croisées de ces Traces premières » (165).

⁴⁰⁴ Voir *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 127 et 128.

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 120.

Ces traces, si elles peuvent paraître illisibles, acquièrent du sens à mesure de l'errance, découvrant progressivement, comme sur une carte, des souvenirs oubliés : « J'appris donc à lire les mornes, les quartiers, les arbres, les cases, les haut-et-bas : ils me révélèrent ces trajectoires nègres dans la construction souterraine du pays⁴⁰⁶ ». Selon le principe de la créolisation, ces traces entrent en résonance les unes avec les autres : Chamoiseau redécouvre par exemple les Traces-mémoires d'Afrique comme ayant été « de tout temps en résonances avec les autres, et affectées par elles. Elles ne reconstruisent nulle Afrique au pays, mais tissèrent le pays d'un scintillement d'Afriques mouvantes⁴⁰⁷ ».

3.4 Histoire et poétique, Texaco comme palimpseste

La réécriture de l'Histoire en histoires et la reconquête du temps selon la pensée de la Trace est une tâche qui, pour Glissant, incombe à l'écrivain : « Parce que le temps antillais fut stabilisé dans le néant d'une non-histoire imposée, l'écrivain doit contribuer à rétablir sa chronologie tourmentée [...]»⁴⁰⁸. C'est par la connaissance poétique que les Martiniquais peuvent s'inscrire durablement dans le temps, ou, toujours selon lui, être ramenés « évanescents aux réanimations de la conscience⁴⁰⁹ ». À ce titre, on passe donc d'une appréhension du temps historique et linéaire, supposée objective, à une « fouille » littérale du présent, dont l'outil principal serait l'intuition de l'écrivain, ce que Glissant appelle la « vision prophétique du passé⁴¹⁰ ». Ce n'est plus l'Histoire linéaire et hiérarchisée de leur pays que les écrivains martiniquais cherchent à reconstituer, mais les histoires, plurielles, souterraines, convergentes, qui prennent leur source non plus dans un savoir consigné et réservé à une élite, mais dans un imaginaire collectif, divers, dans les traces qui, comme autant de signes mystérieux, demandent à être déchiffrées. C'est pourquoi le poète, comme le comprend l'urbaniste, avant d'écrire, se doit de « [...] congédier l'Occident et réapprendre à lire : réapprendre à inventer la ville » (345).

⁴⁰⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 127.

⁴⁰⁷ *Ibid.*, p. 128.

⁴⁰⁸ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 228.

⁴⁰⁹ *Ibidem*

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 227.

La nécessité de concevoir le lieu, et plus précisément la ville, comme espace de l'action collective, et par conséquent comme une poétique, c'est bien ce que tente de représenter Chamoiseau dans *Texaco*, notamment à travers la trajectoire de l'urbaniste, envoyé par la mairie de Fort-de-France pour rétablir l'ordre et la cohérence dans ses banlieues défavorisées. De ce fait, il pose au début du roman un regard scientifique, rationnel, littéral, pourrait-on dire, sur la contre-ville créole. En effet, il vient inspecter Texaco dans l'intention d'en atténuer le chaos apparent, de le rendre cohérent, comme son métier l'exige⁴¹¹, et compréhensible à l'intelligence occidentale. Il envisage donc dans un premier temps de le raser⁴¹² tant il est désorienté face à ce lieu dont le langage, ou plutôt l'entrelacs de langages, hautement métaphorique, échappe à sa profession, comme le suggère cette réflexion de Michel de Certeau :

l'espace géométrique des urbanistes et des architectes semble valoir comme le « sens propre » construit par les grammairiens et les linguistes en vue de disposer d'un niveau normal et normatif auquel référer les dérives du « figuré ». En fait, ce « propre » (sans figure) reste introuvable dans l'usage courant, verbal ou piétonnier ; il est seulement la fiction produite par un usage lui aussi particulier, celui, métalinguistique, de la science qui se singularise par cette distinction même⁴¹³.

Selon Mongin, « alors que l'écrivain écrit la ville du dedans, l'ingénieur et l'urbaniste la dessinent du dehors, en prenant de la hauteur et du recul⁴¹⁴ ». Cependant, à l'issue du récit de Marie-Sophie, l'urbaniste, devenu l'avatar de l'écrivain martiniquais⁴¹⁵, sera

⁴¹¹ On peut ici citer Grafmeyer et Auhier, pour qui l'objectif principal des opérations d'urbanisme est « d'introduire dans le paysage urbain des éléments de cohérence », de « surimposer en même temps à ce paysage façonné par l'urbanisation "spontanée" de nouvelles lignes de rupture et de cloisonnement », GRAFMEYER Yves, AUTHIER Jean-Yves, *Sociologie urbaine*, op. cit., p. 14.

⁴¹² Dans *La Condition urbaine*, Olivier Mongin, s'inspirant de Michel de Certeau, établit une dichotomie intéressante entre les figures de l'écrivain (ou du passant), et celles du scientifique ou de l'urbaniste (que l'on pourrait aussi identifier à l'historien de type traditionnel) qui pratiqueraient, pour parler de la ville, un langage, ou une « lecture » antagoniste. Ainsi, le discours objectif de l'urbaniste fait de la ville un objet, et l'aborde de l'extérieur (MONGIN Olivier, *La Condition urbaine*, op. cit., pp. 24-25). À l'inverse, la « geste cheminatoire » du passant ou de l'artiste, créant « de l'ombre et de l'équivoque » (DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien*, op. cit., p. 152), serait en mesure de dévoiler le sens figuré de la ville, sa symbolique. Selon Mongin, l'écrivain, parce qu'il accepte l'idée que deux choses puissent « être à la même place en même temps », contrairement à l'urbaniste, contribue à faire de la ville un « palimpseste », (MONGIN Olivier, *La Condition urbaine*, op. cit., p. 27).

⁴¹³ DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien*, op. cit., p. 152.

⁴¹⁴ MONGIN Olivier, *La Condition urbaine*, op. cit., p. 25.

⁴¹⁵ Et à l'inverse, Glissant remarque que « [...] l'artiste devient un réactif. C'est pourquoi il est à lui-même un ethnologue, un historien, un linguiste, un peintre de fresques, un architecte. L'art ne connaît pas ici la division des genres. Ce travail volontaire prépare aux floraisons communes ; s'il est approximatif,

capable non seulement de lire le quartier, mais encore de contribuer à le rendre plus vivable tout en conservant son esprit baroque. Comme le souligne Ménager : « Dès sa première entrée dans les interstices du corps principal du texte, les notes attribuées à l'urbaniste soulignent deux préoccupations qui continueront à se répéter à chaque autre ponctuation : la ville créole est identifiée à la poésie et elle est perçue comme une énigme à déchiffrer⁴¹⁶ ».

Dès lors que l'Informatrice « nomm[e] le poète » (436) en l'urbaniste, *Texaco* lui apparaît dans toute sa richesse « multi-historique », comme la « couronne d'une culture-mosaïque à dévoiler, prise dans les hiéroglyphes du béton, du bois de caisses et du fibrociment » (282), ou encore « [...] comme un poème pour nos yeux illettrés » (152). Ainsi, l'urbaniste puis plus tard le Marqueur de paroles s'essayeront à décrypter « le discours caché sous l'architecture sauvage du quartier Texaco », le mettant « peu à peu à jour comme étant celui de la créolité⁴¹⁷ ». De fait, l'élaboration d'une littérature antillaise qui parviendrait à « investir la quête d'un passé historique hier encore interdit⁴¹⁸ » passe non seulement par la préservation de cette « poétique de cases vouée au désir de vivre » (312), mais aussi par le déchiffrement du quartier, puis par son écriture. Ainsi, au sein de *Texaco* se rencontrent « l'histoire et la littérature, désencombrées de leurs majuscules et contées dans nos gestes », afin de proposer, « par-delà le désiré historique, le roman de l'implication du Je au Nous, du Je à l'Autre, du Nous au Nous. La Relation dessine en connaissance le cadre de ce nouvel épisode⁴¹⁹ ».

il permet la réflexion critique ; s'il réussit, il inspire » GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 759.

⁴¹⁶ MÉNAGER Serge Dominique, « Topographie, texte et palimpseste : *Texaco* de Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 66.

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 67.

⁴¹⁸ Préface d'Édouard Glissant à CHAMOISEAU Patrick, *Chronique des sept misères*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1986, p. 3.

⁴¹⁹ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 267.

IV) Mythes créoles des origines

4.1 Le conte de l'esclavage

Dans la perspective de fonder une littérature et une culture antillaises, les écrivains de la Créolité, forts de la pensée de la Trace et du Divers, substituent dans leurs romans les trajectoires de héros anonymes aux hauts-faits des békés et procèdent à une réappropriation de leur passé à travers une narrativisation créole de l'Histoire. Cependant, la douloureuse question de l'origine demeure puisque les Antilles sont également dépourvues d'un grand mythe fondateur tel que le définit Eliade⁴²⁰ et dont l'Histoire et la littérature ne constituent que le prolongement selon Glissant⁴²¹. Pour ce dernier en effet, il ne suffit pas de rétablir une continuité culturelle en reconquérant le passé, il s'agit également de le « mythologiser⁴²² », grâce, notamment, à un retour à l'oralité. Les auteurs de l'*Éloge* insistent également sur l'importance de l'oralité pour la culture créole à travers laquelle s'exprime toute parole de fondation : « l'oralité est notre intelligence, elle est notre lecture de ce monde⁴²³ ».

Cependant, alors que Glissant affirme que les « sociétés antillaises sont des sociétés composites, chahutées dans leurs fondements, et où une parole de fondation n'a

⁴²⁰ « [...] le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des "commencements". Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. [...] Le mythe ne parle que de ce qui est arrivé *réellement*, de ce qui s'est pleinement manifesté », ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, op. cit., p. 17.

⁴²¹ Pour Glissant, l'Histoire est la fille du mythe fondateur : « Sur le chemin qui mène à elle le mythe fondateur sera accompagné, puis occulté, puis remplacé d'abord par les mythes d'élucidation, d'explication ou de mise en abîme des processus sociaux et des conditions d'environnement d'une communauté, ensuite par les contes et récits qui préfigurent l'Histoire et enfin par les romans, poèmes et textes de réflexion qui disent, chantent ou méditent celle-ci », GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 62. « Le Mythe est le premier donné de la conscience historique, encore naïve, et la matière première de l'ouvrage littéraire », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 237, voir aussi p. 261. Au sujet de la filiation entre mythe, histoire et littérature, voir également VIART Dominique et VERCIER Bruno, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations* (deuxième édition augmentée), op. cit., p. 398.

⁴²² Voir AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 96 et GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., pp. 151 ; 159. Pour Garraway, la dimension du mythe est celle d'un « rêve intemporel » : « [a] space of supernatural fantasies, visions and folkloric allusions ».

⁴²³ *Éloge*, op. cit. p. 33.

jamais été possible⁴²⁴ », Chamoiseau pour sa part considère que les histoires souterraines qu'il s'attache précisément à dévoiler proviennent d'un conte fondateur, celui de l'esclavage. C'est en effet principalement dans ce récit oral aux « mille facettes », où se mêlent « le rire, le dérisoire, le clair et le mystère, le proche et le lointain⁴²⁵ » qu'il faut selon lui chercher la parole initiale et fondatrice des peuples créoles-américains⁴²⁶. Bien que le conte de l'esclavage ne suffise pas, à lui seul, à réaliser la grande geste que Chamoiseau envisage pour son pays, il en constitue cependant un substrat essentiel, enrichi par ailleurs de « toutes les épopées⁴²⁷ ».

Nous avons évoqué dans la première partie de ce travail que pour les auteurs de la Créolité, la tracée des lettres créoles prend naissance avec le cri primordial de l'esclave africain dans « l'espace-temps⁴²⁸ » de la cale du bateau négrier. Cependant, ce cri n'a à ce jour jamais été relayé, encore moins immortalisé par une littérature de qualité, comme l'explique Glissant dans *Le Discours antillais* :

Dans toute apparition d'un corpus littéraire national il y a intervention d'un ou de plusieurs scripteurs qui rassemblent les textes oraux et travaillent à partir de ce matériel. Et à partir d'un tel travail la tradition d'écriture se constitue et s'autonomise peu à peu par rapport aux sources orales. Dans la production de textes écrits en Martinique, la continuité ne se fait pas avec la tradition populaire, mais avec les modes littéraires importées de France de manière surannée, passive, le plus souvent attardée⁴²⁹.

S'il est en revanche possible de deviner une transmission orale de ce cri à travers plusieurs « figures de fondation », notamment dans *Texaco*, celles-ci sont cependant difficilement « traçables », au sens génétique ou généalogique du terme. Du Nègre marron au Driveur, en passant par le Mentô et le Conteur, les héritiers secrets du cri primordial sont toujours des résistants, et ne peuvent par définition exister en plein jour. Dans le roman de Chamoiseau, ils apparaissent par conséquent comme des personnages essentiels mais aussi profondément mystérieux, voire impénétrables.

⁴²⁴ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 185.

⁴²⁵ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 176.

⁴²⁶ MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 725.

⁴²⁷ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 286.

⁴²⁸ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 98.

⁴²⁹ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 313.

4.2 Les figures de fondation

4.2.1 La rébellion solitaire du Nègre marron

Il a été démontré que les Martiniquais manquent d'un héros populaire d'envergure « nationale » dans lequel se reconnaître. En effet, alors que le Nègre marron, échappé de l'habitation pour reconquérir son humanité dans le ventre de la nature, aurait pu être à la source d'un discours épique⁴³⁰, sa mémoire, comme le souligne Cailler, n'a pourtant jamais été « intégrée à la geste d'un peuple en train de se faire⁴³¹ [...] ». De même, selon Glissant, le peuple martiniquais « n'a pas mythifié les défaites de ses Nègres marrons, mais les a entérinées purement et simplement⁴³² ». Pendant longtemps, la figure du Négateur a inspiré le mépris, voire la terreur aux populations d'esclaves puis à leurs descendants, influencés en cela par les maîtres esclavagistes :

Il est significatif que peu à peu les colons et l'autorité (aidés de l'Église) aient pu imposer à la population l'image du Nègre marron comme bandit vulgaire, assassin seulement soucieux de ne pas travailler, jusqu'à en faire dans la représentation populaire le croquemitaine scélérat dont on menace les enfants⁴³³.

Non seulement la Martinique a été dépouillée de ses héros « naturels », mais en les désavouant « sous la pression aliénante de l'action colonialiste », elle s'est reniée elle-même⁴³⁴. De plus, contrairement à la Jamaïque ou à Haïti, où de véritables tribus de marrons se constituent, la superficie limitée de la Martinique interdit aux rebelles toute coalition ; par conséquent, comme le remarquent Chamoiseau et Confiant, la trajectoire de ces figures y a souvent été courte et solitaire⁴³⁵. La mémoire collective ne retient par conséquent qu'un souvenir vague du « bond rebelle hors de l'habitation

⁴³⁰ Voir GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., p. 159. Glissant remarque en effet que « Le Nègre marron est le seul vrai héros populaire des Antilles, dont les effroyables supplices qui marquaient sa capture donnent la mesure du courage et de la détermination. Il y a là un exemple incontestable d'opposition systématique, de refus total », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 180.

⁴³¹ Selon Bernadette Cailler, « À la prise de conscience du Marronnage aurait pu correspondre la naissance d'une Tragédie, phase du dit national — tragédie nécessaire sans doute à l'affirmation d'une conscience collective, mais impuissante à naître dans la méconnaissance de la Légende du peuple, abaissée au niveau de « folklore », et dans l'inconscience d'un héroïsme primordial, héroïsme fréquent chez les déracinés de l'esclavage aux terres du Nouveau Monde », CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 59, voir aussi p. 147.

⁴³² GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 233.

⁴³³ *Ibid.*, p. 180.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 181.

⁴³⁵ *Lettres créoles*, op. cit., p. 144.

esclavagiste⁴³⁶ », et les marrons demeurent longtemps dépourvus de visage ou de nom, avant de disparaître définitivement après l'abolition.

Selon plusieurs critiques, dont Garraway et Burton, c'est Glissant qui a le premier travaillé à la réhabilitation du statut du Nègre marron dans la culture caribéenne⁴³⁷ comme « premier homme de la Genèse antillaise⁴³⁸ ». Principalement à travers ses romans *Le Quatrième siècle* (1964) et *Mahagony* (1987), il a « tenté de systématiser le thème du marronnage et d'en faire la clef de voûte de sa vision de l'histoire martiniquaise et, plus largement, antillaise⁴³⁹ ». Les révoltes marronnes, qualifiées d'« épopée de la résistance », constituent pour lui « à la fois le premier pas vers la conscience historique et la matière première de l'ouvrage littéraire⁴⁴⁰ ». Par conséquent, le déchiffrement de la « trace du Négateur⁴⁴¹ » est essentielle afin de susciter « un être et un texte multiples (métissés) [...] qui, ne trahissant ni le passé, ni le présent, poussent la conscience vers un avenir partagé⁴⁴² ». Il en va ainsi dans *Le Quatrième siècle*, où l'écrivain élabore « une vaste légende qui décode le paysage⁴⁴³ » : Longoué, fondateur de la famille du même nom, marronne dès son arrivage comme esclave en Martinique, et fonde la première dynastie de nègres libres dans les mornes. Cependant, selon Burton,

ce que Philippe-Alain Yerro a appelé la « systématisation du marronnage » chez Glissant a eu pour conséquence, selon nous, un décentrement et donc une déformation du vécu martiniquais auxquels les écrivains de la Créolité, pourtant si proches de Glissant, porteront remède et revalorisant, précisément, l'expérience de l'habitation ainsi que celle, plus tard, de la ville⁴⁴⁴.

Contrairement à son aîné, Chamoiseau ne traite du Nègre marron qu'afin de le faire descendre du piédestal sur lequel l'avait hissé Glissant. En effet, dans le roman de Chamoiseau, le marron, tantôt hostile, tantôt indifférent, n'inspire aux personnages principaux ni respect ni crainte, mais plutôt une sorte de mépris mâtiné de pitié. De

⁴³⁶ *Lettres créoles*, op. cit., p. 144.

⁴³⁷ Voir GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., p. 156.

⁴³⁸ Voir KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 25.

⁴³⁹ BURTON Richard, *Le Roman marron*, op. cit., p. 15.

⁴⁴⁰ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 60.

⁴⁴¹ *Ibid.*, pp. 62-63.

⁴⁴² *Ibidem*

⁴⁴³ *Lettres créoles*, op. cit., p. 256.

⁴⁴⁴ Voir Philippe-Alain Yerro, « La trace de Gani : dialectique du mythe et de l'histoire dans l'approche du marronnage chez É. Glissant », *Carbet* 10, 1990, p. 103, cité par BURTON Richard, *Le Roman marron*, op. cit., p. 67.

manière significative, Esternome abat le premier marron qu'il rencontre, afin de protéger son maître blanc :

Flanqué de mon papa [le Béké] tomba pile sur un nègre marron de mauvaise qualité, couvert de pians, la jambe dévastée par les dogues, le dos en croûte des œuvres d'une rigoise et l'esprit naufragé dans la haine. Jailli d'un épineux, le dément agrippa le Béké à la gorge. [...] Mon papa [...] saisit la pétoire et fit Bo !... Le nègre marron le regarda avec la plus douloureuse des surprises. Puis il s'effondra tellement mort que l'on aurait pu y soupçonner une impatience à quitter cette vie (62-63).

Plus tard, Esternome, le charpentier Théodorus et ses deux autres apprentis sont sauvagement attaqués par six nègres marrons « maigres comme des fils de tamarin sucé, aigris dessous les chiques, la bouche habitée de trois langues africaines unies par du créole » (81). On s'en rend compte, les Nègres marrons dans *Texaco* n'appartiennent pas au même monde que les esclaves ou les affranchis. Si leur statut de fugitifs et de hors-la-loi les fait déjà apparaître comme fondamentalement différents aux yeux d'Esternome et de Ninon, leur ancrage dans le passé ne manque pas de les stupéfier :

Nous rencontrâmes des nègres marrons. [...] Ceux-là étaient sombres, absents du monde aussi, différents. Ils étaient, le temps passant, demeurés en esprit dans le pays d'avant. Les voir surgir était une étrangeté. Ils charriaient des pagnes, des lances, des arcs. Ils exhibaient des espèces de bracelets sculptés dans le mabou, des plumes de malfinis, des anneaux à l'oreille, des doigts de cendres sur le visage. Ils surgissaient non pas pour le bojou, mais pour nous signaler que tel lieu était pris, qu'il fallait battre plus loin (163).

Enfin, si les marrons ne se montrent pas toujours hostiles à l'égard des nègres-de-terre, ils ne semblent éprouver aucune sympathie à leur endroit pour autant : « Chez ces rebelles des premiers temps, il n'y avait pour nous, pas le moindre sentiment. Pas une lueur amicale. Pas de quoi espérer autre chose qu'un mépris » (164).

Paradoxalement, les descendants d'esclaves et les esclaves eux-mêmes ne partagent donc que peu de choses avec les Négateurs qui apparaissent tout au long du roman comme une incarnation de l'altérité presque davantage que les maîtres esclavagistes ou plus tard que les mulâtres. Chamoiseau, s'il ne remet pas en question le

courage des marrons et s'il salue dans l'*Éloge* leur « opaque résistance », leur « héroïsme neuf⁴⁴⁵ », suggère pourtant dans *Texaco* qu'en fuyant l'habitation, les Nègres marrons

ont retrouvé moins une liberté libre, et encore moins une Afrique de substitution, qu'une espèce de vide où, renfermés sur eux-mêmes sans pour autant échapper aux influences de la plaine, ils sont restés « en marge du mouvement général » (107) « demeurés l'esprit dans le pays d'avant » (142), en grande partie extérieurs aux processus de créolisation qui se poursuivent sur la plaine⁴⁴⁶.

4.2.2 Le Mentô ou la résistance solidaire

Du propre aveu de l'écrivain, le Nègre marron le plus extraordinaire est « celui qui ne quitte pas l'Habitation⁴⁴⁷ ». Celui-ci, « au cœur même de l'ordre esclavagiste et plus tard habitationnaire, embrouille les structures par un jeu oppositionnel astucieux qui lui permet de se ménager des zones de liberté ambiguë dans les interstices d'un système qui reste, pour sa part, intact⁴⁴⁸ ». Ainsi, la figure du Mentô⁴⁴⁹ ou « homme de force », « nègre [...] en marronnage au mitan même des bitations » (71), constitue un bon exemple de cet autre modèle de résistance, principalement parce qu'il vit parmi ces nèg-de-terres qui « marchaient vers la liberté par des voies bien plus raides que celles des nègres marrons » (109). De fait, c'est ce personnage qui est à l'origine de ce que Marie-Sophie appelle « notre difficile conquête du pays » (73), puisque c'est un Mentô qui insuffle dans le cœur d'Esternome la volonté de quitter l'habitation pour l'Enville. Descendant ou continuateur du griot africain, le Mentô est un « homme de force » qui, « échappé au mitan du malheur [...], préservait nos restes d'humanité » (71). Ses gestes, sacrés, et surtout sa parole aux propriétés quasiment magiques maintiennent en vie le « Pays d'avant » : « à travers le Quimboiseur, l'Afrique se dresse dans les esprits brisés par l'écrasement esclavagiste. Il assure permanence à cette source [...] Il résiste⁴⁵⁰ ».

Il est possible que le propre père d'Esternome, Monsieur Pol, doué du don d'ubiquité⁴⁵¹, ait été un Mentô, ou du moins ait opéré sous les ordres de l'un d'entre eux

⁴⁴⁵ *Éloge de la Créolité*, op. cit., p. 37.

⁴⁴⁶ BURTON Richard, *Le Roman marron*, op. cit., p. 183.

⁴⁴⁷ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 160.

⁴⁴⁸ BURTON Richard, *Le Roman marron*, op. cit., p. 17.

⁴⁴⁹ Mot créole dérivé de « mentor », il désigne une sorte de Quimboiseur surpuissant.

⁴⁵⁰ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 160.

⁴⁵¹ Voir *Texaco*, pp. 55 et 71.

en qualité d' « empoisonneur »⁴⁵². Comme celle d'autres « hommes de force », sa parole possède un caractère perlocutoire, voire incantatoire :

Les hommes de force disaient *Pas d'enfants d'esclavage*, et les femmes n'offraient que des matrices crépusculaires aux soleils de la vie. Ils disaient *Pas de récoltes*, et les rates se mettaient à ronger les racines, les vents à dévaster, la sécheresse à flamber dans les cannes, la pluie à embourber jusqu'à hauteur des mornes. Ils disaient *Plus de forces-l'esclavage*, et les bœufs perdaient leur foie en une pourriture verte, les mulets tout au même et les chevaux pareils. Le bétail décimé bloquait l'aléiron des moulins et privait de bagasse la flamme des sept chaudières dans chaque sucrerie (49-50).

Ainsi, les Mentô sont des êtres redoutables pour les maîtres esclavagistes, qui les craignent non seulement pour leurs sortilèges mais aussi du fait de leur capacité unique de dissimulation. Leur allure généralement insignifiante suffit en effet à tromper les esclaves eux-mêmes : « ils vivent parmi les hommes sans bruit et sans odeur, en façons d'invisibles. Jour d'hui-encore, peu de nègres soupçonnent leur existence » (70-71). Bien que sibyllins, les Mentô exercent sur ceux qui les repèrent un pouvoir d'attraction étonnant. Ce sera le cas d'Esternome qui entamera son épopée suite aux conseils de « son Mentô » dont le langage énigmatique, plus que la stature ou les gestes, convaincra Esternome de quitter l'habitation⁴⁵³ :

Ce dernier [le Mentô] lui parla dans un créole différent de celui du Béké, non dans les mots mais dans les sons et la vitesse. Le Béké disait la langue, le Mentô la maniait. [...] Cette parole en tout cas, c'était pour le moins sûr, insuffla dans son cœur le cœur même de partir. Elle érigea aussi le Mentô à la source de notre difficile conquête du pays. Prendre (lui aurait signifié le Mentô avec des mots sans accroches pour la mémoire consciente [...]) prendre de toute urgence ce que les békés n'avaient pas encore pris : les mornes [...], puis investir ces lieux qu'ils avaient créés [...] *L'En-ville fout' : Saint-Pierre et Fort-Royal...* (73-74).

Marie-Sophie connaîtra une fascination semblable à l'égard du « Mentô de la doum », un « nègre guérisseur » (37) vivant hors du monde et qui, malgré son « air d'imbécillité douce » (38), jouera un rôle crucial dans la fondation de Texaco puisque non seulement il poussera Marie-Sophie à s'installer près de lui, mais lui permettra également de se reconnaître elle-même comme écrivain⁴⁵⁴.

⁴⁵² *Ibid.*, p. 73.

⁴⁵³ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 97.

⁴⁵⁴ Les figures du Quimboiseur et du Mentô sont fondamentalement positives dans *Texaco*. Glissant remarque toutefois ceci : « au long de l'établissement sur la terre nouvelle, le quimboiseur dégénère,

4.2.3 Le Conteur et la stratégie du détour

Si les auteurs de la Créolité s'accordent à voir dans le Nègre marron le premier héritier du cri de la cale et dans le Mentô le vecteur encore incompréhensible d'une parole ancestrale mais obscure, le véritable « réceptacle de sa poétique, le Papa de la tracée littéraire dedans l'habitation sera [...] notre conteur créole ». Selon Chamoiseau et Confiant, c'est bien le Conteur qui, « en plein cœur des champs et sucreries, reprendra à son compte la contestation de l'ordre colonial, utilisant son art comme masque et didactique⁴⁵⁵ », faisant ainsi succéder la Parole au Cri. Si le Conteur procède du Mentô, notamment dans la résistance quotidienne qu'il oppose au système esclavagiste, il n'est pourtant pas né à lui-même dans la cale, mais sur l'habitation. Ainsi, le Conteur est fondamentalement créole, puisqu'« il ne relève pas des seules mémoires africaines mais de toutes les mémoires qui se sont échouées là en mille traces mobiles⁴⁵⁶ » :

Il n'était pas recueilleur d'une mémoire millénaire qui fonde un Territoire. Sa parole n'émergeait pas des lignes d'une Genèse ou d'un mythe fondateur, ni d'une Histoire ramifiée dans des chants littéraires, elle n'avait que le trouble du bateau négrier, l'éblouissement sanglant des désastres coloniaux, l'emmêlée des histoires venues de tous les Territoires. Elle n'était sous tutelle d'aucun Sacré mais se voyait hantée par de multiples Sacrés aux « vérités » tremblantes [...] Il pulsait dans le geste qui réanime le corps, et son Big-Bang irradiait du cri d'un révolté dans la cale négrière. L'expansion silencieuse de ce cri provoqua sa parole qui elle-même alla dans l'étendue⁴⁵⁷.

Pour Chamoiseau, le Conteur est la figure créole mythique par excellence⁴⁵⁸, peut-être justement parce qu'il ne fait pas preuve du même héroïsme que le marron. Le Conteur, contrairement à ce dernier, ou même aux Mentô, est un être solidaire. Chamoiseau voit dans cette figure le premier ciment de la communauté, puisqu'il relie les hommes « emiettés » à un moment où le collectif ne peut pas encore exister. Comme le relève Kassab-Charfi, « Dans une culture anthropologique où l'individu est issu d'un

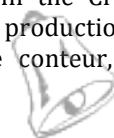
jusqu'à verser dans le charlatanisme le plus délirant [...] Dépossédé de sa fonction culturelle, le quimboiseur n'a plus de raison d'être », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., pp. 181-182.

⁴⁵⁵ *Lettres créoles*, op. cit., p. 43.

⁴⁵⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 167.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, pp. 175-176.

⁴⁵⁸ « In contrast [to Glissant], the novels of Chamoiseau and others in the Créolité movement revalorize the survival strategies, small acts of resistance and cultural production of those who persevered on the plantation, emphasizing in particular the role of the conteur, or storyteller », GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., p. 156.



dessouchement hors du terreau premier, l'injonction primitive du Conteur travaille à contrer l'échouage de soi⁴⁵⁹ ». Par ailleurs, cette figure ne vit pas uniquement dans le passé mais investit l'*hic et nunc* ; comme le souligne Chancé, il « est le résistant présent, quotidien, le véritable "guerrier de l'imaginaire" alors que le marron est un guerrier armé dont les alliances ne sont pas très stables et dont la mémoire figée ne permet pas de penser le présent⁴⁶⁰ ». De plus, le Conteur est porteur d'un imaginaire de l'oralité qui « recèle un système de contre-valeurs », et incarne ainsi le « génie ordinaire appliqué à la résistance, dévoué à la survie⁴⁶¹ ». De fait, sa parole exerce des fonctions tant spirituelles que politiques qui sont au nombre de quatre, ainsi définies dans les *Lettres créoles* : le Conteur créole « donne voix au groupe » ; il est « le gardien des mémoires », il « distrait » et « verbalise la résistance⁴⁶² ». Ainsi, comme le résume Glissant, « le conte nous a donné le Nous, en exprimant de manière implicite que nous avons à le conquérir⁴⁶³ ».

Cependant, comme le souligne Chamoiseau dans *Écrire en pays dominé*, la parole du Conteur se propage avant tout dans la clandestinité de la nuit, afin de dissimuler le message subversif qu'elle véhicule « sous des dehors innocents⁴⁶⁴ ». On peut ajouter, à la suite d'Eliade, qu'au contraire de ce qu'il appelle les « histoires fausses », qui peuvent être racontées indépendamment du temps ou du lieu, « les mythes ne doivent être récités que pendant un laps de temps sacré (généralement pendant l'automne ou l'hiver, et seulement la nuit⁴⁶⁵) ». Le conteur pratique une lutte contre la mort, une résistance détournée puisque le conte créole est fondé sur le rire⁴⁶⁶, et par conséquent apte à « la distanciation de la douleur⁴⁶⁷ ». En effet, selon Glissant, le conte, à l'inverse du mythe

⁴⁵⁹ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 14.

⁴⁶⁰ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 71.

⁴⁶¹ *Éloge*, op. cit., pp. 33-34.

⁴⁶² *Lettres créoles*, op. cit., pp. 80-81.

⁴⁶³ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 264.

⁴⁶⁴ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 17.

⁴⁶⁵ ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, op. cit., p. 22

⁴⁶⁶ Le rire est fondamental dans *Texaco*. Marie-Sophie dit avoir hérité de sa grand-mère paternelle, pourtant esclave, « ce goût de vivre au rire » (56).

⁴⁶⁷ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 183.

fondateur occidental, est « sarcastique, caustique, sceptique [...] On se moque des Blancs. On se moque du Maître. On se moque de soi⁴⁶⁸ ».

Bien vite, la langue créole devient insuffisante pour camoufler la dimension subversive du conte, car le personnel blanc de l'habitation est lui-même créolophone ; le conteur se voit dès lors obligé de pratiquer ce que Chamoiseau définit comme une « alchimie de la résistance détournée » qui passe par l'ironie ou la fable et témoigne d'une « indirection du discours⁴⁶⁹ ». Le rire a survécu à l'abjection de la traite et du bateau négrier elle-même et constitue donc un élément fondamental de cette résistance par le détour⁴⁷⁰. C'est pourquoi, contrairement à la linéarité du chanter ou du troubadour, le conteur « dérouté le temps-geôlier dans les drives d'un temps-brisé, syncopé, spiraliq, qui tournoie et s'égaille tout-partout⁴⁷¹ ».

Cependant, avec l'abolition de l'esclavage, la disparition du système des habitations et le développement de la ville, le Conteur se tait⁴⁷². Vers 1946, les conteurs s'éteignent tout à fait et ne laissent derrière eux que « la voie morte⁴⁷³ » : pour les auteurs des *Lettres créoles*, le silence de cette figure fondamentale constitue, après l'extermination des graveurs de roches puis le silence succédant au cri de la cale, la

⁴⁶⁸ GLISSANT Édouard, « Le chaos-monde, l'oral et l'écrit », in LUDWIG, Ralph (éd.) *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 121. Voir aussi GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, p. 430 : « Les seules traces de "genèse" qu'on repère dans le conte antillais sont satiriques et ricanantes. Dieu a enlevé trop vite du four de la Création le Blanc (blême), trop tard le Nègre (brûlé) ; ce qui tendrait à laisser croire dans cette version que le Mulâtre — avec lequel l'Antillais voudrait donc ici se confondre — est le seul à avoir été cuit à point [...] Ces paroles de genèse ne prétendent en tout cas pas donner une explication des origines ; elles supposent la satire de toute Genèse transcendante donnée ».

⁴⁶⁹ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 173.

⁴⁷⁰ Sur la pratique et l'esthétique du Détour, Voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 48 et suivantes, ainsi que PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 186. Sur la parole « détournée », voir également *Texaco* : « Ils disaient avec leurs mots : l'esclavage. Pour nous c'était entendre : l'estravail. Quand ils le surent et dirent à leur tour Lestravail pour nous parler en proximité, nous avions déjà raccourci l'affaire sur l'idée de travail... hi hi hi, la parole sillonnait, Sophie, la parole sillonnait comme une arme... » (65).

⁴⁷¹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 168-169. La description que fait Glissant de la parole du conteur éclaire les mots de Chamoiseau : « L'art du conteur créole est fait de dérives en même temps que d'accumulations, avec ce côté baroque de la phrase et de la période, ces distorsions du discours où ce qui est inséré fonctionne comme une respiration naturelle, cette circularité du récit et cette inlassable répétition du motif. Tout cela converge en un langage qui court à travers les langues de la Caraïbe, anglaise, créole, espagnole ou française », GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du divers*, op. cit., p. 43.

⁴⁷² *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 183.

⁴⁷³ *Éloge*, op. cit., p. 35.

troisième (et peut-être ultime) rupture⁴⁷⁴ de la parole créole. Pour Glissant comme pour Chamoiseau, aucun relais ne s'est établi entre le Conteur créole et les écrivains qui lui ont succédé, ces derniers préférant « les certitudes de l'écriture (ce poids millénaire de codes et de métriques) » aux « dispersions flottantes » et autres « fluidités narratives de la Parole⁴⁷⁵ ». Cependant, bien que « la mort du conteur, mort du père littéraire, semble [...] indépassable⁴⁷⁶ », Chamoiseau se représente lui-même dans plusieurs de ses romans comme étant à la recherche de ce père et de cette mémoire disparus. Ainsi, dans *Solibo Magnifique*, le narrateur, baptisé Oiseau de Cham, est sur la trace du dernier Conteur de Fort-de-France, et tâche désespérément de reconstituer la nuit de son ultime performance. *Texaco* témoigne également, bien que moins directement que *Solibo*, de la disparition progressive des « vrais conteurs » (376), eux aussi ignorés par la ville qui ne les écoute plus et s'emploie à effacer les traces, déjà minces, de l'oralité.

Car l'écrivain s'inspire du Conteur comme d'un modèle ; à l'instar de celui qui a été à même d'opposer à l'esclavage une « "contre-culture" qui se tient "tranquille" en face du béké », l'écrivain créole ne sera pas un « révolutionnaire exilé, poussant de hauts cris, mais un résistant au cœur du présent et de l'En-ville⁴⁷⁷ ». La figure de l'écrivain, dans la réalité antillaise mais également telle qu'elle apparaît par exemple dans les romans de Chamoiseau, témoigne malgré la disparition du Conteur d'un marronnage quotidien obstiné. Celui-ci continue à se pratiquer sous plusieurs formes, non plus sur l'habitation mais dans la ville « où les marrons se muent en djobeurs et driveurs et les marronnes, elles, en pacotilleuses⁴⁷⁸ ». Dans *Texaco*, c'est sur leur trace que s'est lancé, de son propre aveu, le Marqueur de parole : « poursuivant ma quête fondatrice, je cherchai des résistances qui auraient succédé à celle du Conteur. Toute la période

⁴⁷⁴ *Lettres créoles*, op. cit., p. 85. Comme le précisent Bernabé, Chamoiseau et Confiant : « Ailleurs, les aèdes, les bardes, les griots, les ménestrels et les troubadours avaient passé le relais à des scripteurs (marqueurs de parole) qui progressivement prirent leur autonomie littéraire. Ici, ce fut la rupture, le fossé, la ravine profonde entre une expression écrite qui se voulait universal-moderne et l'oralité créole traditionnelle où sommeille une belle part de notre être. Cette non-intégration de la tradition orale fut l'une des formes et l'une des dimensions de notre aliénation », *Éloge*, op. cit., p. 35.

⁴⁷⁵ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 179.

⁴⁷⁶ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 69.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 72.

⁴⁷⁸ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 18.

d'après l'abolition de l'esclavage m'apparut comme éteinte. Sauf aux abords des villes qui recueillaient tout le monde⁴⁷⁹ ».

4.3 Comment fonder une origine manquante ?

Chamoiseau en est conscient, ces figures fondatrices ne constituent pas un socle suffisamment solide et concret sur lequel pourrait venir s'adosser un mythe fondateur proprement antillais, justement parce qu'elles opèrent souvent dans la clandestinité. On peut d'ailleurs observer dans *Texaco* que des figures telles que le Nègre marron, le Mentô ou le Conteur, malgré leur présence plus ou moins marquée au cœur de la résistance, n'apparaissent que par intermittence, et Esternome comme Marie-Sophie témoignent souvent de leur difficulté à en comprendre la parole. Si différents mythes des origines survivent en filigrane et rejaillissent ici et là, une appropriation durable de ce cortège d'ancêtres plus ou moins mythiques⁴⁸⁰ est cependant difficile, selon Chamoiseau⁴⁸¹. Ayant longtemps craint l'« inconfortable magma⁴⁸² » composé de la diversité de leurs filiations et de leurs croyances respectives, les Martiniquais ont tenté de conjurer l'imprévisible en bornant leur quête de l'origine à des « avants » ou des « ailleurs » mythiques.

C'est ainsi que pour ce peuple qui a tenté « de chercher refuge dans la normalité close des cultures millénaires⁴⁸³ », qu'il s'agisse de l'Afrique, de l'Europe ou de l'Asie, « toute idée d'une Genèse ne peut qu'être ou avoir été importée, adoptée ou imposée⁴⁸⁴ ». Bien que les Martiniquais soient en effet imprégnés de la symbolique des mythes fondateurs occidentaux, ces « Grandes Mythologies » qui, comme le dit Eliade,

⁴⁷⁹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 182

⁴⁸⁰ Voir Raymond Relouzat, *Tradition orale et imaginaire créole*, Ibis Rouge Éditions, Presses universitaires créoles, 1998, pp. 28-29, cité par PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 197.

⁴⁸¹ Ce n'est pas l'avis de certains critiques. Pour Jack Corzani en effet : « Creole oral literature lost all its sacred dimension, and [...] the important mythic stories, legends, and epic stories disappeared completely with deportation, with the dissolving of lineage, and of History, as well as the mythic and legendary origins of their people or their race », Jack Corzani, « West Indian Mythology and Its Literary Illustrations », *Research in African Literatures*, 25.2 (1994), p. 132, cité par GARRAWAY Doris « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., p. 151.

⁴⁸² *Éloge*, op. cit., p. 26.

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 27.

⁴⁸⁴ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 35.

« ont fini par se transmettre par des textes écrits⁴⁸⁵ », ils ne peuvent s'y reconnaître entièrement puisqu'ils en sont soit absents, soit n'y occupent qu'une place mineure, souvent marquée du sceau de l'infamie. Le dénigrement des figures de fondation créoles ainsi que le déséquilibre provoqué par cette appétence des Martiniquais pour des mythes importés expliquent selon Dominique Chancé le fait que « le mythe fondateur créole reste encore à écrire⁴⁸⁶ ».

4.3.1 Mythe et colonialisme

Les civilisations millénaires ou plurimillénaires, que Glissant appelle les communautés ataviques, ont selon lui pour principe central l'unicité et « sont basées sur l'idée d'une Genèse, c'est-à-dire d'une création du monde, et sur l'idée d'une filiation, c'est-à-dire d'une liaison continue du présent de la communauté à cette Genèse⁴⁸⁷ ». De ce fait, la définition du mythe fondateur par Glissant diffère de celle d'Eliade⁴⁸⁸ :

[le mythe fondateur est] ce par quoi une communauté, sans le savoir, inconsciemment, mais parce qu'elle en a besoin pour vivre, pour exister, à une époque où l'existence d'une communauté s'opposait à celle des autres, se donne une raison d'être sur la terre où elle est, qui devient son territoire⁴⁸⁹.

Le rôle du mythe fondateur serait donc de « consacrer la présence d'une communauté sur un territoire, en rattachant par filiation légitime cette présence, ce présent, à une Genèse, à une création du monde⁴⁹⁰ ». S'il y a, au début de toute communauté atavique, un « cri poétique », c'est bien, dans les vieilles civilisations occidentales et asiatiques, sous la forme du texte que va être immortalisé le mythe fondateur, consacrant ainsi « la victoire du *livre* sur la *tradition orale*, du document — surtout du document écrit — sur

⁴⁸⁵ ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, op. cit., p. 15.

⁴⁸⁶ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 21.

⁴⁸⁷ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 34. Selon Umberto Eco, la Genèse est une histoire qui a « l'avantage, par rapport à de très nombreuses autres, de pouvoir commencer au Début », ECO Umberto, *La Recherche de la langue parfaite*, Paris, Seuil, (coll. Faire l'Europe), 1994, p. 21.

⁴⁸⁸ Voir *supra*, p. 85, note n°421.

⁴⁸⁹ GLISSANT Édouard, « Le chaos-monde, l'oral et l'écrit », in LUDWIG, Ralph (éd.) *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 119.

⁴⁹⁰ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 62.

une expérience vécue qui ne disposait que des moyens de l'expression pré-littéraire⁴⁹¹ », et par conséquent, pour Glissant, la prise de possession « officielle » du territoire⁴⁹².

Si l'Ancien Testament réalise pour Glissant l'expression la plus totale du mythe comme justification « officielle » de la prise de possession d'un territoire⁴⁹³, *l'Iliade* et *l'Odyssée*, *La Chanson de Roland*, les *Nibelungen*, le *Kalevala* finlandais, les livres sacrés de l'Inde ou encore les Sagas islandaises en constituent autant d'exemples. De même que le mythe apparaît pour légitimer la présence d'un peuple sur un lieu donné, « l'épique est ce qui est crié quand la communauté, non encore sûre de son identité et terrifiée par "la dilution de soi"⁴⁹⁴, a besoin de ce cri pour se rassurer face à une menace⁴⁹⁵ », ou comme Glissant le postulait déjà dans *Le Discours antillais*, afin « de transformer en victoire mythique une défaite réelle⁴⁹⁶ ». Par conséquent, « la fonction du poète a toujours été, plus ou moins visiblement, d'affirmer l'unicité excluante de la communauté. Pour Glissant, « toutes les littératures du monde ont reposé sur l'idée ou plutôt sur le fantasme que la langue de la communauté qu'elle représente est une langue élue⁴⁹⁷ », éventuellement dictée par un dieu, faisant par conséquent de la langue le vecteur de l'identité exclusive.

Comme le rappelle Auzas, « dans les cultures dites traditionnelles, l'élection d'une langue en idiome mythique de l'origine n'est pas sans conséquence sur la langue de l'écriture. Il existerait une filiation directe du mythe créateur à la langue usitée en littérature ⁴⁹⁸ ». Ainsi, la langue (et donc la littérature de la communauté dominante à sa suite) se fait « méta-existence, toute puissance du signe sacralisé, par quoi les peuples de

⁴⁹¹ ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, op. cit., p. 195.

⁴⁹² Si Glissant concède que l' « on n'émet pas de paroles en l'air, en diffusion dans l'air », il ajoute que « Le lieu d'où on émet la parole, d'où on émet la voix, d'où on émet le cri, ce lieu-là est immense. Mais ce lieu on peut le fermer, et on peut s'enfermer dedans. L'aire d'où l'on émet le cri, on peut la constituer en territoire, c'est-à-dire la fermer par des murs, des murailles spirituelles, idéologiques, etc. Elle cesse d'être une "aire" », GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 29.

⁴⁹³ GLISSANT Édouard, « Le chaos-monde, l'oral et l'écrit », in LUDWIG Ralph (éd.) *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 119

⁴⁹⁴ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., pp. 24-25.

⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 36.

⁴⁹⁶ Ainsi, « la *Chanson de Roland* a magnifié en héroïsme symbolique la faute stratégique et la déroute de Charlemagne à Roncevaux », *l'Iliade* repose sur un subterfuge, *l'Odyssée* elle-même est teinté d'amertume puisqu'à son retour, Ulysse n'est reconnu que de son chien, voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 233.

⁴⁹⁷ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 47.

⁴⁹⁸ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 95.

l'écriture estimeront légitime de dominer et de régir les peuples à civilisation orale⁴⁹⁹ ». Le mythe fondateur, coïncidant avec un moment où la communauté, non encore politisée, n'est « pas encore sûre de son ordre⁵⁰⁰ », se construit donc par l'exclusion de la langue et de la culture étrangère en totale rupture avec l'autre ou alors l'incluant « seulement par sa domination⁵⁰¹ ». Ainsi que l'Histoire, la pensée mythique mène donc à l'expansion occidentale et par conséquent à la justification du colonialisme et de l'esclavage, mais aussi à l'hégémonie d'une littérature unique, comme le remarque Homi K. Bhabha : « if the spirit of the Western nation has been symbolized in epic and anthem [...], then the sign of colonial government is cast in a lower key, caught in the irredeemable act of *writing*⁵⁰² ».

Afin de combattre le trauma par lequel ils sont « collectivement nés⁵⁰³ », les créoles, participant de civilisations composites nées justement de l'expansion légitimatrice des États-nations européens, doivent en premier lieu renoncer une fois pour toutes aux notions de légitimité et de filiation que véhicule l'idée d'un mythe fondateur unique. Cependant, comme l'affirme Glissant, un tel renoncement devrait se propager aux autres cultures et civilisations puisqu'« on ne peut plus aujourd'hui passer par cette sécurisation que procurait, dans *l'Illiade* ou l'Ancien Testament, la certitude de la communauté élue s'établissant sur une terre élue qui ainsi devenait son territoire⁵⁰⁴ ». L'auteur du *Discours antillais* est à cet égard catégorique : « il y a une volonté dénaturalisante dans tout mythe fondateur qui prétend se maintenir aujourd'hui⁵⁰⁵ ». Dans le même sens, le renoncement au mythe fondateur « atavique » devrait une fois pour toutes annoncer la fin de l'État-nation, un concept également obsolète selon Chamoiseau :

Il me semble que le vieil état-nation, associé au territoire, tout ça c'est fini. De plus, l'état-nation européen, sur lequel la plupart des pays se sont constitués, est en train de se défaire. On va voir apparaître de

⁴⁹⁹ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit. p. 244.

⁵⁰⁰ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 35.

⁵⁰¹ GLISSANT Édouard, « Le chaos-monde, l'oral et l'écrit », in LUDWIG Ralph (éd.) *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 119. A ce sujet, voir aussi *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 176.

⁵⁰² BHABHA Homi K., *The Location of culture*, Routledge, Londres et New York, 1994, p. 93.

⁵⁰³ GLISSANT Édouard, « Le chaos-monde, l'oral et l'écrit », in LUDWIG Ralph (éd.) *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 120.

⁵⁰⁴ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 37.

⁵⁰⁵ GLISSANT Édouard, « Le chaos-monde, l'oral et l'écrit », in LUDWIG Ralph (éd.) *Écrire la « parole de nuit »*, op. cit., p. 121.

grandes entités, de plus en plus grandes, qui vont progressivement éliminer les principes du territoire [...] il me semble que pour préserver la diversité du monde, la diversité des cultures, des langues, des races, des conceptions du monde, pour éviter la standardisation et l'uniformisation du monde qui risque de se faire (sinon nous n'avons pas l'imaginaire de la diversité), il faut penser au fait que nous sommes en train de construire non pas des territoires mais des lieux, des lieux multiculturels, multilingues, multiraciaux, avec différentes histoires qui s'entremêlent⁵⁰⁶.

La notion de territoire, centrale dans la symbolique de l'En-ville, est étrangère au fonctionnement du quartier Texaco, celui-ci étant en effet l'héritier du Noutéka des mornes et d'un rapport à la nature qui ne passe plus par l'annexion et la possession de la terre. Si la geste de Marie-Sophie a pour but de légitimer la présence des habitants dans le quartier, il n'est jamais question de territoire ni d'exclusion, Texaco étant au contraire ouvert à tous les réfugiés, de quelque horizon qu'ils proviennent. En effet, Glissant ainsi que les auteurs de la Créolité à sa suite, réfute la notion de territoire qu'il oppose à celle de lieu comme étant à la fois terre et histoire (non-histoire⁵⁰⁷), tout comme il constate l'absence d'un mythe cosmogonique exclusivement antillais. Comme le remarque Chamoiseau, chacun est venu en Martinique avec sa propre genèse⁵⁰⁸ ; par conséquent ne peut prévaloir dans le pays « aucune de ces Genèses traditionnelles qui fondent les ethnies, les territoires, les identités anciennes, la belle Histoire commune. Pas de discours des origines. Pas de mythe fondateur général. Pas de sacralisation d'un commencement quelconque⁵⁰⁹ ». Dès lors, plutôt que de parler de genèse, une notion qui implique l'idée de filiation unique, et qui en outre demeure exogène à la Martinique, Glissant évoque, dans son *Traité du Tout-Monde*, la « digenèse », une notion selon laquelle l'identité se réalise non par exclusion ou par distinction, mais « autour des trames de la Relation qui comprend l'autre comme inférant⁵¹⁰ ». De fait, l'origine ne peut se penser « qu'au prisme d'une multiplicité des origines, tant pour la communauté que pour les individus⁵¹¹ ». À ce titre, la Créolité rejoint selon Garraway les pensées

⁵⁰⁶ MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., pp. 725-726.

⁵⁰⁷ Voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 426.

⁵⁰⁸ Voir MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 725.

⁵⁰⁹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 203.

⁵¹⁰ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 63.

⁵¹¹ CÉRY Loïc, « Digenèse », *Édouard Glissant, une pensée archipélique*. Site officiel d'Édouard Glissant, <http://www.Édouardglissant.fr/digenese.html> (visité le 20.01.2012)

postcoloniale et poststructuraliste qui désavouent la quête de l'origine des Lumières tout comme la nostalgie moderniste de la perte des origines⁵¹² ; il s'agit au contraire de puiser dans la Diversité qu'offre la créolisation, dans le lieu et dans l'époque contemporaine, les ferments qui permettent d'envisager un futur dont la nature imprévisible ne constituerait pas une menace, mais serait au contraire valorisée : « nous avons appris que la culture est une sustentation et une pesée quotidienne ; que les ancêtres naissent tous les jours et qu'ils ne sont pas figés dans un passé immémorial ; que la tradition chaque jour s'élabore et que la culture est aussi le lien vivant que nous devons nouer entre le passé et le présent⁵¹³ ».

Pour Nathalie Auzas, qui s'est intéressée particulièrement au lien qu'entretient le mythe, notamment celui de la Tour de Babel, avec le langage, « si l'attraction vers l'origine est si prégnante chez Chamoiseau, c'est que justement il n'est point d'origine antillaise établie par des mythes fondateurs. Les langues ne s'appuient sur aucun socle, aucune croyance, et cette vacance mythique laisse toute la place à la création de nouveaux mythes des langues⁵¹⁴ ». De cette façon, la plupart des romans de Chamoiseau revêtent un aspect mythique, moins par nostalgie ou par amertume qu'afin de chercher à « recréer littérairement les conditions originaires de l'émergence des langues⁵¹⁵ ». Cependant, il est intéressant de noter que le recours au mythe est simultanément revendiqué et déjoué par la mise en scène du récit : dans *Texaco* par exemple, l'Oiseau de Cham, avatar de l'auteur au sein du roman, intervient non seulement dans l'histoire de Marie-Sophie, mais s'en révèle le véritable narrateur : de ce fait, comme le remarque Garraway, le Marqueur de paroles « takes the reader out of the time of myth and into a present-day self-reflexive discourse on the writing of the novel⁵¹⁶ ».

4.3.2 L'intertexte biblique

Comme le remarque Moura, « l'auteur postcolonial joue des instances de légitimité que sont les genres et les formes européens pour parvenir à exprimer son

⁵¹² Voir GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., p. 152.

⁵¹³ *Éloge*, op. cit., p. 36.

⁵¹⁴ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 95.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 96.

⁵¹⁶ GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., p. 160.

originalité⁵¹⁷ ». Bien davantage qu'une opposition binaire telle qu'elle apparaît dans les premières œuvres de Chamoiseau⁵¹⁸, c'est un « dialogisme fécond entre récits fondateurs patrimoniaux et réécriture génésique⁵¹⁹ » qui, selon Kassab-Charfi, serait au cœur de *Texaco*. En effet, la Bible et l'*Odyssee* sont des références fondamentales pour la littérature postcoloniale en général, et particulièrement chez Chamoiseau. La Bible figure en bonne place dans sa sentinenthèque : comme il le mentionne dans *Écrire en pays dominé*, il retient du Texte sacré « la parole qui nourrit l'écriture et l'écriture qui fait parole, l'infinie structure qui s'offre⁵²⁰ ». De *Chronique des Sept Misères* à *Bibliques des dernières gestes*, dont le titre « renvoie à une tradition à la fois nommée et déviée⁵²¹ », en passant par *Texaco*, Chamoiseau intègre en effet à ses romans plusieurs éléments bibliques⁵²² que l'on peut déceler dans la structure du texte autant que dans sa symbolique. Pour Kassab-Charfi, la relation que Chamoiseau entretient à la Bible est complexe, car celle-ci constitue à la fois une source d'inspiration et un contre-modèle : « l'inscription de la tracée de l'esclave dans le sillon des récits judéo-chrétiens de l'Épreuve, le renouvellement du thème de l'Exode et de la persécution, la réappropriation du thème christique, autant d'éléments qui vont dans le sens d'un dialogue et d'une désaffiliation, d'un dialogisme et d'une rupture⁵²³ ». De nombreux

⁵¹⁷ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 79.

⁵¹⁸ Dans *Manman Dlo contre la fée Carabosse*, l'un des premiers textes de Chamoiseau, qui constitue selon Bérard une métaphore de l'histoire de la colonisation, « Le dramaturge fait se confronter sur la scène deux univers incarnés respectivement par Manman Dlo, représentante du monde merveilleux du conte antillais, et par la fée Carabosse, représentante du monde merveilleux du conte français [...] Carabosse fait régner silence et terreur, elle "emprisonne le pays dans une architecture d'acier [...] décompose la nature et canalise la vie", et finit par réduire la population en esclavage », Patrick Chamoiseau, *Manman Dlo contre la fée Carabosse*, Éditions Caribéennes, Paris, 1982, p. 6, cité par BÉRARD Stéphanie, « Patrick Chamoiseau, héritier du conteur ? Respect ou trahison de la tradition orale dans *Manman Dlo contre la fée Carabosse* », in HAZAËL-MASSIEUX Marie-Christine, BERTRAND Michel (dir.), *Langue et identité narrative dans les littératures de l'ailleurs (Antilles, Réunion, Québec)*, op. cit., p. 92. Voir également KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 11.

⁵¹⁹ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 33.

⁵²⁰ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 181.

⁵²¹ GAUVIN Lise, « Le statut de la note dans le roman francophone », in HAZAËL-MASSIEUX, Marie-Christine, BERTRAND, Michel (dir.), *Langue et identité narrative dans les littératures de l'ailleurs. Antilles, Réunion, Québec*, op. cit., p. 30.

⁵²² Un choix qui est loin d'être anodin pour Parizet : « Étudier le devenir des mythes conduit ainsi souvent à croiser la question du politique [...] La Bible est un texte hautement polémique, qui relate l'installation d'un peuple en terre promise sur un plan spirituel, mais conquise, également, sur un plan plus terrestre. Elle engage, à ce titre, une certaine vision de l'Histoire : les figures et épisodes mythiques qui en sont issus se prêtent aisément à des "lectures politiques" », PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 218.

⁵²³ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 33.

épisodes de l'Ancien Testament se chargent d'une résonance particulière dans l'imaginaire colonial, puis dans la littérature postcoloniale : des passages comme l'Exode⁵²⁴, la quête de la Terre promise, la malédiction de Cham⁵²⁵, et surtout l'épisode de la Tour de Babel⁵²⁶ permettent en effet aux écrivains antillais d'aborder les thèmes essentiels de la diaspora et de l'esclavage, de la ségrégation des Noirs, et surtout, la question du langage tout en réactualisant le canon.

Il paraît évident que l'épisode biblique de l'Exode trouve un écho non seulement dans la traversée de l'océan atlantique lors de la traite négrière, mais également dans l'exode rural dont nous avons parlé⁵²⁷. De même, la structure du roman *Texaco*, constitué de deux Tables respectivement intitulées « Autour de Saint-Pierre » et « Autour de Fort-de-France », évoque les Tables de la loi que Dieu donne à Moïse sur le Mont Sinaï et sur lesquelles il a gravé le Décalogue⁵²⁸. Mais c'est le Livre de la Genèse qui se révèle la plus grande source d'inspiration pour la littérature antillaise, à commencer par la malédiction de Cham. Cet épisode a depuis longtemps fourni « le prétexte d'une justification du destin de certains peuples, vu à travers l'histoire d'Israël⁵²⁹ » : en effet, la transgression de Cham engendre une conception du Noir comme fondamentalement impur et damné. L'auteur de *Texaco* semble d'ailleurs prédestiné à s'intéresser à cette figure dont il serait, par son nom de famille, le descendant symbolique et mythique : comme le remarque Auzas, « Chamoiseau joue de cette ascendance biblique et la revendique clairement. Il s'inscrit dans une lignée : "Chamoiseau ? Parce que, pour eux, tu étais descendant (donc oiseau de...) du Cham de la Bible, celui qui avait la peau noire⁵³⁰" ». De plus, selon Knepper, le choix de ce surnom est particulièrement intéressant et révélateur de la posture de Chamoiseau puisqu'il évoque « the ways in which he remains both bound to a and free from the constraints of the colonial past. The

⁵²⁴ Exode 1, 13-14 et Exode 5, 1.

⁵²⁵ Voir Genèse 9, 18-27.

⁵²⁶ Genèse 11, 1-9.

⁵²⁷ Cependant, Glissant distingue entre la Traite des Africains et la fuite des Juifs hors d'Égypte, en tant que celle-ci fut « collective ; ils avaient maintenu leur judéité, ils ne s'étaient pas changés en *autre chose* », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 45.

⁵²⁸ Voir Exode 24, 1-18 et Deutéronome 9-10.

⁵²⁹ GÉRARD André-Marie, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Robert Laffont, 1990, p. 199.

⁵³⁰ Patrick Chamoiseau, *Solibo Magnifique*, Paris, Gallimard, p. 57, cité par AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 34.

name Oiseau de Cham suggests a tendency to take flight from the slave past, but it also bears witness to the constitutive influence of slavery on identity (re)formation⁵³¹ ».

Après avoir été sauvé du Déluge grâce à l'arche construite sur ordre de Dieu, Cham, parce qu'il n'a pas détourné les yeux devant la nudité de son père Noé⁵³², est frappé par celui-ci d'une malédiction qui condamne son fils Canaan à être l'esclave de ses propres frères, Sem et Japhet. Bien que dans le récit biblique il ne soit pas fait mention de la couleur de la peau de Cham, ni au fait que son père ait également condamné ses descendants, l'exégèse le considère comme l'ancêtre des peuples noirs, ses frères figurant respectivement les pères des peuples d'Asie et d'Europe. Cette parabole, et surtout l'interprétation qu'on en a faite, a constitué dès le XVI^e siècle une base canonique à la justification de l'exploitation de l'homme noir, puisque celui-ci apparaît dans la Bible comme un être damné, inférieur, dont l'épiderme serait un reflet de l'âme. Il s'agit ainsi d'expurger l'Africain de son ancestralité coupable⁵³³ ; pour le Noir, la Rédemption n'est donc possible que par la conversion religieuse, culturelle et linguistique.

4.3.2.1 La tour de Babel

Le mythe de la Tour de Babel est directement lié à celui de la malédiction de Cham en ce que Nimrod, sous le règne duquel est érigé l'édifice sacrilège, est le petit-fils de Cham. De tous les épisodes bibliques convoqués par Chamoiseau dans son œuvre, le mythe de Babel⁵³⁴, dont l'écrivain exploite la « veine antillaise⁵³⁵ », est le plus significatif, dans ses métadiscours autant que dans ses romans. Le traitement de cet épisode

⁵³¹ KNEPPER Wendy, *Patrick Chamoiseau: A Critical Introduction*, op. cit., p. 7.

⁵³² Certains exégètes ont lu dans l'épisode tel qu'il est raconté dans la Bible une euphémisation. Selon eux, Cham ne se serait pas contenté de contempler son père nu, mais aurait eu avec lui une relation sexuelle : cette interprétation est à la base du mythe de la sexualité débridée du Noir.

⁵³³ À ce sujet, voir David M. Goldenberg, *The Curse of Ham: Race and Slavery in Early Judaism, Christianity, and Islam*, Princeton, Princeton University Press, 2003, et Stephen R. Haynes, *Noah's Curse: The Biblical Justification of American Slavery*, Oxford, Oxford University Press, 2002.

⁵³⁴ Voir Genèse 11, 1-9. Parizet résume l'épisode de la Tour de Babel comme suit : « Ce récit met en scène les hommes, qui décident de bâtir une tour "dont le sommet touche le ciel", et Dieu qui, courroucé, leur inflige un double châtement : les bâtisseurs cesseront de pouvoir se servir d'une même langue et ils seront dispersés "sur toute la surface de la terre". Si l'histoire de Babel — neuf courts versets — paraît simple, elle est d'une grande richesse, et la diversité des interprétations auxquelles elle a donné lieu en témoigne », PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 14.

⁵³⁵ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 34.

biblique est particulièrement intéressant dans *Texaco* puisqu'il y est question de l'espace (en l'occurrence urbain⁵³⁶) autant que de son lien au langage :

Ainsi, Babel est-elle un mythe de la chute dans lequel l'espace urbain, lieu de l'érection de la tour, est entaché d'une faute. Le châtement, lui, porte sur le langage mais aussi, on l'oublie souvent, sur la dispersion géographique, aspect qui a été occulté par la nostalgie de la langue unique⁵³⁷.

Selon Auzas, c'est encore Glissant qui a fait de Babel « un passage obligé de la mise en place d'un nouvel imaginaire des langues. Babel réinventée constitue une posture d'accueil non seulement face aux différentes langues, mais également à l'intérieur de toute langue⁵³⁸ ». Par ailleurs, ce mythe soulève également la question de la difficulté du rapport à l'« un », qu'il s'agisse de celui du pouvoir (politique, divin) ou de la langue, ainsi que de la création littéraire⁵³⁹, autant de thèmes et de problématiques qui se situent au cœur de *Texaco*.

Babel, que l'on confond parfois avec Babylone⁵⁴⁰, son avatar historique, est un mythe aux interprétations multiples⁵⁴¹. Cette ville maudite constitue dès le Moyen-âge l'emblème de la confusion, du désordre et de la non-communication : Babel comme Babylone englobent ou synthétisent toutes les villes des Écritures, selon Jacques Ellul⁵⁴². C'est sous le règne du tyran Nimrod⁵⁴³, « le Révolté », qu'est érigée la Tour : petit-fils de Cham, il est par sa généalogie condamné à être esclave, et il incarne depuis le Moyen-âge l'un des symboles du démon⁵⁴⁴. Nimrod a souvent été représenté, notamment dans le sud des États-Unis, comme un Africain noir qui, à l'instar du meurtrier d'Abel, aurait

⁵³⁶ Selon Parizet, le mythe de Babel véhicule les deux topoï de la ville maudite et de la langue perdue, voir PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 9.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 24.

⁵³⁸ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 184.

⁵³⁹ Pour Parizet, l'écrivain peut lire dans ce mythe son propre sort, voir PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ? Nouveaux enjeux du mythe dans les œuvres de la modernité littéraire*, op. cit., p. 24.

⁵⁴⁰ En hébreu, Babel et Babylone forment un seul et même mot, voir *ibid.*, p. 81. À ce sujet, voir également ELLUL Jacques, *Sans feu ni lieu : signification biblique de la Grande Ville*, Paris, Gallimard, 1975, pp. 48-50, ainsi que GÉRARD André-Marie, *Dictionnaire de la Bible*, op. cit., p. 120.

⁵⁴¹ « La diversité des interprétations illustre ici ce que ce mythe est précisément censé mettre en œuvre — l'acceptation du multiple, la mort du "sens unique", aliénant et totalitaire », PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?* op. cit., p. 217.

⁵⁴² ELLUL Jacques, *Sans feu ni lieu*, op. cit., p. 49.

⁵⁴³ Parfois orthographié Nemrod. Selon la tradition yahviste, Nimrod aurait été « le premier puissant sur la terre », « le fondateur d'un empire dont l'histoire profane ne sait rien et qui aurait couvert toute la Mésopotamie », voir GÉRARD André-Marie, *Dictionnaire de la Bible*, op. cit., p. 992.

⁵⁴⁴ PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?* op. cit., p. 53.

introduit désordre et rébellion parmi les hommes, devenant ainsi un outil de la propagande esclavagiste puis de la ségrégation raciale⁵⁴⁵. De plus, comme tous les bâtisseurs, Nimrod est aussi un descendant de Caïn, dont l'acte fratricide constitue selon Ellul le point de départ de « toute l'histoire de la ville et des villes⁵⁴⁶ ». La puissance du Révolté s'incarne donc dans Babel, la ville qu'il a construite, laquelle se voit condamnée, tout comme son bâtisseur, à être « profondément et durablement associée au mal⁵⁴⁷ ».

La tour de Babel est indissociable de la ville ; Jacques Ellul va même jusqu'à supposer que « la tour n'est qu'un élément de la ville, un épisode du récit. La pointe de celui-ci est le problème du nom, et la ville, avec sa tour, est le moyen⁵⁴⁸ ». De même, pour Nathalie Auzas, tour et ville « font partie d'un seul et même projet⁵⁴⁹ ». Outre un simple refus de la dispersion, Parizet envisage deux causes à leur construction : la peur d'un nouveau Déluge, et l'*hybris* humaine qui pousse les hommes à tenter de s'approprier le pouvoir de Dieu⁵⁵⁰. La démesure verticale de la Tour illustre donc à quel point l'urbanisme est signe de l'orgueil des hommes, qui prétendent s'attribuer le double privilège humain de nomination et de création⁵⁵¹ : comme on peut le lire dans le quatrième verset de l'épisode biblique, c'est effectivement « en se faisant un nom » que les hommes croient pouvoir s'implanter durablement sur un territoire.

L'*hybris* nécessite d'être puni par la justice divine : le châtement sera en l'occurrence la confusion des langues, car selon Parizet, « pour la tradition chrétienne, la perte de la langue unique est signe de chute, et constitue une profonde mutilation⁵⁵² ». De même, Eco perçoit dans cet épisode « l'origine d'une blessure historique devant, en quelque sorte, recevoir des soins⁵⁵³ ». Si l'on admet en effet que la langue adamique, ou

⁵⁴⁵ Voir HAYNES Stephen R., *Noah's Curse : The Biblical Justification of American Slavery*, Oxford, Oxford University Press, 2002, pp. 41-61.

⁵⁴⁶ ELLUL Jacques, *Sans feu ni lieu*, op. cit., p. 36.

⁵⁴⁷ PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 40.

⁵⁴⁸ ELLUL Jacques, *Sans feu ni lieu*, op. cit., p. 42.

⁵⁴⁹ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 28.

⁵⁵⁰ Voir PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 26.

⁵⁵¹ Auzas souligne également l'importance de l'expression « se faire un nom », voir AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., Genèse 9, 4 : « Allons ! dirent-ils, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche le ciel. Faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés sur toute la surface de la terre ».

⁵⁵² PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 39.

⁵⁵³ ECO Umberto, *La Recherche de la langue parfaite*, op. cit., p. 32. Voir aussi p. 63 : « Dante pensait qu'avec Babel avait disparu la *forme locutionis* parfaite, la seule qui permît la création de langues capables de refléter l'essence même des choses, et dont l'hébreu était le résultat parfait et impossible à atteindre ».

langue-mère, ait été la langue des origines, la perte de cette langue unique, qui coïncidait avec une époque bénie, constitue un drame universel, et Babel est ainsi « tenue pour responsable de tous les maux du monde moderne⁵⁵⁴ ». Les exégètes ont donc lu le mythe de Babel comme une seconde Chute⁵⁵⁵, y voyant une version collective du péché originel. Selon cette interprétation, la « langue unique » du premier verset est perçue comme une bénédiction, et la multiplicité comme un châtement facteur d'une dispersion envisagée comme une malédiction⁵⁵⁶.

Fondamentalement, le mythe de Babel est donc celui d'un conflit : s'il s'agit initialement d'une opposition entre Dieu et les hommes, elle est au fil du temps réinterprétée comme une lutte entre des groupes humains rivaux, puis comme la sujétion d'un peuple par un tyran : le drame de Babel « devient alors le lieu de l'asservissement⁵⁵⁷ » et de « la souffrance d'une foule opprimée, voire torturée⁵⁵⁸ ». Pour Sylvie Parizet qui s'est intéressée à l'appropriation du mythe par les écrivains de la modernité, « la prééminence des régimes totalitaires au milieu du XX^e siècle invite à [un] renouvellement du mythe », voire même à un « renversement axiologique⁵⁵⁹ ». Selon elle, cet épisode biblique devient l'incarnation du danger de l'Unicité :

D'Hitler à Staline, le tyran babélien est à la fois constructeur de la tour et image d'un Dieu qui brouille les langues pour contraindre l'homme à renoncer à ses projets individuels. La peur de l'« un » menaçant qui se fait jour renouvelle la symbolique de Babel : l'unité, en particulier l'unité linguistique, n'est plus souhaitée car l'outil privilégié de ce pouvoir totalitaire est un langage uniformisé, qui supprime toute différence⁵⁶⁰.

On commence en effet, à partir des années cinquante, à parler de la « bénédiction de Babel », tant au niveau théologique que littéraire⁵⁶¹. Si la dispersion des hommes, la confusion des langues et la perte du langage originel ont longtemps été considérées

⁵⁵⁴ PARIZET, Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 7.

⁵⁵⁵ Pour Parizet il existe « trois séquences habituelles des mythes de chute : — l'ordre : le multiple fait partie de l'ordre voulu pour la création ; — le désordre : refus du multiple, refuge dans l'« un » ; — le retour à l'ordre : le multiple est imposé », voir *ibid.*, pp. 25 et 19.

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 20.

⁵⁵⁷ *Ibid.*, p. 73.

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 74.

⁵⁵⁹ *Ibid.*, p. 23.

⁵⁶⁰ *Ibid.*, p. 180.

⁵⁶¹ « Si les connotations négatives attachées au monde de l'après-Babel (multiplicité, différence) se muent souvent, à partir des années cinquante, en valeurs positives, c'est parce que l'« un » auquel on aspirait devient alors le danger par excellence [...] Fait remarquable, Babel est alors utilisée à des fins de mise en garde contre les dangers de la parole mythique », *ibid.*, p. 219. Voir également *ibid.*, p. 44.

comme une terrible malédiction, on se rend compte qu'elles ne constituent pas nécessairement une mesure punitive, mais pourraient au contraire représenter un « geste salutaire de Dieu pour éviter que ne se répande la "peste brune" du totalitarisme⁵⁶² ». Ainsi, la nouvelle lecture de Babel que font des écrivains comme Kafka⁵⁶³, Borges, Dos Passos ou encore Auster transforme le mythe en un événement heureux, selon Parizet. Auzas abonde dans son sens lorsqu'elle rapporte que pour Paul Zumthor, Babel « marque l'entrée de l'homme dans l'ère de la pluralité ». En effet, il apparaît que

l'inachèvement de la tour ne figure peut-être pas une rupture, mais un refus de la clôture. Une ouverture aux autres, aux autres langues, laissant place au mouvement et à la créativité littéraire. Les héritiers de la confusion des langues ne sont plus considérés comme d'éternels pécheurs, mais comme des hommes libres, dont le devoir serait de reconquérir la maîtrise, pleine et réconciliée, de la Tour de Babel⁵⁶⁴.

Si la pensée antillaise, et celle de la Créolité en particulier, sont à ce point imprégnées du mythe de Babel, c'est peut-être parce que « les Antilles, par la fusion des langues qu'elles réalisent, assignent un lieu terrestre à Babel⁵⁶⁵ ». On peut avancer que la Martinique a « revécu historiquement et symboliquement le drame de la séparation des langues⁵⁶⁶ ». On se souvient en effet que dans le bateau négrier, les esclavagistes veillent à « mélanger les ethnies, à disperser les langues en sorte de prévenir toute entente de révolte⁵⁶⁷ ». De même que dans la littérature européenne de la modernité, Dieu est remplacé ici par les esclavagistes qui condamnent les descendants de Cham à ne plus se comprendre. On peut toutefois proposer une autre interprétation du mythe : les colons, tels les Babéliens, s'arrogent le pouvoir de créer de toute pièce une colonie, et de (re)nommer les esclaves ainsi que tout ce qui les entoure, la ville et sa tour symbolisant dès lors l'unicité néfaste du centre⁵⁶⁸, entachée d'une « faute indélébile⁵⁶⁹ ».

⁵⁶² *Ibid.*, p. 49.

⁵⁶³ « Par la médiation de la métaphore kafkaïenne de la fosse, la tour devient ville, et même civilisation : c'est l'Occident qui est dénoncé ici comme l'univers de Babel », *ibid.*, p. 69.

⁵⁶⁴ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel*, op. cit., p. 184.

⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 198.

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 35.

⁵⁶⁷ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 123.

⁵⁶⁸ « On continue de déplorer Babel, mais les uns entendent par "Babel" la construction de la tour, les autres, le monde de l'après-Babel », PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 50.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 39.

Les auteurs de la Créolité, à l'instar de l'écrivain romantique Charles Nodier, considèrent donc que « les langues naturelles sont parfaites précisément en ce qu'elles sont plurielles, parce que la vérité est multiple, et le mensonge consiste dans le fait de la croire unique et définitive⁵⁷⁰ ». Les auteurs antillais osent achever la tour et réhabiliter l'après-Babel⁵⁷¹ dans une inversion symbolique ; il n'est plus question pour eux de déplorer la perte de la langue unique, mais au contraire, de déplorer son existence⁵⁷². Dans le même sens, Glissant conclut un article intitulé « Beyond Babel » sur ces mots : « This is not the pre-apocalyptic dizziness which precedes the fall of the Tower of Babel, but rather the tremor of creativity confronted with these boundless possibilities. The Tower can be built, in *all languages*⁵⁷³ ». Bien que dans *Texaco*, Chamoiseau oscille entre différentes interprétations antillaises de Babel, puisque Fort-de-France apparaît tantôt comme « un espace de démesure et d'inhumanité⁵⁷⁴ » dont les habitants demeurent rivés à l'idéologie centralisante et unique et ne communiquent plus entre eux, tantôt comme une extraordinaire et formidable « confusion » linguistique incarnée par l'architecture du quartier. Cependant, c'est tout de même la vision de Glissant qui est privilégiée à l'issue du roman puisque l'urbaniste remarque que la ville créole « ne craint plus Babel » (282). Ainsi le roman de Chamoiseau fait-il partie de ces textes que Gauvin évoque comme « ouverts au tremblement de la langue et au vertige polysémique [dans lesquels] se profile l'utopie d'une Babel apprivoisée⁵⁷⁵ ».

4.3.2.2 Rédemption

Dans *Texaco*, Babel est donc nimbée d'une connotation positive : non seulement on ne la craint plus, mais elle devient le modèle par lequel l'urbaniste cherche à

⁵⁷⁰ ECO Umberto, *La Recherche de la langue parfaite*, op. cit., p. 388.

⁵⁷¹ « Et nous pressentons que Babel n'est irrespirable que pour les espaces étroits », *Éloge*, op. cit., p. 51.

⁵⁷² « La langue de l'avant-Babel est déplorable car elle est prélude à la construction de la tour, symbole d'un monde totalitaire. Et le mythe subit ici un profond changement : selon cette interprétation, les deuxième et troisième versets (la décision de construire Babel) n'instaurent pas une rupture avec un quelconque âge d'or. Ils constituent au contraire un prolongement du premier verset : c'est parce que l'humanité parle une même langue, c'est-à-dire, selon cette interprétation, qu'elle est "d'un seul bord" et partage "une même idéologie", qu'elle décide de construire une ville et un édifice qui sont un univers clos », PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 45.

⁵⁷³ GLISSANT Édouard, « Beyond Babel », *World Literature Today*, vol. 63, n°4, Édouard Glissant Issue (automne, 1989), p. 563.

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 209.

⁵⁷⁵ GAUVIN Lise, *Écrire, pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 2007, p. 11.

réhabiliter ville créole. Il est intéressant de remarquer à ce titre que selon Parizet, pour l'Église, « Seul le Christ, qui sauve l'homme de la Chute, est garant de la possible rédemption de l'homme babélien⁵⁷⁶ ». Si une lecture typologique de la Bible fait de l'épisode de la Pentecôte⁵⁷⁷ une « anti-Babel », ou le pendant positif du mythe, on peut également percevoir l'urbaniste dans *Texaco* comme « rétablissant la communication entre les hommes⁵⁷⁸ » : ainsi, on retrouve en Babel « non pas le signe d'une défaite et une blessure à guérir à tout prix, mais la clé d'une nouvelle alliance et d'une nouvelle concorde⁵⁷⁹ ».

La structure même du roman *Texaco*, constitué de trois parties inégales respectivement intitulées « Annonciation » (17-42), « Le sermon de Marie-Sophie Laborieux (pas sur la montagne mais devant un rhum vieux) » (43-488), et « Résurrection (pas en splendeur de Pâques mais dans l'angoisse honteuse du Marqueur de paroles qui tente d'écrire la vie) » (489-498), témoigne d'une réappropriation de trois scènes majeures du Nouveau Testament cette fois, où trois personnages sont successivement assimilés à la figure christique. Dans la première partie, l'urbaniste est en effet considéré par les habitants de Texaco comme le Christ Sauveur, lesquels voient en lui le messie annonciateur d'une réhabilitation de leur quartier, d'une libération qui, comme dans le récit biblique, n'advient qu'avec la Résurrection⁵⁸⁰. Pour Ménager, l'urbaniste est une figure christique en ce qu'il « sera chargé de porter tous les péchés de la littérature et d'en permettre la rédemption car il se trouve, dans l'ordre des discours du texte, être celui qui offre le plus d'évidence sous le couvert de la métaphore topographique. Il délivre, à la lettre, une carte, un plan, un tracé à suivre⁵⁸¹ ». Le récit de Marie-Sophie⁵⁸², occupant la plus grande partie du roman, de par son analogie avec le

⁵⁷⁶ PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 40.

⁵⁷⁷ Voir 1 Corinthien 14. Dans l'épisode de la Pentecôte, les Apôtres reçoivent le don de glossolalie, qu'Eco définit comme suit : « don de s'exprimer dans une langue extatique, que tout le monde comprenait comme si c'était sa propre langue », ECO Umberto, *La Recherche de la langue parfaite*, op. cit., p. 396.

⁵⁷⁸ PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 121.

⁵⁷⁹ ECO Umberto, *La Recherche de la langue parfaite*, op. cit., p. 396.

⁵⁸⁰ La troisième et dernière partie de *Texaco* est intitulée Résurrection, et décrit la rencontre de Marie-Sophie et du Marqueur de paroles. On assiste également à un changement de narrateur puisque l'avatar de Chamoiseau prend le récit en charge

⁵⁸¹ MÉNAGER Serge Dominique, « Topographie, texte et palimpseste : *Texaco* de Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 66.

⁵⁸² Le *Dictionnaire de la Bible* décrit ainsi le sermon sur la montagne : « Titre traditionnel de la composition présentée par Matthieu et par Luc comme discours d'un seul tenant, adressé par Jésus à ses

Sermon sur la montagne, confère à sa parole un caractère christique. Le rapprochement entre l'héroïne et le fils de Dieu est encore accentué par certains éléments de sa biographie. Dans *Texaco*, on insiste en effet sur la profession de charpentier qu'exerce son père Esternome ; de même, sa propre naissance est miraculeuse⁵⁸³, puisque l'Informatrice a été enfantée par deux vieillards. Enfin, la Résurrection, qui évoque un événement majeur pour le christianisme, puisqu'il marque la fin de l'existence historique du Christ et le début de son existence glorieuse⁵⁸⁴, fait directement suite, dans le livre, à l'aveu par Marie-Sophie de son nouveau nom de baptême : « que jamais en aucun temps, dans les siècles et les siècles, on n'enlève à ce lieu son nom de TEXACO » (487-488). Dans cette dernière partie, l'Oiseau de Cham explique comment il a rencontré Marie-Sophie, écouté son histoire et mis en ordre ses cahiers. Comme le remarque Chancé, l'écriture permet ainsi au Marqueur de paroles « de ressusciter une réalité invisible⁵⁸⁵ » et de tenir la promesse faite à la doyenne du quartier.

4.5 « Et puis, ce bruit de mer qui bat dans nos mots...⁵⁸⁶ »

On observe donc à quel point Chamoiseau s'ingénie à réactualiser les épisodes bibliques, et plus généralement à détourner la tradition littéraire occidentale en lui faisant emprunter des méandres propres à son paysage natal. De même que certains éléments bibliques, dont l'épisode de Babel, apparaissent en filigrane dans *Texaco*, de multiples références au périple d'Ulysse parcourent le roman. Le genre de l'épopée qui « célèbre et justifie la communauté⁵⁸⁷ » présente en effet des similitudes frappantes avec le conte antillais, dont nous savons qu'il constitue pour Chamoiseau la base de la littérature créole. De plus, les symboliques de la mer et de l'insularité,

disciples et à la foule qui le suivant. On y découvre l'essentiel de son enseignement », GÉRARD André-Marie, *Dictionnaire de la Bible*, op. cit., p. 1267.

⁵⁸³ On pense aussi à Esternome qui, brisant des années de résistance obscure, est le « premier négrillon à naître sur cette habitation » (58-59), ou encore à Balthazar Bodule-Jules, le héros d'inspiration biblique de *Bibliques des derniers gestes*, dont la date de naissance « à l'instar de Mathusalem ou de Noé » s'est « perdue dans la nuit des temps », et qui vient au monde après une gestation de treize mois. Voir KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., pp. 34 et 35.

⁵⁸⁴ Voir GÉRARD André-Marie, *Dictionnaire de la Bible*, op. cit., p. 1186.

⁵⁸⁵ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 100.

⁵⁸⁶ « [...], la cadence irrémédiable du bateau », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 679.

⁵⁸⁷ MADELÉNAT Daniel, *L'épopée*, Paris, PUF, 1986, p. 14.

fondamentalement complexes et changeantes, sont omniprésentes dans l'imaginaire caribéen, et peuvent être rapprochées de la symbolique de la ville. Comme Poséidon qui s'ingénie à maintenir Ulysse loin de chez lui en le rendant prisonnier de la mer, celle-ci apparaît chez de nombreux auteurs caribéens comme un mur d'enceinte séparant l'île antillaise du reste du monde, une étendue infranchissable (mais aussi indéchiffrable) à laquelle se heurtent les Nègres marrons dans leur tentative de retour au pays natal, puis les Driveurs dans leur quête éperdue d'absolu⁵⁸⁸. La mer constitue un *topos* fondamental de la littérature antillaise, et pour cause : c'est dans ses profondeurs que Chamoiseau et Confiant font remonter la tracée des lettres créoles. Ainsi, la cale du bateau négrier, cette arche de Noé⁵⁸⁹ inversée, « enceinte d'autant de morts que de vivants en sursis⁵⁹⁰ » est, tout comme le cachot ou la ville en général, un « double-lieu », à la fois cercueil et berceau. La mer figure donc potentiellement une nouvelle matrice⁵⁹¹, promesse d'une renaissance qui constitue pour Chamoiseau une source d'inspiration :

Il m'était facile de rêver-la-cale. Cette horreur m'avait été hurlée par les chantres de la Négritude. Mais il me fallut de la patience pour incliner ce rêve dans le lent dispersement, là où la mort et la vie recombinent d'autres nuits et d'autres soleils. Là où je me voyais déconstruit au plus profond comme pour renaître, souple, à de plurales genèses. L'Écrire doit connaître le point exact de ce vertige-là⁵⁹².

⁵⁸⁸ Voir *Lettres créoles*, op. cit., p. 154 : « Même quand l'esclave né sur place marronnera à son tour, il portera en lui la trace désirante de ce pays perdu, il s'élancera vers ce pays perdu, cherchera la piste hagarde du Retour vers le Territoire : et là encore, en face d'un tel désir, la mer sera geôlière, et l'île close ».

⁵⁸⁹ Selon Garraway, le bateau négrier apparaît en effet comme une sorte d'arche de Noé en négatif : « rather than allowing for the salvation of life from divine wrath, the slave ship transforms humanity into misshapen, decrepit and malleable flesh, thus symbolizing the progressive destruction of humankind », GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Myth of Origin », art. cit., p. 154. On peut relever un parallèle semblable dans *L'Empreinte à Crusoé*, op. cit., p. 124.

⁵⁹⁰ GLISSANT Édouard, *Poétique de la Relation. (Poétique III)*, Paris, Gallimard, 1990, p. 18.

⁵⁹¹ Glissant use d'un système de description oxymorique pour qualifier le bateau dans *Le Quatrième siècle* : « [...] puisque tu es né on peut dire le jour où ils montèrent les deux sur le pont, quand ils virent la fin le commencement, la prison la terre, le désert l'abondance qui les attendaient [...] », GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., p. 66. De même, Samia Kassab-Charfi, parle d'« utérus sépulcral », KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 54.

Confiant lui aussi file la métaphore du vaisseau comme utérus : « Dès la cale du bateau négrier, [l'esclave africain] commence à devenir autre, à perdre ses repères antérieurs, à douter des valeurs qu'il a toujours vénérées, en un mot il est l'objet d'une sorte de nouvelle naissance. La cale du bateau est une matrice, un utérus qui, après les trois mois de traversée transatlantique, accouchera, ou plutôt expulsera un nouveau-né dont le mode d'appropriation du réel est d'emblée celui de la survie », CONFIAnt Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 131.

⁵⁹² *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 123-124.

4.5.1 *Insularités*

Dans *Texaco*, la mer est en effet le plus souvent vectrice d'une séparation : il n'est pas indifférent qu'elle soit utilisée en premier lieu pour dire la difficile conquête de l'En-ville, voire pour représenter la ville elle-même. Les esclaves en déroute, tant après l'abolition que suite au désastre de Saint-Pierre et à son oxymorique « marée de cendres » (194), sont paradoxalement décrits comme des naufragés, des échoués. Ailleurs, ils sont eux-mêmes associés à une « marée humaine » (128), à une lame déferlant sur Saint-Pierre, notamment lorsqu'Esternome les voit « [...] lancés comme une eau de déluge, en vagues de coutelas, en écumes de colères [...] » (108), puis inondant la capitale : « Saint-Pierre en s'échauffant avait éclaboussé le pays de nos âmes. Et Fort-de-France nous reçut comme on reçoit une vague » (208). Esternome pour sa part partage avec Marie-Sophie la double menace qui pèse sur lui, le condamnant soit à « flotter au vent » comme une « épave tombée folle en parcs disciplinaires » soit à « s'abîmer dans l'En-ville sous des djobs sans âme et vivre au vent des jours sans hier et sans demain » (157). Plus loin, la symbolique s'inverse plus franchement encore et Fort-de-France, puis le Quartier lui-même, deviennent une mer tumultueuse à traverser :

L'En-ville c'était l'océan ouvert. Le Quartier c'était le port d'attache [...] [P]ort d'attache des malheurs, port d'attache des mémoires que l'on ramenait de loin. On y revenait dans le but de soigner ses bobos, trouver force d'un élan vers l'En-ville à gagner. Parfois mon Esternome inversait son regard. L'En-ville devenait une terre découverte ; le Quartier, une furie océane. Alors, le Quartier éclaboussait l'En-ville sans cesse — comme une mer affouille sous une falaise haute⁵⁹³ (220).

La prégnance de l'élément marin dans *Texaco* et dans la littérature antillaise en général s'accompagne inévitablement de la question de l'insularité. On a parlé dans un chapitre précédent du caractère carcéral et isolant du milieu urbain, et si la ville apparaît dès lors comme une île, l'île entière revêt à son tour l'aspect d'une prison, non seulement parce que le « bétonnement » massif et la multiplication invraisemblable des routes tendent à faire de la Martinique une sorte de ville-île⁵⁹⁴ sans nature, mais surtout

⁵⁹³ De même, dans *Livret des villes du deuxième monde*, Chamoiseau compare la ville à la mer, et les banlieues à son écume : « L'écume des villes se répandait comme une huile en terre sèche, si bien que j'arpentai des terres entières qui n'étaient pas des villes mais qui avaient fait disparaître la campagne » ; « Les villes-mères déployaient des banlieues interminables (leur écume) où on ne les voyait plus que de loin », *Livret des villes du deuxième monde*, op. cit., p. 46 ; p. 54.

⁵⁹⁴ Voir *ibid.*, p. 62

parce que l'isolement, ou l'insularité, deux mots qui ont la même étymologie, est un sentiment propre à l'être antillais. À la suite de Césaire, qui décrivait la Martinique comme un « petit rien ellipsoïdal » ou une île « calebasse » dans laquelle tournent en rond « quelques milliers de mortiférés⁵⁹⁵ », Chamoiseau déplore la vision qu'il ne peut s'empêcher d'avoir de sa terre natale comme d'un « cachot insulaire⁵⁹⁶ », où l'homme perdu au milieu de l'océan se voit tenu captif par les « ferrures marines et célestes du bleu⁵⁹⁷ ». L'île, par son « décentrement fondamental⁵⁹⁸ », est défavorisée, insularisée géographiquement autant que politiquement.

4.5.2 L'exil marcheur du Driveur et le passage du Milieu

Il n'est donc pas anodin que l'expression « prendre-la-mer-pour-grand-chemin » signifie « disparaître », en Martinique⁵⁹⁹ ; c'est à cela qu'aspire une figure essentielle pour Chamoiseau, puisqu'elle réunit les symboliques de la mer et de la ville : le Driveur, incarné dans le roman par Arcadius, le Nègre marron d'En-ville. La « Drive », dérivé du mot « dérive » justement, désigne selon l'écrivain « une situation peu reluisante durant laquelle on erre sans fin. La plupart des Nègres marrons se retrouvèrent en Drive. L'exiguïté de nos espaces géographiques et leur désir d'un retour vers l'Afrique [...] n'avaient pas mué en liberté les pulsions de leur fuite⁶⁰⁰ ». Le Driveur est l'héritier urbain, avec le Major⁶⁰¹, de la résistance du Conteur. En effet, contrairement aux véritables marrons, les Driveurs « ne gagnaient plus les bois, mais se mettaient à monter-descendre, à marcher marcher marcher selon l'allée-virée insensée de la Drive » dont ils étaient frappés « comme d'un mal, comme d'un sort, comme d'un envoi méchant⁶⁰² ». À l'instar d'un Ulysse qui serait resté définitivement sous le charme de

⁵⁹⁵ CÉSAIRE Aimé, *La poésie*, op. cit., p. 22, également cité dans *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 235.

⁵⁹⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 195.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 234. On notera que le Robinson de *L'Empreinte à Crusoé*, « propulsé sans âme et sans mémoire dans l'écume de la plage » (24) d'une île déserte, insiste à de multiples reprises sur le caractère carcéral de son environnement : « le ciel faisait couvercle et la mer faisait mur, et ils n'en finissaient pas de se confondre jusqu'à former une prison dont l'emprise invisible s'était comme arrimé dans chaque fibre de mes chairs [...] », *L'Empreinte à Crusoé*, op. cit., pp. 24 ; 30.

⁵⁹⁸ Jean Benoist, *L'Archipel inachevé*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1972, cité dans *Lettres créoles*, op. cit., p. 33.

⁵⁹⁹ Voir *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 186.

⁶⁰⁰ *Ibid.*, p. 185.

⁶⁰¹ Voir PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 128.

⁶⁰² *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 186.

Circé, ayant oublié Ithaque ou la sachant à jamais inatteignable, le Driveur est un personnage qui, ne pouvant franchir la mer, est condamné à errer sur l'île : « Stoppé à chaque fois par la mer qui lui ouvre l'horizon et lui barre la route, il repart dans l'autre sens, dans l'ouvert de l'En-ville⁶⁰³ ». On peut rapprocher cette figure des « pratiquants ordinaires de la ville » dont parle Michel de Certeau, ces marcheurs ou « Wandersmänner » « dont le corps obéit aux pleins et aux déliés d'un "texte" urbain qu'ils écrivent sans pouvoir le lire⁶⁰⁴ [...] ». Car si, comme le suggère ce dernier, « marcher, c'est manquer de lieu⁶⁰⁵ », alors le nomadisme ou l'« exil marcheur⁶⁰⁶ » de ce personnage est une tentative symptomatique d'échapper au drame antillais. Le Driveur est en effet hanté « par un non-lieu ou par des lieux rêvés⁶⁰⁷ », qu'il s'agisse de l'Afrique-mère ou de la Mère-patrie :

L'errance que multiplie et rassemble la ville en fait une immense expérience sociale de la privation de lieu — une expérience, il est vrai, effritée en déportations innombrables et infimes (déplacements et marches), compensées par les relations et les croisements de ces exodes qui font entrelacs, créant un tissu urbain, et placée sous le signe de ce qui devrait être, enfin, le lieu, mais n'est qu'un nom, la Ville⁶⁰⁸.

Comme le remarque Chamoiseau, cette dérive vagabonde et folle sur la terre ferme débouche en effet presque toujours dans les rues de l'« océan » urbain : c'est d'ailleurs parce qu'il s'est acharné à remonter la piste des Driveurs, dans sa quête effrénée de l'héritage du Conteur, que l'écrivain sera amené à se désintéresser du monde de la plantation pour lui préférer celui de la ville, cette « nouvelle matrice » en perpétuel mouvement, à l'image de ces éternels arpenteurs. Avatar de la déliquescence d'une culture créole qui ne se retrouve plus nulle part, le Driveur ne peut qu'opposer ses pas à la domination qui pèse sur la Martinique, et son errance à la mer qui l'a pour toujours coupé de ses origines.

Pour Chamoiseau, « le Nègre continental d'Afrique, jeté dans une cale de bateau négrier, inaugure son rapport à la mer dans l'angoisse de la terre africaine qui s'éloigne

⁶⁰³ *Ibid.*, pp. 194-195.

⁶⁰⁴ DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien*, op. cit., p. 141.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 155.

⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 160.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 156.

⁶⁰⁸ *Ibid.*, pp. 155-156.

de lui⁶⁰⁹ ». Le continent africain apparaît dans *Texaco* comme un monde ancien, dont on a fini par oublier jusqu'au nom (155), même s'il ressurgit parfois au hasard d'une trace : en effet, la vieille Man Pipe, mère de Ninon et dernière représentante des esclaves nés en Afrique, ne peut faire remonter ses souvenirs au-delà de la cale du bateau négrier qui l'a arrachée à son pays natal « comme si elle était née là-dedans, comme si sa mémoire, juste là, avait fini de battre⁶¹⁰ » (154). À sa mort, les anciens esclaves contemplent son petit cadavre avec un étonnement mêlé de méfiance : « il n'était pas d'ici, l'avait jamais été, il provenait d'une vaste rumeur encore insue en nous [...] » (154). De fait, les seules personnes capables de comprendre l'idiome babélien de l'aïeule, « bâti avec les langues qu'elle avait côtoyées » (125), sont les Mentô, dont le langage inarticulé, intuitif et sacré constitue comme un écho de la culture africaine : « Ils avaient mémoire des merveilles oubliées : « Pays d'Avant, le Grand Pays, la parole du grand pays, les dieux du grand pays... » (49). Si pour certains de ceux qui ont oublié la langue, l'Afrique désigne un continent « dont on sait très peu de choses, même si l'on sent encore obscurément qu'il est une origine⁶¹¹ », il est « mort pour toujours⁶¹² » aux yeux de la plupart des esclaves et de leurs descendants, l'obscurité de la cale en ayant à jamais effacé les derniers souvenirs. Car le « passage du milieu » est surtout, dans l'imaginaire des écrivains de la Créolité, un gouffre à la profondeur insondable où une partie de leur mémoire « s'est définitivement abîmé[e]⁶¹³ ». Seul le fond de la mer tapissé des corps d'esclaves enchaînés les uns aux autres et lestés de poids, dont les négriers se débarrassaient lorsque « quelque navire anglais surprénait leur trafic⁶¹⁴ », conserve témoignage des défunts immergés :

⁶⁰⁹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 239.

⁶¹⁰ Selon Dominique Chancé, Chamoiseau s'inscrit dans la lignée de Glissant lorsqu'« il reprend à son compte le symbole du bateau négrier dont Glissant avait fait, dans son roman, *Mahagony*, « une matrice » : "le gouffre-matrice. Génératrice de votre clameur. Productrice de votre unanimité. Car si vous êtes seul dans l'épouvante, vous partagez déjà l'inconnu avec quelques uns que vous ne connaissez pas encore" », Édouard Glissant, *Mahagony*, Paris, Gallimard, 1987, p. 216, cité par CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., pp. 69-70.

⁶¹¹ *Ibid.*, p. 43.

⁶¹² GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., p. 244.

⁶¹³ CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., pp. 45-46.

⁶¹⁴ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 124.

Des cauchemars (disaient les marins soûls) hantaient cette mer caraïbe songeuse comme cimetièrre ; les abysses se branchaient aux cuves de pétrole pour habiter l'acier d'un hosanna de millions de personnes coulées dans les nuits sous-marines en un horrible tapis se souvenant de l'Afrique, hérissée de boulets et de chaînes, et qui reliait les îles d'une alliance de cadavres (443).

4.5.3 *The unity is submarine*

Il s'agit donc, à travers l'écriture, de modifier non seulement cette conception de l'insularité comme une masse geôlière, mais aussi d'inverser la symbolique mortifère de la mer. Pour Glissant et Chamoiseau, l'œuvre de Saint-John Perse, avec laquelle tous deux ont noué un dialogue fécond, constitue le premier pas vers la réhabilitation de leur environnement⁶¹⁵. Le poète guadeloupéen célèbre en effet la mer d'une façon nouvelle, non plus comme un « mur d'isolement », mais comme « une vaste perspective vers une conquête du monde, ou plutôt comme une « aire frémissante vers l'universalité altièrre qui commande à son souffle⁶¹⁶ ». Perse est en effet parvenu à lire cette « étendue indéchiffrable⁶¹⁷ » encerclant les îles et les maintenant coupées du monde : il « décode » la mer « et l'habite comme un texte formidable, tout comme l'urbaniste parvient à déchiffrer l'extraordinaire palimpseste de Texaco. Glissant oppose quant à lui, dans *Le Discours antillais*, la Mer méditerranée, centripète⁶¹⁸, dont le pourtour même constitue une explication au caractère hégémonique de l'Occident⁶¹⁹, à ce qu'il appelle « l'estuaire des Amériques⁶²⁰ » dont chaque île est une ouverture⁶²¹. À l'instar de Perse et de

⁶¹⁵ Sur l'importance de Saint-John Perse au sein des Lettres créoles, voir CLAVERIE André, « Saint-John Perse face aux littératures antillaises », in VOISSET Georges, GONTARD, Marc (dir.), *Écritures Caraïbes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 24, et *Lettres créoles*, op. cit., p. 165 : « De chanteur de la grande geste occidentale et de la colonisation qu'il faillit devenir, Perse se mue en magnificateur de ce que Glissant nomme la Relation mondiale ». Voir également GLISSANT Édouard, « Saint-John Perse et les Antillais », in *Le discours antillais*, op. cit., pp. 742-752 et CLAVERIE André, « Saint-John Perse face aux littératures antillaises », in VOISSET Georges, GONTARD, Marc (dir.), op. cit., p. 20.

⁶¹⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 237

⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 146.

⁶¹⁸ Pour Glissant les « civilisations insulaires ont rayonné pour ensuite se continentaliser ». Ce n'est donc pas un hasard si « le plus vieux rêve culturel de l'Occident se rapporte par exemple à une île-continent, l'Atlantide », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 732.

⁶¹⁹ « Si les civilisations et les grandes religions monothéistes sont nées autour du bassin méditerranéen, c'est à cause de la puissance de cette mer à incliner, même à travers des drames, des guerres et des conflits, la pensée de l'homme vers une pensée de l'Un et de l'unité », GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 14.

⁶²⁰ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 427.

⁶²¹ *Ibidem*.

Glissant, le poète Derek Walcott se libère de son aliénation insulaire dans son poème épique *Omeros*⁶²², publié deux ans avant *Texaco* ; il y réexplore lui aussi, entre autres textes canoniques, *l'Illiade* et *l'Odyssée*, et célèbre non seulement son île natale de Sainte-Lucie, voisine de la Martinique, ou l'archipel antillais, mais de manière plus étendue « le vaste pays » que constitue la mer caraïbe : « I sang our wide country, the Caribbean Sea⁶²³ ». À ce titre, il est intéressant de constater que pour la langue créole, l'idée même d'île n'existe pas. De fait, Chamoiseau évite ce terme qu'il associe aux notions négatives de périphérie et d'étroitesse, symptomatique de la « névrose d'espace⁶²⁴ » de ses habitants, auquel il préfère le mot créole « lilèt », désignant « de minuscules concrétions quasi inhabitables qui ne servent de perchoir qu'aux grands oiseaux de mer ». Ainsi, il transcende la notion d'île en « un inépuisable pays, une terre inscrite au monde par le derme de la mer. Là règne l'ouverture : la merveille marine, la ruée de vents voyous⁶²⁵ [...]».

La façon particulière dont ces écrivains antillais perçoivent toute l'ambiguïté de leur environnement maritime pour rompre avec « l'insularité à vue occidentale⁶²⁶ » rejoint la pensée de la Trace en ce qu'elle évoque les pratiques des Indiens caraïbes qui ne s'implantaient pas indéfiniment dans un lieu mais passaient d'îles en îles : celles-ci n'étant pas alors considérées comme « des isolats », mais comme « les pôles d'un séjour archipélique au long duquel, de rivage en rivage, au gré des événements, des fêtes et des alliances, ils naviguaient sans cesse. Pour eux, la mer liait, et reliait, précipitait en relations⁶²⁷ ». La mer Caraïbe, contrairement à la Méditerranée, diffracte et porte à « l'émoi de la diversité » selon Glissant : c'est « une mer de transit et de passages, c'est aussi une mer de rencontres et d'implications⁶²⁸ ». Si la mer demeure un cauchemar primordial du fait qu'elle tient lieu de sépulture à des milliers d'anonymes, l'image du

⁶²² « Omeros » signifie « Homère » en grec.

⁶²³ WALCOTT Derek, *Omeros*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1990, p. 320.

⁶²⁴ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 427.

⁶²⁵ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 244.

⁶²⁶ *Ibid.*, p. 239.

⁶²⁷ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 241.

⁶²⁸ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 15.

tapis sous-marin de cadavres qui relierait les îles antillaises⁶²⁹ dessine pourtant, pour des auteurs comme Derek Walcott, Edward Kamau Brathwaite ou même Césaire, la cohésion de l'archipel, le fondement de son « antillanité », au-delà des frontières nationales et des clivages linguistiques. Comme l'a dit Brathwaite, « The unity is submarine⁶³⁰ » : de l'horreur primordiale peut donc naître, par la mer et à travers la poésie, la promesse d'une « confédération insulaire⁶³¹ ».

4.6 Aspects épiques

Plusieurs références au genre épique parcourent la première partie du roman ; ainsi, le « Noutéka des mornes⁶³² » d'Esternome est qualifié de « pauvre épopée » (284), voire même d'« odyssee voilée » (160). Est-ce à dire que l'épopée de Marie-Sophie, comme les grands mythes fondateurs, aurait pour but de rassurer les habitants de Texaco par la production d'un épique qui ne concernerait que les membres de la communauté, par opposition au reste du monde ? Pierre Nepveu et Édouard Glissant observent que l'usage de la forme et de la voix épiques est très présent dans la littérature latino-américaine, ou caribéenne, notamment chez des auteurs comme Fuentes ou Gabriel García Márquez⁶³³. Pour Glissant cependant, « le véritable épique a comme objet la communauté-monde ». De plus, il « prononce le partage, la dispersion du Récit et, contre l'Histoire, la rencontre enfin des histoires des peuples⁶³⁴ ».

On comprend dès lors à quel point l'histoire d'Ulysse constitue un hypotexte important, au même titre que la Bible. En effet, l'épopée, bien que traditionnellement

⁶²⁹ « Les poètes caribéens [...] ont perçu ce roulis de corps et d'âmes qui relie ces terres d'un tapis de douleurs et de connivences qu'aucune carte coloniale n'établira jamais », *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 124.

⁶³⁰ Voir *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 231. Cette idée est aussi présente chez Glissant, notamment dans *Le Quatrième siècle* : « Pourquoi toujours fuir vers l'intérieur ? Quand on était debout-au-bout de la Pointe, on pouvait voir parfois une terre à l'horizon. D'après les dires, c'était la même qu'ici : la terre entrerait sous la mer et elle reparaitrait là-bas, puis elle rentrerait encore pour réapparaître plus loin, et ainsi de suite », GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., p. 107.

⁶³¹ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 129.

⁶³² Pour Dominique Chancé, le Noutéka constitue d'ailleurs « le récit épique » de la fondation du quartier des mornes, voir CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 58.

⁶³³ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., pp. 78-79.

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 79.

perçue comme un genre fortement occidentalisé et conformiste, voire surcodifié⁶³⁵, offre pourtant une alternative intéressante à l'Histoire : d'après Glissant lui-même, contrairement au mythe fondateur, l'épopée « ne concerne pas forcément l'origine d'un peuple ni son histoire commençante. Toutes les épopées n'ont pas pour objectif de « rassurer une communauté sur sa légitimité au monde⁶³⁶ ». De plus, si l'on admet la définition de Brunel selon laquelle le genre épique est un mélange de mythe et d'Histoire⁶³⁷, cette dernière se voit dès lors libérée de ses carcans épistémologiques, puisqu'elle acquiert le pouvoir de « raconte[r] sans imiter⁶³⁸ ». Comme le relève Mircea Eliade, le recours à l'épopée non seulement permet, mais encourage en effet l'invention : « nous sommes créateurs dans les univers imaginaires avec plus de chance que nous ne pouvons l'être sur le plan de l'Histoire⁶³⁹ ». Paradoxalement, le recours à une fiction multiculturelle, qui constitue l'essence même de la Créolité, traversée par ce que l'on pourrait appeler, à la suite de Jacques Stephen Alexis, un « réalisme merveilleux⁶⁴⁰ », contribue à réinventer la « chronologie tourmentée » de la Martinique, tout en restant fidèle à ses histoires.

De plus, il existe des liens indéniables entre le conte créole et l'épopée, laquelle n'appartient pas non plus à la tradition écrite, contrairement aux Évangiles. En effet, s'il est vrai que ce que nous appelons aujourd'hui les textes *littéraires* de la Grèce antique, c'est-à-dire entre autres les épopées, tragédies et drames satiriques « ne nous sont parvenus que sous forme écrite », on est aujourd'hui certain qu'ils étaient d'abord « conçus pour être lus à voix haute, récités, chantés⁶⁴¹ ». Il n'est besoin de rappeler qu'étymologiquement, l'épopée est parole⁶⁴², et l'on a vu l'importance et la signification du dire du Conteur dans la culture créole⁶⁴³. Le Conteur exerce des fonctions

⁶³⁵ MADELÉNAT Daniel, *L'épopée*, op. cit., p. 14.

⁶³⁶ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 421.

⁶³⁷ BRUNEL Pierre, *Mythocritique. Théorie et parcours*, Paris, P.U.F, 1992, p. 17.

⁶³⁸ MADELÉNAT Daniel, *L'épopée*, op. cit., p. 19.

⁶³⁹ Mircea Eliade, *Fragments d'un journal*, Paris, Gallimard, 1980, p. 443, cité par MADELÉNAT Daniel, *L'épopée*, op. cit., p. 14.

⁶⁴⁰ Préface d'Édouard Glissant à *Chronique des sept misères*, op. cit., p. 4.

⁶⁴¹ MARX William, *Le tombeau d'Œdipe. Pour une tragédie sans tragique*, Paris, Minit, 2012, p. 26. Glissant fait d'ailleurs une constatation semblable concernant l'épopée : « L'oralité ici n'est pas non plus spécifique ; après tout, les poèmes d'Homère étaient conçus pour être chantés, déclamés ou dansés », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 420.

⁶⁴² LABARTHE Judith, *L'épopée*, Paris, Armand Colin, 2006, pp. 13-14.

⁶⁴³ Concernant les quatre fonctions du Conteur, voir *supra*, p. 93.

primordiales pour la communauté, tant spirituelles que politiques ; c'est aux figures du Mentô et de l'écrivain créole, qui tous deux survivent lui survivent, qu'est dévolue la tâche de faire résonner les mots disparus, de « maintenir un reste de présence (La Parole) en espérant sans doute la déployer au cœur de ce nouvel enjeu qu'[est] l'espace urbain » (493).

On peut ici établir un parallèle entre le dire du Mentô, vecteur d'une Parole sacrée faite de silences et de mots « sans accroche pour la mémoire consciente » (73), et ce que Madelénat appelle l'*épos*, cette « parole primordiale proférée par les poètes primitifs », une « voix vive » qui « nomme les choses et fonde l'être par le langage », et dont l'épopée serait « la mise en forme⁶⁴⁴ ». En effet, dans le sillage de Papa Totone, le Mentô de la Doum, Marie-Sophie, mais aussi l'Oiseau de Cham, s'attellent à « mettre en forme » ces bribes d'histoire, à endosser le rôle paradoxal de « Marqueur de parole ». Cependant, bien plus qu'un garant de mémoire, l'« homme de force », en donnant l'impulsion première à l'exode d'Esternome comme à la résistance de Marie-Sophie, c'est-à-dire à leur (con)quête de l'En-ville, transmet également un « message de lutte pour l'émancipation⁶⁴⁵ », et « inspire le projet social de conquête, sa puissance dev[enant alors] une parole politique⁶⁴⁶ ». Dès lors, « [...] la force n'est peut-être rien d'autre que le récit, les histoires transmises qui éclairent l'expérience et donnent énergie pour mener les combats du présent⁶⁴⁷ ». Le récit de Marie-Sophie Laborieux partage donc avec le genre épique ce rapport fondamental à la parole, ainsi qu'une dimension héroïque⁶⁴⁸, c'est-à-dire, en l'occurrence politique.

Texaco commence par un retour en arrière dans la généalogie Laborieux : à cette occasion, on prend connaissance des pouvoirs magiques du père d'Esternome, qui a le don d'ubiquité (55), celui d'empoisonner les animaux ou encore de mettre en berne

⁶⁴⁴ MADELÉNAT Daniel, *L'épopée*, op. cit., pp. 17 et 19.

⁶⁴⁵ CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 57.

⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 56.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 62.

⁶⁴⁸ Pour illustrer la menace que représente la « pénétrante Ouest », une route coupant littéralement le quartier Texaco en deux, Ti-Cirique convoque les plus grands exemples de récits héroïques, inscrivant de manière tragi-comique le destin de ses compagnons d'infortune dans la plus pure tradition épique : « Il nous citait Dante, dans ses enfers, le Livre des Morts des Égyptiens, l'épopée de Gilgamesh où Outa-Napistim décrit un cataclysme, les Vêda d'une vieille Inde qu'il lisait du sanskrit, les Suppliantes d'Eschyle, l'héroïsme de Roland brisé dans Roncevaux, la complainte de Rutebeuf, Hugo dans ses cauchemars, Lautréamont dans son délire... » (484).

toute fertilité et toute croissance sur le territoire de l'habitation. L'existence d'un ancêtre aux vertus magiques préfigure certainement le caractère hors du commun et les hauts-faits du père et surtout de la fille, car tout comme dans l'épopée, l'action de *Texaco* est à tout moment « balisée par des signes du destin⁶⁴⁹ ». On observe que nombre des péripéties de la vie d'Esternome semblent écrites d'avance, à travers autant de prolepses ; en effet, c'est le destin qui, « lors d'un virage, lui changea l'existence » (62) : un enchaînement de hasards et de signes débouchera sur l'affranchissement d'Esternome et lui permettra de fuir la plantation. Plus tard, c'est encore le destin qui lui envoie « une qualité de fièvre qui vous rendait tout jaune » (158), et le pousse à quitter Saint-Pierre pour les Mornes avec Ninon. Enfin, après l'éruption de la Montagne Pelée, Esternome, éperdu, marche sur les talons de sa bienfaitrice, l'Adrienne Carmélite Lapidaille, jusqu'à Fort-de-France « comme on suit son destin » (215), ce qui l'amènera à rencontrer Idoménee, la mère de Marie-Sophie.

C'est également le destin qui conduit Esternome à sa vocation de bâtisseur, vocation qu'il transmettra à son tour à sa progéniture : très tôt « la géométrie de poutrelles » qui « nouait l'ensemble de la grande case » exerce sur le personnage enfant une fascination telle que, selon sa fille, « cette vue de la charpente détermina sans doute les tracées de sa vie, de son destin et finalement du mien » (61). Affranchi, comme on l'a vu, par son maître en gage de reconnaissance, le jeune homme rencontre « l'homme du destin », Théodorus dont le nom, comme toujours chez Chamoiseau, n'est pas choisi au hasard. Ce « blanc maître-charpentier » (75) embauche Esternome (« le destin étant le destin » 75), et l'initie au métier, ou plutôt à l'« art de nouer les poutrelles sans y mettre un seul clou, art d'équilibre des masses et de balance des poids, art du calcul des justes inclinaisons, art des essentes et des tuiles fixées par des chalazes de cuivre » (77). On se rend compte, lors du séjour d'Esternome à Saint-Pierre, que son nom de Laborieux ne pourrait pas mieux lui convenir : travaillant d'arrache-pied et non content de sa profession de charpentier, il apprend également celle de maçon et contribue ainsi à l'édification de nombreux bâtiments de la ville.

Dans le deuxième volet du roman, Marie-Sophie suit les traces d'Esternome. Avec Nelta, elle apprend dans un premier temps à « clouer le fibrociment » (341) des cases du

⁶⁴⁹ MADELÉNAT Daniel, *L'épopée*, op. cit., p. 45.

Morne Abélard puis, sur le site de Texaco, forte de l'expérience de son père dans les mornes, elle construit puis reconstruit inlassablement les bases de sa maison « aux charpentes légères » (408) « comme Esternome [le lui] avait enseigné » (380). Elle s'improvise également l'architecte de Texaco puisqu'elle indique aux nouveaux venus les endroits les plus propices à l'édification de leur case. L'implantation dans l'En-ville, cette « calebasse du destin » (375), serait donc l'aboutissement logique d'une légende non plus seulement familiale, mais collective, comme le Noutéka :

[...] j'étais en lutte contre moi-même, contre mes peurs [...] Lutter contre moi-même me renvoyait aux autres, car je sentais mon destin lié au leur. Je sentais aussi (comme mon Esternome me l'avait fait sentir) qu'il fallait face à l'En-ville organiser un vrai Quartier des mornes (350).

4.6.1 Féminité fantastique⁶⁵⁰

Si le destin de Marie-Sophie aboutit à l'édification de Texaco, elle se doit ensuite de mener un combat perpétuel pour en assurer la défense. Les hommes étant généralement démissionnaires ou passifs, celle-ci est en effet assurée principalement par les cheffes de famille, surnommées les « femmes-matador⁶⁵¹ », gardiennes et guerrières du lieu, également préposées, entre autres luttes, à l'éducation et à la protection de la « marmaille ». Les personnages féminins n'hésitent pas à recourir aux poings pour contrer les intrus successifs qui tentent de les déloger, qu'il s'agisse du propriétaire du site ou des « cêhêresses », mais aussi à se servir de la parole : comme le dit Marie-Sophie, « les femmes menaient leur guerre avec des ciseaux, des bols d'acide mais surtout leur résonance de voix [...] » (340), voix qui « [...] pouvait trancher comme un coup de coutelas » (350). Ainsi que le souligne Glissant, les femmes sont celles qui n'oublient pas et qui gardent la parole⁶⁵² ; de fait, Chamoiseau insiste souvent sur le contraste entre la sédentarité des femmes, sur leur attachement presque physique au lieu et sur le caractère bien plus volatile des hommes, lesquels « sont légers sur terre » et

⁶⁵⁰ Expression de Kassab-Charfi, voir KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 35.

⁶⁵¹ Voir l'éloge de la femme martiniquaise que fait Chamoiseau dans MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », op. cit., pp. 730-731 : « [...] la réalité sociologique de la Martinique, c'est que les femmes sont très présentes, et ce sont de fortes femmes. Ma mère, c'est une femme d'une autorité incroyable, puissante, qui régentait le monde, qui se battait contre la misère. C'est une femme-à-graines, une femme virile, et toutes les femmes antillaises sont comme ça ».

⁶⁵² CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 119.

gardent avec celle-ci « un contact provisoire⁶⁵³ » (430), rêvant de marronnage dans les mornes ou de la mer comme d'une échappée, d'un chemin vers l'ailleurs. Burton souligne à quel point la ville, et le monde de la plaine en général « à dominante féminine, voire matriarcale », contraste avec celui « fortement masculin et patriarcal d'en haut⁶⁵⁴ » : comme on peut s'en rendre compte dans *Chronique des sept misères*, « au marché, c'est la débrouillardise féminine qui règne en maîtresse. Les techniques de survie que déploient les femmes sont encore plus riches d'invention que celles des hommes, d'autant plus qu'elles sont pour la plupart sans partenaire et responsables seules de l'entretien de leurs enfants⁶⁵⁵ ». Plus adaptables que les hommes, celles-ci « ne sont pas détruites par l'évolution des circonstances économiques et sociales [...] ce sont elles, plutôt que les djobeurs, qui représentent ce qu'il y a de vraiment solide dans la contre-culture créole⁶⁵⁶ ».

Les personnages féminins occupent une place essentielle dans la poétique de Chamoiseau. Elles sont déjà présentes dans la première épigraphe du roman⁶⁵⁷, et l'on verra dans le chapitre suivant l'importance des seuils chez l'auteur martiniquais. Comme le souligne Kassab-Charfi, elles sont le « potomitan du monde antillais⁶⁵⁸ ». On se souvient à ce propos que Marie-Sophie est en grande partie inspirée de la « figure

⁶⁵³ Glissant parle pour sa part des « pratiques d'irresponsabilisation » de l'homme martiniquais, voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 169.

⁶⁵⁴ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 72.

⁶⁵⁵ *Ibid.*, p. 169.

⁶⁵⁶ *Ibid.*, pp. 170-171.

⁶⁵⁷ Il s'agit d'un emprunt à Hector Bianciotti, journaliste et écrivain d'origine italo-argentine : « Que rappellera ici le scribe qui ne rappelle à travers elle le sévère destin de toutes ces femmes condamnées aux maternités perpétuelles, expertes à déchiffrer les prophéties du vent, des crépuscules ou du halo brumeux qui parfois semble émaner de la lune, pour prévoir le temps de chaque jour et les travaux à entreprendre ; ces femmes qui, luttant à l'égal des hommes pour leur subsistance, firent ce qu'on appelle une patrie et que les calendriers réduisent à quelques dates bruyantes, à certaines vanités dont souvent les rues portent le nom ? » (11). Selon Wendy Knepper, « Bianciotti's quote attests to the forgotten struggles of women in the history of the nation as well as to the intuitive acts of deciphering associated with a feminine embodiment of history [...] », KNEPPER Wendy, *Patrick Chamoiseau : A Critical Introduction*, op. cit., p. 119.

⁶⁵⁸ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 12. La structure de la famille martiniquaise est en bonne partie tributaire des coutumes africaines, notamment en ce qui concerne « la tradition de la lignée par les femmes, ainsi que l'organisation de la famille étendue (sœurs aînées, tantes, marraines, grand-mères) ». Glissant mentionne également « le rôle actif de la femme dans le monde du travail [...] sans compter bien sûr celles qui dès le début de la colonisation travaillent dans les champs et même temps que les hommes et les enfants », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., pp. 166-167.

tutélaire⁶⁵⁹ » de Man Ninotte, cette « mère courage adulée, déterminée et aimante⁶⁶⁰ ». Les héroïnes de Chamoiseau sont également empreintes de cette « féminité fantastique » selon l'expression de Kassab-Charfi, qui caractérise nombre de créatures surnaturelles, « ondines hybrides, à mi-chemin entre l'humain et le féérique, version féminine du quimboiseur ou guérisseur, fines connaisseuses des arcanes des forêts et du secret des plantes⁶⁶¹ ». En effet, dans tous les romans et contes de Chamoiseau,

les femmes sont présentes, déesses des eaux et des forêts ou enchanteresses coulées dans les frondaisons des bois en une osmose animiste avec l'île et son tumultueux destin. L'Oubliée de *Biblique des derniers gestes*, l'Africaine d'*Un dimanche au cachot*, la Marie-Sophie de *Texaco* sont quelques-unes des figurations de cet être presque surnaturel que Chamoiseau célèbre chaque fois comme une divinité païenne⁶⁶² [...]

De fait, Ninon, dont Esternome pense qu'elle a été enlevée par une sirène, imagine sa bien-aimée dialoguant avec cette créature surnaturelle. Il rejoint ainsi ce que dit Eliade : « Les personnages des mythes sont des Êtres Surnaturels. Ils sont connus surtout par ce qu'ils ont fait dans le temps prestigieux des "commencements⁶⁶³" » :

Là, elle écoutait le chant que seules les femmes supposent. Ce n'est pas une blessure qui saigne, sirénait la sirène, mais l'ouverture qu'a conservée la femme sur l'énigme de la vie, une ouverture divine qui saigne non de douleur mais d'un regret de vie. L'homme, chantait la sirène, avait perdu cette touche avec la force divine. Ces infirmes désiraient clore ce propylée aux femmes. Et leur bois aveuglé lâchait non de la vie mais une sorte de ciment pour tombeau sans Toussaint. La femme malgré tout, en secrète alchimie, transcendait cette mort pour créer de la vie (188).

Malgré son caractère hors du commun, ou peut-être justement à cause de celui-ci, Marie-Sophie ne traversera jamais la mer, et ne réalisera pas ce qu'elle nomme son « odyssee transatlantique » (280), contrairement aux héros homériques ou à certains des personnages masculins de *Texaco*. La famille Gros-Joseph chez qui elle est employée devra en effet renoncer au voyage en France à cause de la guerre, puis elle refusera

⁶⁵⁹ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 13. Dans la trilogie *Une enfance créole*, Chamoiseau rend « un hommage d'une tendresse inouïe » à la « vaillance de la mère, dont la vie est consacrée à la succession des gestes essentiels pour la famille [...] », *ibid.*, p. 59.

⁶⁶⁰ *Ibidem*

⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 35.

⁶⁶² *Ibid.*, p. 12.

⁶⁶³ ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, op. cit., p. 17.

ensuite de suivre Nelta dans sa grande traversée, comme si elle obéissait à la parole magique de Papa Totone : « Amarre-toi bien les reins » (339-340). Dès ce moment, Marie-Sophie demeure plus que jamais fidèle à la terre ferme, telle un avatar de Pénélope puisqu'elle restera irrémédiablement attirée malgré tout par des marins dans l'âme, étant incapable de les détourner du chant des sirènes, autant que de leur donner un véritable « ancrage » familial et domestique (345) ; elle tente vainement de « s'amarrer » à son amant Nelta, qui traîne « ses grandes ailes enchaînées sur le port » (343) et finira par réaliser son vieux rêve de prendre la mer comme « grand chemin » (351) ; à Arcadius, le driveur, à qui elle désire « donner une ancre » (457), mais qui pour sa part aspire à se fondre au secret des rivières « pour atteindre la mer et trouver l'échappée » (459) ; ou encore à Iréné, le chasseur de requins (et maçon à ses heures) qui lui rappelle tant son père, et qui « abordait la mer avec l'esprit qui cherche un au-delà de ce monde où il n'était pas à l'aise » (483).

Marie-Sophie, si elle se caractérise comme une femme exceptionnelle qui semble se situer à la jonction de ces féminités guerrière et fantastique, elle est aussi, paradoxalement peut-être, la seule habitante de Texaco qui, ironie tragique, n'enfantera pas. Au début de la deuxième table, Marie-Sophie tombe systématiquement enceinte de ses violeurs ainsi que de Basile dont elle n'est pas véritablement aimée. Mais quand son désir d'enfant s'éveille, elle réalise que son ventre, à cause de ses avortements successifs, a irrémédiablement « perdu l'accès au grand mystère » (346). En cela, l'incapacité d'Esternome à procréer, incapacité qui poussera Ninon à le quitter, semble se répéter chez sa fille : d'une certaine manière, tout comme son père devra attendre d'être un vieillard pour féconder une femme, Marie-Sophie ne se mettra à l'écriture qu'au soir de sa vie, comme si c'était là un subterfuge pour contrecarrer l'extinction de sa lignée. Par ailleurs, c'est peut-être justement parce que Marie-Sophie n'est pas « condamnée aux maternités perpétuelles » qu'elle parvient si bien à prendre soin des autres : privée de descendance, elle est libre de se consacrer à la communauté, c'est ainsi grâce à Texaco qu'elle pourra prétendre à une autre forme d'immortalité. La stérilité de Marie-Sophie contribue donc certainement à faire d'elle un être de la résistance ; dans tous les cas, son aura grandissante lui confère un caractère presque surnaturel. Ainsi, Wendy Knepper voit en elle un Mentô des temps modernes « who brings Texaco into being by repeating

her secret word in both word and deed. Like her predecessors, she does not wait to be liberated, but makes her own kind of freedom in the world⁶⁶⁴ ».

4.7 Légende urbaine

À mesure que se multiplient les exploits, qu'augmentent l'autorité et le rayonnement de l'héroïne de *Texaco*, celle-ci dit souvent son impression non seulement de créer, mais de devenir elle-même une « légende », terme qu'Eliade définit comme un mythe « vidé de significations religieuses » et qu'il compare également au conte d'enfants⁶⁶⁵. Ce mot n'est donc certainement pas choisi au hasard, *legenda* désignant à l'origine « ce qui doit être lu, ce qu'il faut lire⁶⁶⁶ » lors de la fête d'un saint, puis par extension, toute forme de récit hagiographique⁶⁶⁷. On se souvient du caractère éminemment exemplaire, presque saint, voire virginal de Marie-Sophie, qui réunit d'ailleurs dans son prénom les traditions antique et biblique. Claude Millet quant à elle insiste sur le fait que la légende « apparaît le plus souvent, dans sa genèse, comme la déformation d'un substrat soit physique, soit historique, altéré, — ou transfiguré — par l'exagération, la confusion, l'oubli⁶⁶⁸ ». Le légendaire, « ce phénomène né avec le Romantisme et qui a conféré à la poésie romantique sa vocation de révélation et d'institution⁶⁶⁹ », fonctionne donc selon elle comme « un dispositif poétique de *mise en relation*, ou plutôt de soudure, du mythe et de l'Histoire, de la religion et de la politique, avec pour horizon la fondation de la communauté et son unité⁶⁷⁰ ». Pour Millet, « contrairement au mythe, c'est le peuple qui crée les légendes », et Glissant abonde dans son sens lorsqu'il définit la légende comme l'« expression populaire et poétique

⁶⁶⁴ KNEPPER Wendy, *Patrick Chamoiseau : A Critical Introduction*, op. cit., p. 120.

⁶⁶⁵ ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, op. cit., p. 142.

⁶⁶⁶ Mais aussi « ce qu'on peut lire », voir DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien*, op. cit., p. 160.

⁶⁶⁷ Voir DELEHAYE Hippolyte, « The Legends of the Saints : An Introduction to Hagiography », *Internet Medieval Source Book*, Fordham University, The Jesuit university of New York, 21.10.2000 <http://www.fordham.edu/halsall/basis/delehaye-legends.asp> (visité le 05.03.2013), chapitre I (Preliminary Definitions), para. 15 et suivants.

⁶⁶⁸ MILLET Claude, *Le Légendaire au XIX^e siècle*, Paris, Klincksieck, 1997.

⁶⁶⁹ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 127. Il ajoute en note que le légendaire prend racine dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et trouve son origine dans la « conscience de la rupture révolutionnaire qui a institué le peuple en sujet politique, ouvrant la possibilité de le penser comme sujet poétique. Sa plus grande réalisation en France fut *La Légende des siècles* ».

⁶⁷⁰ C'est nous qui soulignons. MILLET Claude, *Le légendaire au XIX^e siècle*, op. cit., p. 5.

d'une conscience collective⁶⁷¹ ». Millet ajoute enfin que les légendes constituent « une déformation émotive d'un substrat historique⁶⁷² » : dès lors, la mémoire légendaire est comparable à la mémoire morcelée des antillais, puisque toutes deux sont considérées par la norme comme « une mauvaise mémoire, une mémoire oublieuse, qui ne conserve les faits du passé qu'au prix de leur altération [...], un miroir déformant, qui ne renvoie qu'un reflet trouble de l'Histoire⁶⁷³ ».

De fait, de nombreuses créations francophones ont selon Moura recours au légendaire et à la soudure qu'elle rend possible « entre une origine [...] et le devenir actuel du peuple et de la culture dont elles émanent⁶⁷⁴ ». On peut lire dans *Texaco* et particulièrement à travers la figure de Marie-Sophie la volonté de Chamoiseau de fonder, ou du moins de réintégrer, le légendaire « qui manque à présent dans le lieu proche⁶⁷⁵ ». Selon de Certeau, l'espace urbain s'obstine en effet à exterminer les récits et légendes qui en hantent les recoins, faisant de la ville un lieu inhabitable, « où l'on ne peut croire en rien », une « symbolique en souffrance⁶⁷⁶ ». Ainsi, « les légendes locales [...] permettent des issues, des moyens de sortir et de rentrer, et donc des espaces d'habitabilité⁶⁷⁷ » : ce sont elles qui fondent *Texaco*, non seulement parce qu'au cœur de celle-ci, la Doum constitue le dernier refuge des légendes, du propre dire de Marie-Sophie, mais surtout parce que la matière même des cases est pour ainsi dire tissée de contes et d'histoires.

4.8 L'origine est en avant de nous

La Créolité, nous l'avons vu, « domicilie [son] origine en terre caribéenne, américaine⁶⁷⁸ », et se construit « loin de l'Afrique, de l'Asie, de l'Europe, avec des bouts

⁶⁷¹ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 238. Glissant cite à ce sujet Hermann Gunkel, *Une théorie de la Légende*, trad. de l'allemand par Pierre Gilbert, Flammarion, Paris, 1979 : « Les mythes [...] sont des histoires de dieux, par opposition aux légendes dans lesquelles les acteurs sont des hommes », *ibidem*.

⁶⁷² MILLET Claude, *Le légendaire au XIX^e siècle*, op. cit., p. 62.

⁶⁷³ *Ibid.*, p. 119.

⁶⁷⁴ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 127.

⁶⁷⁵ DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien*, op. cit., p. 160.

⁶⁷⁶ *Ibidem*

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 159.

⁶⁷⁸ CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 26.

de chacun de ces continents et des fragments de leurs cultures⁶⁷⁹ ». Si, en Martinique, les conceptions d'Histoire et de Genèse unique ne peuvent qu'avoir été importées, l'idée même de « mythe créole de l'origine » constitue par conséquent une contradiction dans les termes, comme le souligne Garraway⁶⁸⁰. Cependant, en proposant une relativisation de l'Histoire et une désacralisation de la Littérature, Chamoiseau signale déjà « le décentrement de l'homme occidental dans le monde⁶⁸¹ ». De plus, il opère bel et bien une créolisation de certains des mythes judéo-chrétiens des origines parmi les plus importants, qu'il s'agisse de la Bible ou de l'*Odyssée*, qu'il réinterprète selon le point de vue et au bénéfice de ceux que ces récits ont ignorés⁶⁸² ou marginalisés.

Ce faisant, Chamoiseau élabore une forme de syncrétisme mythique⁶⁸³ qui à la fois désavoue et épouse les grands récits fondateurs⁶⁸⁴, qu'il convoque afin d'occuper la place des maillons manquants de la chaîne, parfois incomplète, que constitue la tracée de la Parole antillaise. Celle-ci naît en effet avec le cri du migrant nu dans la cale du bateau négrier, s'intensifie dans la révolte du Nègre marron, se voit détournée par la résistance anonyme du Conteur, évoque le Pays d'avant dans les incantations du Mentô mais, surtout, incite à la résistance, s'étrangle, puis meurt dans l'impossible quête du Driveur, et en fin de compte renaît, proférée par Marie-Sophie, la femme-matador au caractère légendaire. L'Informatrice constitue le dernier relais, en ce qu'elle transmet ce qui demeure de la Parole, ces « mots et boutures créoles du dire⁶⁸⁵ », au « Marqueur de paroles », réceptacle ultime de « cette source vive qu'il faut capter sous les archétypes et les grands mythes un peu écrasants — ou plutôt sans eux, malgré eux, dans cette culture dépourvue de genèse où les fondements ancestraux ont été disloqués⁶⁸⁶ ». Ainsi, la figure de l'écrivain, par ses réécritures et ses transpositions, par « l'intégration de la dialectique de l'oral et de l'écrit à l'écriture poétique même⁶⁸⁷ », mais aussi grâce au

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 27.

⁶⁸⁰ GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., pp. 151-167.

⁶⁸¹ CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue*, op. cit., p. 60.

⁶⁸² *Ibid.*, p. 152.

⁶⁸³ Sur la notion de « post-colonial syncreticity », voir ASCHROFT Bill *et al.*, *The Empire Writes Back*, op. cit., p. 29.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 162.

⁶⁸⁵ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 13.

⁶⁸⁶ *Ibidem*

⁶⁸⁷ LUDWIG Ralph, « Écrire la parole de nuit. Introduction », in *Écrire la parole de nuit*, op. cit., p. 23.

souvenir de ces figures de fondations, effectue un « marronnage dans la langue⁶⁸⁸ », et marque le passage paradoxal de la Parole en littérature.

Ainsi, le Marqueur est dans *Texaco* le personnage « d'une transition et d'une transmission⁶⁸⁹ », il achève « la synthèse d'un double mouvement de décomposition et de recomposition du "nous"⁶⁹⁰ ». Si ce passage ne se fait pas sans heurts, comme nous le verrons dans notre dernier chapitre, il demeure de cette créolisation du mythe, de cette révocation de la chronique officielle, l'idée d'un retournement fondamental. Loin de s'abreuver passivement à la source des modèles historiques, mythologiques et littéraires, Chamoiseau les utilise tout en interrogeant leur aptitude « à résoudre les problèmes actuels », là où selon Glissant, « seule une poétique de la Relation est susceptible de gérer les rapports entre les peuples et les individus⁶⁹¹ ». De même, il suggère dans *Texaco* que les principes de la Créolité elle-même peuvent désormais tenir lieu de modèle culturel et politique au monde moderne. Comme le remarque encore Garraway à propos de *L'Esclave vieil homme et le molosse*⁶⁹², l'origine du peuple martiniquais, si elle n'est pas entièrement décelable dans le passé d'une cosmogonie, est peut-être à chercher dans l'avenir :

Chamoiseau seeks to legitimate Creole collective identity by combining a mythologized, manifestly fictional account of the past with a teleological narrative in which Creole peoples themselves reflect the genesis and future of global humanity. Transposing the problem of origin from the past to the future, Chamoiseau's novel thus sheds light on the ideological stakes of the widespread faith among Caribbean theorists in a future state of globalized creolization as the end of all origins⁶⁹³.

La proposition de Garraway nous semble particulièrement pertinente en ce qui concerne *Texaco*, d'autant qu'elle se voit confirmée dans les ouvrages subséquents de

⁶⁸⁸ *Une enfance créole 1, Antan d'enfance*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1993, p. 69.

⁶⁸⁹ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 37-38.

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 37.

⁶⁹¹ LUDWIG Ralph, « *Écrire la parole de nuit*. Introduction », in *Écrire la parole de nuit*, op. cit., p. 23.

⁶⁹² « What the marqueur hopes, it seems, is that his own story of marronnage and self re-creation will function not as a foundationalist myth of origin, but rather as an allegory that will inspire a population whose blood hounds and monsters may come precisely in the form of hegemonic systems of thought and unquestioned truths », GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., p. 161.

⁶⁹³ *Ibid.*, p. 153. La théorie de Garraway éclaire les paroles de Glissant d'une lumière nouvelle : « les écrivains américains so[nt] en proie à une manière de mémoire du future. Je veux dire par là qu'il est presque sûr que nous sommes des écrivains virtuels, dont le public est à venir » ; « [...] nos œuvres actuelles sont une préface à une littérature future », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 436 ; p. 600.

Chamoiseau. Ainsi, dans *L'Empreinte à Crusoé*, si le personnage de Robinson cherche tout au long du roman à « inventer [s]a propre histoire, à [s]'ensourcer dans une légende⁶⁹⁴ », l'auteur nous rappelle, dans « L'atelier de l'empreinte, chutes et notes », que « l'origine est moderne, et bien plus : elle est en avant de nous⁶⁹⁵ ».

⁶⁹⁴ *L'Empreinte à Crusoé*, op. cit., p. 33.

⁶⁹⁵ *Ibid.*, p. 243.

V) Le langage nouveau

5.1 L'Informatrice et le Marqueur de paroles

Dans l'épilogue, le Marqueur de parole révèle être venu à Texaco dans l'intention de collecter des informations sur Solibo⁶⁹⁶, le Conteur disparu dont il tente vainement de faire le deuil. Cependant, il avoue également avoir abandonné ce projet suite à la révélation que constitue pour lui l'histoire de Marie-Sophie, son Informatrice. Le récit de vie de cette vieille femme lui procure la matière poétique qui lui manquait, et marque ainsi le début d'une forme d'initiation à l'écriture. Il est cependant essentiel de souligner que le Marqueur de paroles ne se prétend jamais écrivain, mais se présente plutôt comme une figure de transition entre la parole perdue et l'écrit à venir ; il s'agit d'un humble passeur⁶⁹⁷ ou, littéralement, d'un « relieur », dont le travail s'apparente à celui d'un anthropologue. Chancé définit en effet le Marqueur de paroles comme « celui qui recueille, réorganise, assemble simplement des fragments et des témoignages, et celui qui se fond à la parole perdue et la reconstitue⁶⁹⁸ ». De plus, comme nous l'avons vu, le statut d'écrivain n'est pas aisé à reconnaître « dans un monde où l'écrit est instrument d'assujettissement et d'aliénation coloniale⁶⁹⁹ [...]».

De fait, si le Marqueur « établit une synthèse entre le monde du conteur et celui du narrateur, entre la société des habitations et celle de la ville⁷⁰⁰ », c'est au prix d'un paradoxe, voire d'un déni qui se traduit dans *Texaco* par un artifice romanesque. Ce n'est en effet qu'au sein du dernier chapitre que la narration, jusqu'alors attribuée à Marie-Sophie, se révèle un discours rapporté, et le lecteur réalise ainsi que ce qu'il croyait être

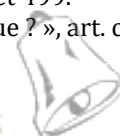
⁶⁹⁶ Pour Dominique Chancé, « à partir de Solibo, la parole est en effet perdue, inaccessible. Le scripteur-narrateur assume la perte de la parole la place au cœur de son texte le drame du « marqueur de paroles » en quête de cette parole, de cet oral à jamais disparu », CHANCÉ Dominique, « Patrick Chamoiseau est-il un homme de dialogue ? », in HAZAËL-MASSIEUX Marie-Christine, BERTRAND Michel (dir.), *Langue et identité narrative dans les littératures de l'ailleurs. Antilles, Réunion, Québec*, op. cit., p. 112. Voir également *Texaco*, p. 491.

⁶⁹⁷ Chancé a beaucoup travaillé sur l'humilité du Marqueur de paroles et l'insistance de l'écrivain lorsqu'il prétend ne pas écrire et affirme « qu'il se contente de "marquer" ou de transcrire », CHANCÉ Dominique, *L'Auteur en souffrance*, op. cit., pp. 3 et 19, voir également pp. 489 et 499.

⁶⁹⁸ CHANCÉ Dominique, « Patrick Chamoiseau est-il un homme de dialogue ? », art. cit., p. 112.

⁶⁹⁹ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 38.

⁷⁰⁰ *Ibidem*



le récit cadre est en fait un récit enchâssé. Ainsi, dans les ultimes pages de *Texaco* apparaît l'immense travail de réécriture et d'assemblage effectué par le Marqueur⁷⁰¹, un procédé qui dévoile l'illusion du projet romanesque en même temps qu'il souligne une fois encore le complexe éthos chamoisien. Tout comme les dits de Pipi et des autres djobeurs de *Chronique des sept misères*, les paroles de Marie-Sophie et d'Esternome sont « inéluctablement perdus », puisque « le souffle de l'oral est épique, et se tarit dans l'écrit⁷⁰² » : seule demeure « une trace, une mémoire qui ne peut en restituer la totalité, l'authenticité⁷⁰³ ». Le Marqueur laisse entrevoir toutes les difficultés rencontrées lors de l'écriture de ce « Texaco mythologique », la plus épineuse résidant dans le choix d'une langue capable d'évoquer au mieux toute la « densité de légende », le « souffle » (497) épique de l'Informatrice, sans trahir le réel antillais pour autant. Car quelle que soit la langue qu'il choisisse, l'écrivain créole doit faire face à « une sorte de tourment de langage, lors du passage de l'oralité à l'écriture⁷⁰⁴ », tant le fossé est profond « entre une expression écrite qui se v[eut] universalomodern et l'oralité créole traditionnelle où sommeille une belle part de notre être⁷⁰⁵ ». C'est donc une profonde contradiction qui habite l'écrivain antillais, déchiré « entre la nécessité d'écrire pour témoigner, retracer l'Histoire, réparer un "nous disjoint", selon Édouard Glissant, et la peur de trahir, de renier sa « créolité » en adoptant l'écrit en français, dans une position de maîtrise⁷⁰⁶ ».

Dans la majeure partie du roman cependant, c'est Marie-Sophie qui se voit confrontée aux affres de l'écriture. En cela, la quête du Marqueur de paroles sera semblable à celle de son Informatrice, jusque dans le profond malaise qu'elle éprouve à l'égard de la langue : s'il est essentiel pour elle de poursuivre la parole de son père, ainsi que « les mots rares de Papa Totone », elle mesure à quel point il est douloureux d'écrire en pays dominé, et se voit inévitablement confrontée à « l'infranchissable barrière qui sépare la parole de l'écriture à faire, qui distingue l'écriture faite de la parole perdue »

⁷⁰¹ « La parole de la narratrice de *Texaco* régit tout le texte, certes, et lui donne valeur d'oral, dans la scénographie fictive, mais en réalité, le récit est très écrit, puisque cette parole a tout entière été reprise par le marqueur », CHANCÉ Dominique, « Patrick Chamoiseau est-il un homme de dialogue ? », art. cit., p. 117.

⁷⁰² CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 95

⁷⁰³ *Ibid.*, p. 63.

⁷⁰⁴ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 111.

⁷⁰⁵ *Éloge*, op. cit., p. 35.

⁷⁰⁶ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 5.

(492). Bien que l'écriture permette dans un premier temps à Marie-Sophie de faire revivre son Esternome, de « réécouter les échos de sa voix égarés en [elle]-même, [s]e reconstruire lentement autour d'une mémoire, d'un désordre de paroles à la fois obscures et fortes » (411), cette même écriture devient bien vite la source d'une douleur infinie. Les paroles de son père retentissent en effet en créole dans la mémoire de sa fille, une langue qui ne peut ni s'écrire, encore moins se traduire sans être dénaturée. Pour entrer en littérature, Marie-Sophie, à l'image du Marqueur de paroles et de Chamoiseau lui-même, doit donc faire face à un dilemme qui prend naissance dans une triple rupture que les auteurs des *Lettres créoles* définissent ainsi : « on passe de l'oral à l'écrit, c'est une rupture par l'énoncé ; on passe de la langue créole à la langue française, c'est une rupture par la langue ; on passe du conteur à l'écrivain, c'est une rupture par accélération⁷⁰⁷ ». La question du franchissement, ou de l'affranchissement de ce gouffre entre écrit et oral, entre français et créole, entre passé et présent est au cœur de l'œuvre de Patrick Chamoiseau : la quête de l'En-ville apparaît finalement comme la nécessité à la fois de lutter contre la malédiction de la langue française, et de la conquérir.

5.2 La schizophrénie linguistique

Dans *Texaco*, la triple rupture dont nous venons de parler est accentuée par le rapport ambigu qu'entretiennent Marie-Sophie ainsi que d'autres personnages à la langue française. Si selon les dires du Marqueur, la parole de l'Informatrice mélange « le créole et le français, le mot vulgaire, le mot précieux, le mot oublié, le mot nouveau..., comme si à tout moment elle mobilisait (ou récapitulait) ses langues » (494), elle désire pourtant ardemment que l'écrivain « arrange » sa parole « dans un français soutenu » (495). Pour elle comme pour d'autres habitants du quartier, tout se passe comme si la langue de Molière constituait l'unique espoir d'ordonner le chaos babélien de leurs histoires et de leur langue : ainsi, l'Haïtien Ti-Cirique, le lettré de *Texaco* dont l'une des épîtres ouvre le roman⁷⁰⁸ (19), prône la supériorité de la langue française, qu'il idolâtre,

⁷⁰⁷ *Lettres créoles*, op. cit., pp. 89-90.

⁷⁰⁸ Ti-Cirique y reproche au Marqueur de paroles de manquer d'Humanisme et de grandeur. Selon Czyba, c'est une façon humoristique pour Chamoiseau d'annoncer ses choix poétiques et de dénoncer

sur la langue créole : « Face aux tournures créoles, un hoquet de dégoût lui bouleversait le corps : Mon Dieu, madame Marie-Sophie, cette langue est sale, elle détruit Haïti et conforte son analphabétisme [...] l'universel, pensez à l'universel... » (414). S'il n'est pas très habile de ses mains (détail d'importance, ce sont ses voisins qui bâtissent sa case), il connaît le dictionnaire par cœur et occupe ses journées à éplucher les classiques de la littérature française, qui lui permettent de sublimer son quotidien d'exilé ainsi que celui de ses voisins.

Pour Ti-Cirique, la langue et la littérature françaises peuvent à elles seules doter la trajectoire des habitants de Texaco d'une dimension tragique ou héroïque ; lorsque l'écrivain public se charge de rédiger quelque deux mille sept cents demandes d'emploi pour la veuve Sonore, il préfère s'inspirer « de récits de vie misérable copiés dans un roman de Victor Hugo » (28) et émailler son texte de citations empruntées à la chanson de Roland, à Racine ou encore à Lautréamont, plutôt que de peindre fidèlement la vie de l'intéressée, qu'il ne juge « pas très noble » (28). Selon Luce Czyba, le personnage de Ti-Cirique a pour objectif de « remettre en cause, sur le mode de l'humour, la "passion fétichiste", l'idolâtrie du français académique fatalement associée au rejet honteux de la langue créole, et de dénoncer, avec non moins d'humour, le conformisme de cette révérence linguistique comme contraire à la pratique d'une écriture vivantes⁷⁰⁹ ». Cependant, comme on l'observe souvent chez Chamoiseau, il demeure impossible de réduire les personnages du roman à de simples caricatures ; ainsi, si Marie-Sophie se moque parfois de ce lecteur insatiable, elle rend en même temps un « bel hommage à cet exilé, échappé de justesse aux tontons macoutes de Duvalier⁷¹⁰ ». De plus, malgré son savoir encyclopédique teinté de pédantisme ou son mépris du créole, Ti-Cirique joue un rôle crucial dans le destin du quartier, puisqu'il confirme Marie-Sophie dans la voie de l'écriture :

Il prit l'habitude quand les moments nous le permettaient, de s'asseoir avec moi, lire mes cahiers, corriger mes horreurs, donner sens à mes phrases. Il m'apporta de son vocabulaire, excitant en moi ce goût des mots précis dont la maîtrise m'échappa à jamais. Puis, il me parla du

l'illusion de l' "Universalité" propre à un humanisme qu'il estime fourvoyé », CZYBA Luce, « Fonctions et enjeux de la parole dans Texaco », art. cit., p. 202.

⁷⁰⁹ *Ibid.*, p. 201.

⁷¹⁰ *Ibid.*, p. 207.

vaste tissu qu'est la Littérature, une clameur multiple et une, qui rassemblait les langues du monde, les peuples, les vies (416).

Si la langue française constitue pour Marie-Sophie et Ti-Cirique l'expression parfaite de la littérature, elle s'avère néanmoins exigeante et intimidante, et l'Informatrice avoue plusieurs fois ne pas parvenir à la dompter. Il apparaît donc que la fascination des mulâtres de l'En-ville pour le français, non seulement empreinte du prestige des Belles-Lettres mais fondant également le statut social élevé de ceux qui le maîtrisent, se propage jusque dans les quartiers. C'est en effet par le français uniquement que l'on peut imposer son existence aux yeux des autres, qu'il s'agisse de trouver du travail (Sonore), ou d'immortaliser sa mémoire (Marie-Sophie).

5.2.1 Langue française vs. langue créole

Chamoiseau, dans *Écrire en pays dominé*, confie avoir vécu un dilemme semblable à celui de Marie-Sophie : « Ma prime douleur fut dans ce drame des langues : entre langue créole et langue française. Le vieil enjeu de l'authenticité. Dans laquelle Écrire juste, et comment⁷¹¹ ? » Cependant, contrairement à son héroïne, l'écrivain a baigné dès sa plus tendre enfance dans la langue française⁷¹², notamment du fait de sa scolarisation, l'école étant le premier vecteur de francisation en Martinique. Ainsi : « [les maîtres d'école] rejetaient aux enfers la langue et la culture créoles du pays d'autant plus aisément qu'ils n'y voyaient ni langue ni culture⁷¹³ ». En effet, dans *Chemin-d'école*, le négrillon est frappé de constater que le créole « résonne comme un blasphème dans l'univers francisé de la classe⁷¹⁴ », alors même que « cette division de la parole n'avait jamais auparavant attiré [son] attention » :

[...] avec le Maître, parler n'avait qu'un seul et vaste chemin. Et ce chemin français se faisait étranger. L'articulation changeait. Le rythme changeait. L'intonation changeait. Des mots plus ou moins familiers se

⁷¹¹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 248.

⁷¹² Dans un entretien avec Lise Gauvin, Chamoiseau confie : « Ce qui me vient immédiatement ce sont des images françaises, des réactions françaises etc. du fait de l'aliénation dont je suis victime (...) On n'est pas créole naturellement dans la situation actuelle », GAUVIN Lise, « Un rapport problématique, *Patrick Chamoiseau* », art. cit., p. 43.

⁷¹³ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 45. Voir aussi *Le Quatrième siècle* : « Ceux qui se faisaient surprendre à parler le créole, langue honteuse et prohibée : alignés, les mains offertes, les doigts joints et tendus vers le haut, pour recevoir chacun les cinq coups de règle », GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., p. 297.

⁷¹⁴ *Une enfance créole 2, Chemin d'école*, op. cit., p. 119.

mettaient à sonner différents. Ils semblaient provenir d'un lointain horizon et ne disposaient plus d'aucune proximité créole. Les images, les exemples, les références du maître n'étaient plus du pays⁷¹⁵.

Le maître d'école constitue effectivement la « courroie de transmission du savoir occidental et le maître d'œuvre de ces "orthopédies culturelles" censées corriger les tares créoles⁷¹⁶ » :

On allait à l'école pour perdre de mauvaises mœurs : mœurs d'énergumène, mœurs nègres ou mœurs créoles — c'étaient les mêmes. Le Maître, de temps en temps, s'écriait [...] : « France toujours, France tout court ! » Ô pays de Vercingétorix, de Jeanne d'Arc, de Clemenceau, vieux foyer de civilisation latine qui nous forgea Malherbe, Racine, Hugo⁷¹⁷.

Comme le révèle Glissant dans *Le Discours antillais*, l'éducation nationale, en élisant le français comme langue dominante, participe simultanément du dénigrement de la langue créole : « Dans les manuels traditionnels, le créole est un patois, incapable d'accéder à l'abstraction, et par conséquent de véhiculer un "savoir⁷¹⁸" ». L'enfant martiniquais est en effet dès le plus jeune âge naturellement amené à distinguer entre le français et le créole en fonction de ses activités, ce qui lui procure le sentiment de vivre les langues séparément⁷¹⁹ :

On l'habitue en classe au monde du sérieux, du travail, des rapports hiérarchisés, auquel il associe naturellement la langue française. Dès qu'il est en récréation, il reprend l'usage du créole, qu'il associe au jeu, à la liberté, à l'absence de contrainte. Ce qui serait tout à fait légitime et bon, s'il ne faisait par surcroît le rapport entre créole et irresponsabilité⁷²⁰.

Glissant relève une dichotomie semblable à celle qui opère au sein du milieu scolaire dans les propos de Césaire, qui rappelle d'ailleurs étrangement la fameuse formule controversée de Senghor⁷²¹ : « Ensuite, chez moi, tout discours est affaire de réflexion,

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 68.

⁷¹⁶ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 62.

⁷¹⁷ *Une enfance créole 2, Chemin d'école*, op. cit., pp. 169-170.

⁷¹⁸ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 590.

⁷¹⁹ Frankétienne parle à ce sujet de « schizophonie », voir KASSAB-CHARFI, Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 63. Confiant quant à lui mentionne une « schizophrénie linguistique », voir CONFIAANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 117.

⁷²⁰ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 596.

⁷²¹ « L'émotion est nègre, comme la raison est hellène », Léopold Sedar Senghor, « Ce que l'homme noir apporte » dans *L'homme de couleur*, Paris, Éds. Cardinale Verdier *et al.*, 1939, p. 295.

c'est une œuvre conceptuelle, alors il faut que je le fasse en français. Voyez-vous, le créole, c'est la langue de l'immédiateté, la langue du folklore, des sentiments, de l'intensité⁷²² ». Cette partition des langues pour exprimer les champs de la raison et respectivement de l'émotion est emblématique de la situation diglossique en vigueur en Martinique. Elle est généralement associée au contexte colonial, que le linguiste Robert Chaudenson définit ainsi :

Les DOM présentent des situations qu'on peut qualifier [...] de « diglossiques » en marquant par là que se retrouvent, dans la même aire et au sein de la même communauté linguistique, deux langues (le français et un créole) de statut social inégal et de répartition fonctionnelle en gros complémentaires (le français dans les situations formelles et/ou publiques ; le créole dans les situations informelles et/ou privées⁷²³.

Chamoiseau lui-même confesse avoir « discriminé » le créole lors de ses débuts d'écrivain : « Ainsi, j'utilisais la langue dominée pour des bandes dessinées, des histoires racontées en contrebande. Avec la langue dominante, appelée dans mes poèmes, je hélais la liberté avec des souffles graves⁷²⁴ ». On peut constater avec le phénomène diglossique, relayé principalement par l'école, l'inégalité grandissante entre le français et le créole. Ce dernier, plus fragile, tend à disparaître, étouffé par la langue de Molière ; pour Glissant, la langue créole et toutes les langues nées de la colonisation avec elle sont non seulement « contaminables par la langue officielle » mais également « confrontées [...] à des problèmes de fixation et de transcription⁷²⁵ », comme nous l'avons déjà mentionné dans notre premier chapitre⁷²⁶. Le créole a pendant longtemps été dépourvu d'orthographe et de grammaires ou de dictionnaires, et reste aujourd'hui à « inventorier » afin de pallier la diglossie⁷²⁷ qui sévit chaque jour davantage aux Antilles,

⁷²² Propos d'Aimé Césaire, recueillis lors d'un entretien avec Jacqueline Leiner, en introduction à l'édition globale de la revue *Tropiques*, 1978, cité par GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., note n°1, p. 598.

⁷²³ Robert Chaudenson, *Créole et enseignement du français*, Paris, espaces Francophones, Université de la Réunion/L'Harmattan, p. 192, cité par N'ZENGOU-TAYO Marie-José, « The Poetics of French and Creole « Interlect », in Patrick Chamoiseau's *Texaco* », *Caribbean Quarterly*, vol. 43, n° 4, décembre 1997, p. 82.

⁷²⁴ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 62.

⁷²⁵ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 111.

⁷²⁶ Voir *supra*, p. 36.

⁷²⁷ Selon Perret, il s'agit d'un mot « choisi par le linguiste Ferguson en 1959 pour indiquer la coexistence dans une même communauté de deux langues dont les statuts sociaux sont différents. Il y a une variété haute et une variété basse », PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 134.

et dont on retrouve également plusieurs exemples dans *Texaco*. Burton va en effet jusqu'à supposer que c'est elle qui « commanderait aux binarismes Texaco/En-ville⁷²⁸ ».

5.2.2 La trahison de l'écriture

Écrire en Martinique, avant la renaissance créole des années 70-80, du moins pour quelqu'un comme Marie-Sophie, signifie donc écrire en français, et contribuer de ce fait à enterrer le créole. Dans *Texaco*, on mesure à plusieurs reprises combien l'écriture est assimilée à une pratique mortifère, comme si la vie ne pouvait survivre à l'acte d'écriture : les mots d'Esternome résonnent « comme un glas » (255) car non seulement l'écriture « transforme en indécence les indicibles de la parole⁷²⁹ » (258), mais en fixant le passé de manière irrévocable, en dénaturant la richesse de ses souvenirs, elle donne à Marie-Sophie l'impression revivre la mort de son père. Ainsi, dans le chapitre intitulé « Écrire-mourir », elle déplore cette fatalité : « chaque phrase écrite formolait un peu de lui, de sa langue créole, de ses mots, de son intonation, de ses rires, de ses yeux, de ses airs » (412). Ses cahiers, lorsqu'ils rapportent la parole au discours direct d'Esternome, deviennent donc autant de tombeaux poétiques dont les « phrases appliquées semblaient des épitaphes » (412), et les mots des « caillots de mort » (460). Ce sentiment funeste, auquel elle ne peut échapper puisque l'écriture demeure pour elle une nécessité⁷³⁰ qui lui permet malgré tout de « résister aux enfers de Texaco » (413), s'accroît encore lorsqu'elle écrit sur elle-même : « Texaco mourait dans mes cahiers alors que Texaco n'était pas achevé. Et j'y mourais moi-même alors que je sentais mon être de l'instant s'élaborer encore » (413).

Voir également Charles Ferguson, « Diglossia », *Word*, vol. 15, 1959, pp. 325-340, Jacques André, *L'Inceste focal dans la famille noire antillaise*, PUF, Paris, 1987, p. 63, et CONFIAANT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 117.

⁷²⁸ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 194.

⁷²⁹ Lorsqu'il faut évoquer le désastre de Saint-Pierre, Esternome ne peut que « murmurer [...] des choses éparses, sans grand sens, mais aussi terribles qu'une bonne description » (194).

⁷³⁰ On peut ici tirer un parallèle entre ce que représente l'écriture pour Marie-Sophie, qui constitue malgré tout une manière salvatrice de sublimer son quotidien, et une anecdote que raconte Chamoiseau dans *Écrire en pays dominé*. En effet, dans le cadre de son travail social au centre pénitentiaire de Fleury-Mérogis, il se lie d'amitié avec un jeune détenu qu'il initie de manière inattendue à l'écriture : « Mon ami emprisonné se prit au jeu. Les pages du cahier se couvrirent. Il lisait. Il écrivait [...] Il allait ainsi écrire un roman [...] En le voyant écrire, j'eus conscience du potentiel de la lecture-écriture dans une situation extrême », *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 90.

Déjà dans *Solibo Magnifique*, Chamoiseau aborde l'aspect fatal de l'écriture, notamment lorsque le Conteur fait l'injonction suivante à l'Oiseau de Cham : « Cesse d'écrire kritia kritia, et comprends : se raidir, briser le rythme, c'est appeler sa mort... Ti-Zibié, ton style te fera mourir couillon⁷³¹... ». Au sujet de cette scène, Stéphanie Bérard postule que « Solibo place l'écriture du côté de la mort car elle fixe, fige sur la page la parole qui est du côté du mouvement et de la vie. La parole fugitive, éphémère est pour lui plus vivante que l'écriture fixe et permanente. La voix laisse couler le flot de paroles, alors que le stylo immobilise les mots dans l'artifice de l'écriture⁷³² ». Chancé dresse de l'écriture telle qu'elle apparaît chez Chamoiseau un constat similaire puisque celle-ci « méduse » et « caractérise l'écrit comme mort, absence de soi et possession par l'autre⁷³³ ». À ce titre, seule « la parole peut dire la vie, à l'inverse de l'écrit qui non seulement n'a d'autre objet que la mort, d'autre posture que celle de l'immobilité, mais qui tue⁷³⁴ ». Pour appuyer son propos, elle cite Glissant selon qui « l'oral au contraire de l'écrit est inséparable du bouger du corps. Là le dit est inscrit non seulement dans la posture qui favorise (accroupissement de la palabre par exemple, ou piétinement rythmé dans le cercle quand on cadence la musique) [...] ». Dès lors, « Passer de l'oral à l'écrit, c'est immobiliser le corps, le soumettre (le posséder)⁷³⁵ ». L'écriture est donc mortifère puisqu'elle annihile le principe de mouvement et donc de vie, et paralyse littéralement celui qui la pratique et les sujets dont elle traite.

L'écriture, à laquelle Marie-Sophie ne peut pourtant s'empêcher de s'adonner constitue pour elle une tragédie dont « on ne fait pas métier » (460) : loin de rendre immortelle celui ou celle qui la manie, incapable de ressusciter le passé, elle précipite Marie-Sophie dans un abîme de désespoir. Chamoiseau lui-même confie, au sujet de ses

⁷³¹ *Solibo Magnifique*, op. cit., p. 76.

⁷³² BÉRARD Stéphanie, « Patrick Chamoiseau, héritier du conteur ? », art. cit., p. 98.

⁷³³ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 45.

⁷³⁴ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 45.

⁷³⁵ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., pp. 237-238. De même, dans *L'Esclave vieil homme et le molosse*, le narrateur butte contre « l'insuffisance désolante de la langue pour dire l'horreur de la poursuite. Il a beau lancer ces phrases derrière le fugitif à bout de souffle, aucune séquence n'est finalement assez juste pour transmettre l'émotion au plus près de sa vérité : "Le reste est impossible à décrire dans cette langue, que l'on m'amène des sons et des langages anciens, des vocaliques plurielles, des gerbes tonales et des liaisons effervescentes [...]" », *L'Esclave vieil homme et le molosse*, op. cit., p. 84, cité par KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 32.

débuts d'écrivain, à quel point l'écriture, parce qu'elle participe du discours de l'Autre et est issue du colonialisme, s'avère pour lui à la fois aliénante et essentielle :

J'avait beaucoup lu, j'avais beaucoup imité, beaucoup écrit et dessiné de petites histoires qui ne se passaient pas aux Antilles mais dans les endroits de mes lectures [...] Mes personnages ne me ressemblaient pas non plus, ils avaient les cheveux au vent et les yeux bleus de mes héros [...] J'avais tout rencontré : la mort, la femme, la haine, la trahison, les regrets, le courage, le dépassement de soi [...] Et ces forces s'étaient imposées à moi avec l'autorité impérieuse de leur monde qui effaçait le mien. Elles m'avaient décuplé de vies mais en dehors de moi-même. Elles m'avaient annihilé en m'amplifiant. Et c'est avec ces mondes allogènes que mes écrits fonctionnaient dans un déport total. J'exprimais ce que je n'étais pas. Je ne percevais du monde qu'une construction occidentale, déshabillée, et elle me semblait être la seule qui vaille. Ces livres en moi ne s'étaient pas réveillés ; ils m'avaient écrasé⁷³⁶.

Le dilemme de Marie-Sophie, du Marqueur de parole, tous deux avatars de Chamoiseau, peut se résumer ainsi : « Comment écrire la parole, c'est-à-dire continuer la parole du conteur, la transmettre, en sauver l'héritage, alors qu'écrire tue la parole, alors que l'écrit trahit l'oral et que l'écrit en français trahit l'oral créole⁷³⁷ ? » Comme elle le déplore, Marie-Sophie ne parvient pas à écrire sa vie dans le français soutenu dont elle rêve. C'est le Marqueur de parole, dont le nom même évoque un compromis entre l'écrit et l'oral, entre l'immobilité et le mouvement du corps, qui s'en chargera pour elle. De plus, c'est lui qui aura en définitive à assumer la « relation conflictuelle avec l'écriture et transcende[ra] la trahison dans la recherche d'une synthèse, d'un métissage, accomplissant finalement le deuil du conteur⁷³⁸ ». Il s'agit en effet d'imaginer d'autres manières de dire, d'inventer un autre langage, tout en contournant, ou en détournant « l'épicentre de la littérature [...] où les plus hautes rhétoriques sont désormais vaines⁷³⁹ ». Ainsi, comme le remarque Chancé, « Marquer la parole serait donc adopter un style poétique, une phrase rythmée qui évoque et transmet la musique de l'oral⁷⁴⁰ ».

⁷³⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 44.

⁷³⁷ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 64.

⁷³⁸ *Ibid.*, p. 67.

⁷³⁹ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 32.

⁷⁴⁰ CHANCÉ, Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 108.

5.3 Le français chamoisé

Concilier l'écriture et l'oralité, sans toutefois s'échouer sur les écueils de la facilité ou du « créolisme » : c'est précisément ce que tente de faire Chamoiseau depuis *Chronique des sept misères*, son premier roman :

Il ne s'agit pas d'écrire la parole, ou d'écrire sur un mode parlé, ce qui serait sans intérêt majeur ; il s'agit d'envisager une création artistique capable de mobiliser la totalité qui nous est offerte, tant du point de vue de l'oralité que de celui de l'écriture. Il s'agit de mobiliser à tout moment le génie de la parole, le génie de l'écriture, mobiliser leurs lieux de convergence, mais aussi leurs lieux de divergence, leurs oppositions et leurs paradoxes⁷⁴¹ [...]

L'écrivain ne souhaite donc pas s'inscrire dans une langue unique ; son œuvre témoigne au contraire d'une tentative de synthèse multilingue, « interlectale », selon Chancé, laquelle constituerait « l'ultime saut périlleux que se propose d'exécuter le marqueur avant, ou afin, d'autoriser l'écrivain qui est en lui, à prendre sa place légitime, dans une véritable assomption de l'écrit⁷⁴² ». Nous avons exposé dans un chapitre précédent les raisons pour lesquelles Chamoiseau a choisi de ne pas écrire en créole : si écrire en français, sans tenir compte du créole, revient à commettre une trahison, écrire uniquement en créole conduit en effet trop souvent les écrivains antillais à une forme d'absolutisme et, paradoxalement, de monolinguisme « à la manière de ceux qui les ont opprimés linguistiquement⁷⁴³ ».

Si le créole demeurera toujours la langue première, intériorisée de Chamoiseau, il ne renie pas le français pour autant : au contraire, elle est pour lui, au même titre que l'autre, constitutive de son imaginaire. D'après la Charte culturelle créole en effet, « malgré son caractère dominant (au plan social) le français a acquis une certaine légitimité dans nos pays. Si dans bien des cas, il est une langue seconde, il ne saurait être considéré en Guadeloupe, en Guyane, en Martinique, comme une langue étrangère, avec toutes les implications psychologiques que comporte cette notion⁷⁴⁴ ». De plus, pour Chamoiseau, ignorer le français revenant à s'avouer vaincu, il s'ingénie à renverser

⁷⁴¹ CHAMOISEAU Patrick, « Que faire de la parole ? Dans la tracée mystérieuse de l'oral à l'écrit », in LUDWIG, Ralph (éd.) *Écrire la « parole de nuit »*. *La nouvelle littérature antillaise*, op. cit., p. 158.

⁷⁴² CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 105.

⁷⁴³ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 113.

⁷⁴⁴ Charte créole du GEREK, citée en note dans *Éloge*, op. cit., p. 66.



l'image rationnelle de la langue dominante, issue de la situation diglossique ; comme le remarque Auzas : « si le créole se rapproche de l'origine en vertu de ses affinités avec les instincts premiers, le français n'est pas exempt d'un rapport au monde sensible. Loin d'incarner un intellectualisme froid et stérile, le français peut devenir, dans la bouche des personnages, la langue d'une chair sublimée par le sentiment⁷⁴⁵ ». Dans ce sens, les auteurs de l'*Éloge* considèrent que si le français les a assujettis, il en va de leur droit, et même de leur devoir, de coloniser la langue française à leur tour, de la marquer d'un « sceau indélébile⁷⁴⁶ » :

Nous nous sommes approprié cette dernière. Nous avons étendu le sens de certains mots. Nous en avons dévié d'autres. Et métamorphosé beaucoup. Nous l'avons enrichie tant dans son lexique que dans sa syntaxe. Nous l'avons préservée dans moult vocables dont l'usage s'est perdu. Bref, nous l'avons habitée. En nous elle fut vivante. En elle, nous avons bâti notre langage [...] Notre littérature devra témoigner de cette conquête⁷⁴⁷.

On peut s'étonner du caractère parfois ouvertement revanchard, ainsi que du vocabulaire offensif et étonnamment colonial utilisé ici par les auteurs de l'*Éloge* à l'égard de la langue française, laquelle apparaît comme une vierge méprisante qu'il s'agirait de « déflorer » contre son gré. Il est vrai que l'on observe chez Chamoiseau une volonté de malmener la langue afin d'en briser la « norme linguistique⁷⁴⁸ », d'imaginer des « formes grammaticalement incorrectes » et des « règles non-conformes à la langue-cible⁷⁴⁹ ». Cependant son écriture, loin de s'ingénier à faire violence au français, s'apparente le plus souvent à un jeu avec les contrastes et les niveaux de langages.

De la poétique de la langue créole, Chamoiseau retient donc la parole du Conteur et tout le corpus de l'oraliture, les stratégies du Détour dont parle Glissant⁷⁵⁰ ainsi que l'esthétique baroque dont les ressources sont celles de l'hybride, de l'entre-deux, du métissage, c'est-à-dire de la créolisation. La langue française quant à elle lui offre

⁷⁴⁵ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, op. cit., p. 169.

⁷⁴⁶ On peut observer un vocabulaire similaire sous la plume de Mariama Gassama, pour qui Ahmadou Kourouma « asservit la langue française [...] il l'interprète en malinké, pour rendre le *langage malinké*, en supprimant toute frontière linguistique, à la grande surprise du lecteur », Mariama Gassama, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou la français sous le soleil d'Afrique*, Paris, ACCT/Khartala, 1995, p. 23, cité par MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 96.

⁷⁴⁷ *Éloge*, op. cit., p. 46.

⁷⁴⁸ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 93.

⁷⁴⁹ *Ibid.*, p. 94.

⁷⁵⁰ Voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 475

l'occasion de dialoguer avec une tradition scripturale et littéraire pluriséculaire⁷⁵¹, mais lui laisse également toute la latitude d'exploiter les multiples niveaux et registres de langue. Il joue ainsi non seulement de l'écart entre français et créole, mais aussi « des contrastes entre français parlé et français écrit, français de France et français des Antilles, créole commun et créole élaboré, créole spontané et créole qui vise le français⁷⁵² ». On peut ici souligner l'importance que revêt pour Chamoiseau la figure de Rabelais qui, selon Auzas, « participe de cette filiation centrée sur l'amour hétérologue. Outre le maniement parodique des registres, des sociolectes ou des idiolectes, Rabelais exhibe la variété linguistique à travers le personnage de Panurge⁷⁵³ ». L'auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua* est d'ailleurs, au grand dam de Ti-Cirique, l'auteur favori de Marie-Sophie : elle entend résonner chez lui un « langage bizarre » qui lui « rappelle les phrases de son cher Esternome pris entre son envie de bien parler français et son créole des mornes » (289).

Au plan plus proprement linguistique, Chamoiseau dépasse dans *Texaco* la diglossie habituelle entre le français et le créole : s'il se défend « d'oraliser l'écrit⁷⁵⁴ », on assiste cependant, comme le suggère André Ntonfo, à « un véritable investissement de l'écrit par l'oral, investissement marqué non seulement par de fréquentes intégrations d'expressions créoles dans un texte à dominance française, mais aussi par une syntaxe largement synthétique, à mi-chemin entre le parler et l'écrire français⁷⁵⁵ [...] ». Le style de Chamoiseau est donc bien particulier, comme l'a relevé Milan Kundera, puisqu'il « n'a pas fait un compromis entre le français et le créole en les mélangeant. Sa langue, c'est le français, bien que transformé ; non pas créolisé (aucun Martiniquais ne parle comme ça) mais chamoisisé⁷⁵⁶ ». D'autres critiques voient en Chamoiseau l'inventeur d'une « langue

⁷⁵¹ Voir *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 255.

⁷⁵² MENCÉ-CASTER Corinne, « De la proposition de traduire en langue caraïbe les œuvres caribéennes comme mode d'affirmation de la perception d'une identité commune », in VOISSET Georges, GONTARD Marc (dir.), *Écritures Caraïbes*, op. cit., p. 32.

⁷⁵³ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, op. cit., p. 81.

⁷⁵⁴ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 256. Voir aussi *Éloge*, op. cit., p. 46 : « Ce ne sera pas forcément du français créolisé ou réinventé, du créole francisé ou réinventé, mais notre parole retrouvée et finalement décidée. Notre singularité exposée — explosée dans l'Être ».

⁷⁵⁵ NTONFO André, « Écriture romanesque, appropriation linguistique et identité dans la Caraïbe francophone : le cas de la Martinique », art. cit., p. 67.

⁷⁵⁶ Voir Milan Kundera, « Beau comme une rencontre multiple », *L'Infini*, n°34, été 1991, pp. 51-62.

fictive⁷⁵⁷ », selon les termes d'Auzas, ou d'une « interlangue », une notion utilisée par plusieurs critiques, dont Glissant lui-même⁷⁵⁸, Ashcroft *et al.*, ou encore Moura. Il est peut-être prématuré de trancher ici sans avoir effectué au préalable un examen plus approfondi du fonctionnement de ce dialogue entre français et créole.

On se souvient que Chamoiseau se présente comme le continuateur du Conteur, auquel il emprunte certains procédés sonores, comme l'onomatopée⁷⁵⁹, l'allitération, la répétition⁷⁶⁰, ou encore l'accumulation, qu'il utilise en écriture comme périphrase, pour « de brusques accélérations, ou pour raidir une touffeur asphyxiante, et surtout pour nommer sans nommer⁷⁶¹ ». De plus, Marie-José N'Zengou-Tayo remarque l'importance du destinataire dans *Texaco* : « the apostrophes to the narratee/listener/author (Oiseau de Cham, Chamoiseau, Ti-Cham) recall the Martinican story-tellers' techniques and their relationship to their audience. They also inscribe the author's presence within his text⁷⁶² ». Chamoiseau, par « une mise en scène constante de ses propres usages⁷⁶³ », se donne ainsi à voir, à l'instar du Conteur, comme un simple rapporteur. De cette façon, il se « désolidarise du contenu de sa parole et se présente comme un simple intermédiaire, un "porte-parole" au sens propre du terme⁷⁶⁴ ». On l'a dit en début de chapitre, l'Oiseau de Cham, ou le Marqueur de paroles n'est pas véritablement l'auteur du texte, du moins pas le seul : il n'a fait qu'ordonner « la foisonnante parole de l'Informatrice », laquelle, en plus de conter ses récits tortueux à l'écrivain, lui confie ses cahiers « couverts d'une écriture extraordinaire, fine, vivante de ses gestes, de ses rages, ses tremblades, ses taches, ses larmes, de toute une vie accorée en plein vol » (494). Plutôt que de produire de la matière romanesque, c'est donc à un travail très pratique, voire terre-à-terre, que s'adonne le Marqueur de paroles : enregistrer l'Informatrice, coller des cahiers, numéroter des pages, bref, « remédier aux ellipses⁷⁶⁵ ». De la même façon, en

⁷⁵⁷ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, op. cit., p. 35.

⁷⁵⁸ Voir GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 36.

⁷⁵⁹ « Mon papa [...] saisit la pétoire et fit Bo ! » (63) ; « Le travail des champs cessa flap » (63).

⁷⁶⁰ Pour plus de détails, voir BÉRARD Stéphanie, « Patrick Chamoiseau, héritier du conteur ? », art. cit., p. 99.

⁷⁶¹ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 174.

⁷⁶² N'ZENGOU-TAYO Marie-José, « The Poetics of French and Creole "Interlect" in Patrick Chamoiseau's *Texaco* », art. cit., p. 93.

⁷⁶³ GAUVIN Lise, « Le statut de la note dans le roman francophone », art. cit., p. 17.

⁷⁶⁴ BÉRARD Stéphanie « Patrick Chamoiseau, héritier du conteur ? », art. cit., p. 97.

⁷⁶⁵ AUZAS, Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, op. cit., p. 209.

minimisant, voire en reniant l'autorité que lui conférerait son statut d'écrivain, Chamoiseau échappe à l'autorité univoque des grands mythes fondateurs dont nous avons parlé, évitant ainsi de se désolidariser de ses compatriotes.

Pour échapper au piège de l'écrit, Chamoiseau recourt également à des procédés graphiques⁷⁶⁶ de « détour ». Il fait notamment un usage multiple du périphrase ainsi que du paratexte⁷⁶⁷ : comme le souligne Gauvin, les extraits tirés des carnets de l'urbanistes et de Marie-Sophie, ou des épîtres de Ti-Cirique, insérés dans le corps du texte, tout comme les notes de bas de page ou la chronologie en début d'ouvrage, viennent doubler la parole du narrateur, « la paraphraser », voire « la contredire ». Il s'agit d'une « façon rusée de brouiller les pistes, de court-circuiter la narration⁷⁶⁸ » : le recours à l'hétérogénéité textuelle⁷⁶⁹ constituerait ainsi « une manière d'interroger les enjeux de la fiction et ses modalités⁷⁷⁰ », et relève de ce que Gauvin a appelé la « surconscience linguistique⁷⁷¹ » de l'écrivain francophone, qui le pousse à inventer « de nouvelles formes aptes à faire entendre la complexité de ses appartenances⁷⁷² ». De plus, comme le relève Ménager, « ce que l'auteur met en œuvre dans les infiltrations du corps principal du texte par un nombre de plus en plus grand d'infratextes, c'est la représentation structuraliste de la tentative d'une langue pour s'imposer dans le cadre de l'écriture d'une autre, à savoir la langue française contemporaine dans la structure du roman⁷⁷³ ».

Toujours selon lui,

L'infra-texte des notes de l'urbaniste exerce de plus une fonction métonymique dans l'économie du roman, il reflète fidèlement la démarche du Marqueur de paroles adoptant la même progression dans

⁷⁶⁶ Voir BÉRARD, Stéphanie « Patrick Chamoiseau, héritier du conteur ? », art. cit., p. 99.

⁷⁶⁷ Soit « ces textes d'accompagnement » qui « entourent [le texte] et le prolongent, précisément pour le présenter, au sens habituel de ce verbe, mais aussi en son sens le plus fort pour le rendre présent, pour assurer sa présence au monde, sa "réception" et sa consommation, sous la forme, aujourd'hui du moins, d'un livre », GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Éd. du Seuil, 1987, p. 7.

⁷⁶⁸ GAUVIN Lise, « Le statut de la note dans le roman francophone », art. cit., p. 33.

⁷⁶⁹ Comme le résume bien Chancé, « Textes et dits s'ajoutent à la narration principale dans une disposition typographique spécifique, en retrait ou en note. Ce sont les citations des "Cahiers de Marie-Sophie Laborieux", les "notes de l'urbaniste", le "Noutéka des mornes", les "lois du morne Abélard", les "songeries d'Idoméne", les "Chants de Ti-cirique", les notes du "marqueur de paroles", les "paroles du vieux Nègre de la Doum", mais également les épigraphes et autres citations », CHANCÉ Dominique, « Patrick Chamoiseau est-il un homme de dialogue ? », art. cit., p. 117.

⁷⁷⁰ GAUVIN Lise, « La francophonie littéraire, un espace encore à créer. Introduction », art. cit., p. 26.

⁷⁷¹ GAUVIN Lise, « Le statut de la note dans le roman francophone », art. cit., p. 17.

⁷⁷² GAUVIN Lise, « La francophonie littéraire, un espace encore à créer. Introduction », art. cit., p. 28.

⁷⁷³ MÉNAGER Serge Dominique, « Topographie, texte et palimpseste : *Texaco* de Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 62.

la résolution du problème mobilisant deux personnages. Cette démarche, bien sûr, répète en écho celle de Chamoiseau lui-même en tant que manipulateur central du texte de Texaco. Le Marqueur de paroles tente de mettre en page le discours de Marie-Sophie Laborieux⁷⁷⁴.

Grâce au périphrase, plus précisément par l'usage qu'il fait de l'épigraphe, Chamoiseau manifeste sa sensibilité aux voix de ses confrères écrivains dont le combat s'est joué en d'autres lieux et en d'autres temps, et témoigne de son « désir participatif au monde⁷⁷⁵ ». Souvent même, ses romans comme ses essais se voient placés simultanément sous le patronage de plusieurs voix chères à l'écrivain créole : « Comme toujours, quand je me lance à l'abordage de moi-même, les livres-aimés, les auteurs-aimés, me font des signes⁷⁷⁶ ». Ainsi, en découvrant un pan de ce qu'il appelle sa « vieille sentimenthèque », ou les « sédiments de la présence des écrivains en [lui]⁷⁷⁷ » au seuil même de ses livres, le lecteur à l'appétit gargantuesque qu'est Chamoiseau insiste sur le caractère non seulement intertextuel⁷⁷⁸, mais également polyphonique de son œuvre⁷⁷⁹.

Chez Chamoiseau en effet, l'écrit et l'oral, le français et le créole coexistent déjà en exergue du texte principal, libérés de toute hiérarchie : un extrait de la Bible y côtoie Aimé Césaire, Italo Calvino, ou Parménide, mais peut aussi se retrouver dans le voisinage d'illustres inconnus, tel un « Coiffeur » créole plein de bon sens, ou d'autres artistes antillais, ignorés du public francophone. Alors qu'elle a d'habitude pour fonction d'entrer en résonance avec le roman qu'elle introduit, l'épigraphe, chez Chamoiseau, *entre en relation*, non seulement avec ses pareilles au sein d'un même ouvrage, mais

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 67.

⁷⁷⁵ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 38.

⁷⁷⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 23.

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 314.

⁷⁷⁸ « Les langues, les littératures, les oralitures, les chants poétiques, ballades, romances, proverbes, plaintes, comptines et devinettes, mes contes de fées, mes mythes intimes et mes histoires obscures... mon vieux Kalevala, le Chant de Bagauda, l'izibongo bantou, les hamasa touffues de Turquie, l'*Iliade*, l'*Odyssée*, les byines russes, le Mahabharata, le Heiké, le cri épique des Gonja du Ghana, la geste de Ti-Jean l'Horizon, le Soundiata mandingue, le Ge-sar tibétain, le Livre des morts... je précipitais ces inépuisables compagnons là-dedans, éveillant mes livres et mes auteurs à cette houle émotive », *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 284-285.

⁷⁷⁹ Marie-Sophie a une façon semblable de parler des livres : « Chaque livre, pour moi, libérait un parfum, une voix, une époque, un moment, une douleur, une présence ; chaque livre m'irradiait ou m'accablait d'une ombre ; j'étais comme terrifiée de sentir sous mes doigts ces pétilllements de l'âme noués dans une même rumeur » (280). Chancé parle à ce titre d'une « polyphonie de textes », voir CHANCÉ Dominique, « Patrick Chamoiseau est-il un homme de dialogue ? », art. cit., p. 117.

également au-delà de celui-ci, avec d'autres mots, d'autres lieux et d'autres époques. L'œuvre de Chamoiseau dans son ensemble se voit ainsi reliée par ses différents emprunts à un ensemble plus vaste, et s'associe à une multitude de textes, de chants, de proverbes et de contes, jusqu'à participer d'un réseau de ponts jetés entre une multitude d'œuvres artistiques. L'usage singulier que fait Chamoiseau du périphrase, loin d'apparaître uniquement comme une fioriture en marge du texte, se révèle donc crucial, à l'instar des multiples dédicaces, sous-titres, notes de bas de page, chronologies, extraits de carnets et autres encarts abondant dans *Texaco* et dans la plupart de ses autres romans. Ce procédé lui permet donc non seulement de situer ses textes dans une tradition littéraire écrite, mais également d'instaurer un véritable dialogue avec d'autres écrivains, ainsi qu'avec ses lecteurs, puisque le périphrase sollicite leur « capacité associative⁷⁸⁰ ». Cette interaction, qui évoque celle du Conteur et de son audience, constitue un défi à la rigide cohérence et à l'immobilité du corps du texte de type « traditionnel » qui, on l'a vu, se révèle mortifère aux yeux de Marie-Sophie.

Pour Chancé, c'est avec *Texaco*, dans lequel « la réécriture de l'histoire, l'élaboration du "roman du nous", la mise en œuvre d'une identité plurielle, "mosaïque", diverse, se manifestent par une écriture à plusieurs voix » que la polyphonie atteint son plein épanouissement, son paroxysme⁷⁸¹. La multiplicité des voix se retrouve jusque dans la propre parole de l'Informatrice, pour qui il ne s'agit surtout pas de raconter sa vie à la manière d'une autobiographie (puisque pour Marie-Sophie, dire « [...] "moi", c'est comme dire "nous" » (402)), mais, comme c'est le cas dans le conte créole, de parler au nom de la communauté, ce « nous forcé de l'esclavage⁷⁸² », ce nous désœuvré, affaibli par la dépendance et l'assistantat⁷⁸³ : « [...] je commençai à lui raconter l'histoire de notre Quartier et de notre conquête de l'En-ville, à parler en notre nom à tous, plaidant notre cause, contant ma vie... » (41). Il s'agit donc d'une parole polyphonique dans le sens où elle se fait l'écho d'autres voix, éclairant ainsi ce que de Certeau appelle « le chœur des

⁷⁸⁰ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 173.

⁷⁸¹ CHANCÉ Dominique, « Patrick Chamoiseau est-il un homme de dialogue ? », art. cit., p. 108.

⁷⁸² PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 154.

⁷⁸³ Voir *Écrire en pays dominé*, op. cit., pp. 199-200. Luce Czyba pour sa part voit dans le « nous » d'abord l'expression d'une collectivité de femmes : « (...) comme l'annonce, en tête du roman, la citation d'Hector Bianciotti, le récit rév[è][e] en effet d'une façon particulièrement aigue et expressive les épreuves qui ont caractérisé le destin de ces femmes », CZYBA Luce, « Fonctions et enjeux de la parole dans *Texaco* », art. cit., p. 202.

figurants massés sur les côtés⁷⁸⁴ », l'anonyme et le quotidien, mais aussi, comme nous l'avons dit plus haut, parce que la langue du récit lui-même se situe au carrefour de l'écrit et de l'oral, du français et du créole, et par conséquent s'imprègne des deux cultures qui leur sont attachées.

Si le roman reproduit « ces trâlées créoles que sont les noms de personnages de contes, les débits fiévreux des cadences orales⁷⁸⁵ », *Texaco* témoigne aussi d'une autre dimension essentielle du conte : le silence⁷⁸⁶. Certaines réalités doivent en effet rester pour toujours indicibles, tant la langue, même orale, peut se révéler insuffisante ou au contraire, superflue : « Permetts-moi de ne pas te décrire le cachot car tu comprends, Marie-Sophie, disait mon papa, il ne faut pas illustrer ces choses-là, afin de laisser à ceux qui les ont construites la charge totale de leur existence » (51). De même pour Esternome, le langage se teinte parfois de superstition : certains silences ne doivent pas être enfreints : « J'ai bien souvent tenté d'imaginer ce bougre. Papa qui disait ne pas connaître son nom ni son histoire, refusa de me le décrire, sans doute par crainte qu'il ne se mette à hanter sa vieillesse » (65).

En plus des emprunts faits au conte et de l'usage polyphonique du périphrase, le style de Chamoiseau se teinte également d'une syntaxe, d'un vocabulaire et de multiples expressions propres au créole de tous les jours, dont Chamoiseau offre la plupart du temps une traduction « simultanée », comme dans cet exemple : « *Kouman ou pa an travay*, Tu ne travailles pas ?... s'étonnait grand-manman. *Man ka bat an djoumbak la*, Je n'ai pas quitté mon travail, rétorquait-il [...] » (55). Cependant, contrairement à ce qui se produit dans ses romans précédents, la traduction littérale n'est pas systématique dans *Texaco*, comme en témoigne la note des pages 164-165, uniquement en créole, ou encore cet extrait : « Précipités au bord de la véranda où sirotaient encore le citoyen béké et l'autre qui-ça machin, ils leur clamèrent depuis la balustrade, un peu raidement tout de même, *Alé koké manman zot !...* Les nègres ont de mauvaises manières » (146). Comme le souligne Marie-José N'Zengou-Tayo, certains proverbes ne sont pas explicités, parfois même certains passages sont traduits de manière libre, voire ouvertement adaptés au

⁷⁸⁴ DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien*, op. cit., p. 12.

⁷⁸⁵ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 18.

⁷⁸⁶ Un silence qui évoque aussi celui qui succède au cri du migrant nu.

français⁷⁸⁷ : « Et mon Esternome criait comme ça : *Wô Ninon tan fè tan, tan lésé tan...*, petit désespoir qu'un milâte à plume d'oie aurait cru traduire par : Ninon oh, la vie n'a pas vraiment changé... » (135). N'Zengou-Tayo interprète ce dernier cas comme un refus de Chamoiseau de la traduction littérale « in order to stress the gap between the two languages and rejecting the commonly accepted view of Creole as a "corrupted" French⁷⁸⁸ ». Pour Moura, il s'agit d'un procédé propre à l'œuvre postcoloniale, l'absence, ou l'imprécision de traduction visant à « manifester la différence culturelle ». Il ajoute que « ce processus engage le lecteur à s'investir activement dans les horizons étrangers où ces mots et expressions ont cours⁷⁸⁹ ».

En effet, l'« inquiétante étrangeté⁷⁹⁰ » qui découle de cette opacité a pour conséquence de renverser l'ordre établi des codes, repères et autres habitudes des lecteurs francophones non créolophones, en les forçant à s'adapter à une culture qui leur échappe encore, les amenant pour une fois à considérer un objet littéraire à travers un prisme méconnu qui ne serait pas taillé selon leur propre environnement. *Texaco* n'est en effet pas un roman qui se lit facilement : selon Perret, qui se réfère à Barthes et confronte le lecteur du roman au mythe génésique, Babel

présentait comme contre-héros un individu « qui mélangerait tous les langages, fussent-ils réputés incompatibles ; qui supporterait, muet, toutes les accusations d'illogisme, d'infidélité ». Ce contre héros, c'est le lecteur de texte, au moment où il prend son plaisir : « Alors le vieux mythe biblique se retourne, la confusion des langues n'est plus une punition, le sujet accède à la jouissance par la cohabitation des langages, qui travaillent côte à côte : le texte de plaisir, c'est Babel heureuse⁷⁹¹ ».

Il s'agit donc pour Chamoiseau non seulement de résister à l'« intégration » à un corpus francophone homogène, de s'affranchir de la tradition littéraire de France ou d'ailleurs, mais aussi d'éviter la « valorisation excessive de l'exotisme⁷⁹² » ainsi que l'ont fait les écrivains-doudous. S'il est pour l'écrivain important « d'exister dans la

⁷⁸⁷ N'ZENGOU-TAYO Marie-José, « The Poetics of French and Creole "Interlect" in Patrick Chamoiseau's *Texaco* », op. cit., p. 87.

⁷⁸⁸ *Ibidem*

⁷⁸⁹ MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 115.

⁷⁹⁰ Voir N'ZENGOU-TAYO Marie-José, « The Poetics of French and Creole "Interlect" in Patrick Chamoiseau's *Texaco* », op. cit., p. 85.

⁷⁹¹ Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 9, 10, cité par PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 22.

⁷⁹² GAUVIN Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues : entretiens*, op. cit., pp. 9-10.

reconnaissance des autres⁷⁹³ », il travaille donc également à créer un compromis entre genres oraux et écrits à l'aide d'une oraliture reflétant la « situation particulière⁷⁹⁴ » de cette nouvelle poétique. Ainsi, Ménager souligne l'habileté de Chamoiseau

à brouiller les pistes, à se peindre sous les traits d'un auteur qui ne croit pas pouvoir parvenir à réussir le miracle du passage de la parole à l'écrit [...] alors que le roman achevé et imprimé que nous tenons dans les mains comme le récit de Proust est la concrétisation matérielle du cheminement créateur du héros d'*À la recherche du temps perdu*, nous prouve le succès de l'entreprise de l'écrivain martiniquais⁷⁹⁵.

5.4 Acte de langage, acte de baptême

L'irruption du créole dans le français s'accompagne aussi d'une conscience, d'une vision du monde autre⁷⁹⁶ : la langue française se voit de ce fait non seulement infiltrée, mais également précipitée « dans l'archipelique Caraïbe, drivée par un imaginaire qui la descelle de ses mémoires dominatrices⁷⁹⁷ ». Comme le suggère Chamoiseau à propos de l'écriture de *Malemort* de Glissant, un tel multilinguisme engendre un dépassement de la « langue nationale », voire de la langue tout court : « cette circulation chaotique, hors recette, sans système, étrangère à toute mécanique, ouvrait à une gourmandise qui dépassait le seul espace des langues dans laquelle elle se jouait⁷⁹⁸ ». Il y a quelque chose au-delà des langues : pour Auzas, celles-ci apparaissent en dernier lieu comme « des contingences dont il faudrait savoir se libérer pour véritablement parler⁷⁹⁹ ». Ainsi : « L'épicentre de la littérature est alors habité par un "hors-parole", un "en-deçà de l'écrire" où les plus hautes rhétoriques sont désormais vaines⁸⁰⁰ ».

⁷⁹³ CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., pp. 278-279.

⁷⁹⁴ Voici les mots de Patrick Chamoiseau dans le contexte initial d'un entretien qu'il accorde à Dominique Chancé : « Je ne peux pas, moi, entrer en tradition littéraire ancestrale, comme un écrivain français, ou de je ne sais quel pays où une littérature existe. Alors que moi, ma littérature n'existe pas. Ou alors c'est une oraliture. Alors, il faut que je montre que je suis dans une situation particulière », CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 172.

⁷⁹⁵ MÉNAGER Serge Dominique, « Topographie, texte et palimpseste : *Texaco* de Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 65.

⁷⁹⁶ Pour Moura, les auteurs de la Créolité produisent non une langue mais un « langage » créole au sein même de la langue française, voir MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 103.

⁷⁹⁷ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 92.

⁷⁹⁸ *Ibidem*

⁷⁹⁹ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, op. cit., p. 292.

⁸⁰⁰ KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, op. cit., p. 32.

Plus qu'un style original, une « interlangue⁸⁰¹ » ou un « interlecte », dont un usage infécond risque de déboucher, selon les auteurs même de l'*Éloge*, sur le cliché, la bâtardise ou le « français-banane⁸⁰² », ce qui naît de la rencontre du français et du créole serait donc un « langage de l'entre-deux⁸⁰³ », une « écriture aux langues mêlées⁸⁰⁴ », seule à même de soigner les cicatrices diglossiques des Antilles. Comme le martèle Hypérion Victimaire dans le roman policier éponyme de Chamoiseau, « Qu'est-ce qui a achevé de nous sortir des chaînes, inspectère ? La conquête du français, la reconquête en nous-mêmes du créole, et la liberté d'élaborer avec tout ça les grâces de notre langage⁸⁰⁵ ! » On se souvient en effet que pour Glissant et pour les auteurs de la Créolité, ce n'est en définitive pas la langue dans laquelle on écrit qui importe, mais bel et bien le langage que l'on manie, un langage capable de vivre les poétiques de toutes les langues du monde⁸⁰⁶.

Comme Chancé le souligne, un tel langage universel, au-delà des langues, « n'est le fait d'aucune langue⁸⁰⁷ » ; il est donc utopique, ou « mythique⁸⁰⁸ », et ne peut exister qu'en littérature. Le créolisme, que la critique considère comme l'emblème de ce langage nouveau, « produit donc une expression hybride, qui n'a pas de lieu linguistique propre, excepté dans une œuvre littéraire, dans un texte qui fraie son chemin dans la sphère de contact entre deux langues⁸⁰⁹ ». Ainsi, l'auteur de *Texaco* ne succombe pas

⁸⁰¹ Voir MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, op. cit., p. 93, et ASHCROFT Bill et al., *The Empire Writes Back*, op. cit., p. 67

⁸⁰² « [...] dépositaire d'un génie multiple, l'interlecte peut bien, si l'on y prend garde, être le fossoyeur pur et simple du génie », *Éloge*, op. cit., pp. 48-49.

⁸⁰³ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 124.

⁸⁰⁴ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, op. cit., p. 291.

⁸⁰⁵ *Hypérion Victimaire : Martiniquais épouvantable*, op. cit., p. 129.

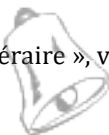
⁸⁰⁶ Voir GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 39 et suivantes. Pour Glissant, « Derek Walcott pervertit la langue anglaise tout autant que Nicolas Guillen effile l'espagnole, tout autant que V. S. Naipaul affirme en le niant le pays qu'il explore. Il m'importe peu qu'ils ne parlent pas créole ; nous parlons, sous des espèces différentes, le même langage », GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 316.

Une fois de plus, les auteurs de l'*Éloge* partagent l'avis de Glissant : « La Créolité n'est pas monolingue. Elle n'est pas non plus d'un multilinguisme à compartiments étanches. Son domaine, c'est le langage. Son appétit : toutes les langues du monde. Le jeu entre plusieurs langues (leurs lieux de frottements et d'interactions) est un vertige polysémique. Là, un seul mot en vaut plusieurs. Là, se trouve le canevas d'un tissu allusif [...] Vivre en même temps la poétique de toutes les langues, c'est non seulement enrichir chacune d'elles, mais c'est surtout rompre l'ordre coutumier de ces langues, renverser leurs significations établies », *Éloge*, op. cit., p. 48.

⁸⁰⁷ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 124.

⁸⁰⁸ « Mythique » parce qu'il n'existe « que dans un espace imaginaire et littéraire », voir *ibid.*, p. 127.

⁸⁰⁹ *Ibidem*



complètement à « l'illusion d'une Babel pleinement réconciliée [...] ». Si des œuvres de la Créolité émergent « l'espérance presque messianique d'une harmonie polyphonique des langues », Chamoiseau demeure conscient de « leurs particularités irréductibles⁸¹⁰ ». À l'instar du langage poétique ou de « Babel heureuse », le quartier Texaco constitue un idéal de salut : tout comme on a en effet reproché aux « créolistes » de pratiquer une langue qui n'existe pas, on a critiqué Chamoiseau pour sa description idéaliste d'un bidonville somme toute insalubre, ainsi que nous l'avons vu au chapitre deux⁸¹¹. Selon lui cependant, écrire en pays dominé n'est possible qu'en investissant le lieu allégorique qu'est le langage, autorisant de ce fait la projection d'une poésie⁸¹². Le langage devient ainsi bel et bien un acte, puisque comme le rappelle Hypérion Victimaire, pour les poètes « *dire le monde c'est déjà faire le monde*⁸¹³ ! ». Dès lors, non seulement le langage constitue, plus que jamais dans *Texaco*, « les fondations mêmes de la culture⁸¹⁴ », mais il fonde aussi une véritable patrie : « Rabelais, Joyce, Faulkner, Glissant diraient "*Ma patrie, c'est le langage*", langages des langues du monde en tous modèles de langue⁸¹⁵ ». Par conséquent, il s'agit pour Chamoiseau de « Vivre une langue, la vivre à fond et la défendre, mais la défendre dans le désir-omniphone. C'est pourquoi le Lieu, qui n'est ni Nation ni Territoire, ne peut être que d'un savoureux naturel multilingue⁸¹⁶ ». À ce titre, la mangrove urbaine que constitue le quartier Texaco, ignorant les frontières, lieu de carrefour et d'échange, semble plus que jamais réaliser le langage⁸¹⁷ que Chamoiseau appelle de ses vœux, comme une ville idéale à habiter :

C'était un organisme ouvert, impalpable, se jouant du temps et des distances sans prégnance historique, sociale, territoriale. [...] Ce qui faisait sa force, c'est qu'elle n'avait pas de frontières ou de portails, pas de façades et d'arrière-plan, pas de haut et de sous-sol, pas de pouvoir

⁸¹⁰ AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, op. cit., p. 291.

⁸¹¹ Voir *supra*, p. 67-68.

⁸¹² *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 268.

⁸¹³ *Hypérion Victimaire : Martiniquais épouvantable*, op. cit., p. 227.

⁸¹⁴ Roman Jakobson cité par Umberto Eco, dans *L'œuvre ouverte*, Paris, Éd. du Seuil, 1965, lui-même cité dans *Éloge*, op. cit., pp. 65-66.

⁸¹⁵ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 265.

⁸¹⁶ *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 268.

⁸¹⁷ A ce sujet, voir la belle citation de Pinalie et de Perse: "l'unique maison de Saint-John perse est architecturée par l'inhabitable du langage, par ce nom mythique sans fin décliné et légitimé, "son nom de poète, délibérément forgé ; c'est-à-dire sa parole" », Pierre Pinalie (dir.), *Pour Saint-John Perse*, Presses universitaires créoles/L'Harmattan, 1988, p. 13, cité par CLAVERIE André, « Saint-John Perse face aux littératures antillaises », art. cit., p. 22.

central ni d'empereurs invisibles : elle était toute en relation, née de la relation de tous les hommes entre eux, en devenir en elle⁸¹⁸.

Si le langage nouveau demeure utopique ou poétique, et ne permet pas, à lui seul, de créer une nation ou une collectivité, il demeure essentiel pour les auteurs antillais car il participe des fondations de la société créole à venir. On se souvient que l'épopée a pour vocation de « fonder l'être par le langage » ; à ce titre, le langage de l'entre-deux permet à Chamoiseau d'invoquer, plus que jamais, le pouvoir créateur du Verbe, pour nommer le monde, et se nommer soi-même :

C'est un langage qui me nomme. Enfin c'est la théorie de Glissant, c'est un langage qui me permet de me nommer face à la langue française idolâtrée et face à une langue créole qui est contrainte. C'est le langage décidé, je construis ma parole, c'est vraiment ma parole qui est articulée, ça participe de la construction du nous et ça participe de la construction du je, je me construis. Très souvent dans la langue créole, on reste dans l'indistinction du nous, on reste dans le collectif parce que c'est la langue qui prime, comme elle est dominée on a envie de la restituer, et de la prendre. Donc on ne se nomme pas dans la langue, on ne nomme même pas le nous, alors que dans le langage... [...] ce langage est une sorte d'acte de baptême⁸¹⁹.

⁸¹⁸ *Livret des villes du deuxième monde*, op. cit., p. 67.

⁸¹⁹ PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, op. cit., p. 169

Conclusion

Comme nous l'avons vu, Chamoiseau, dont le patronyme se prête à toutes sortes d'interprétations et de jeux de mots, se renomme « Marqueur de parole⁸²⁰ » ; bien plus qu'un simple nom de plume ou un alias, ce baptême représente la conciliation de l'écrit et de l'oral, du français et du créole, et constitue le signe que « l'écrivain antillais s'assume comme tel pour commencer sa participation à "l'inédit créole", du côté de la littérature⁸²¹ ». D'une façon similaire Marie-Sophie, sur les conseils de Papa Totone, le Mentô de la Doum, se choisit un nom qu'elle garde secret, et qui se révèle, à la dernière page de *Texaco*, à la fois le toponyme du quartier qu'elle a bâti et le titre du roman de sa vie : « Trouve-toi un nom secret et bats-toi avec lui. Un nom que personne ne connaît et que dans le silence de ton cœur tu peux crier pour te mettre en vaillance. C'est La Parole un peu » (376). Le mot « Texaco » est donc fortement polysémique ; il fait en effet l'objet d'un enchaînement d'appropriations successives, où la contraction de la très prosaïque « Texas Company » commence par désigner métonymiquement un terrain privé et cloisonné, lequel devient un refuge, puis le talisman d'un personnage et le signe de ralliement d'une communauté, pour constituer enfin une œuvre de fiction. Ce cheminement sémantique se fait dans les deux sens, du lieu au livre et réciproquement. Il illustre ainsi magnifiquement les enjeux et la complexité d'un roman dont la structure fragmentée et polymorphe est vivifiée par l'inventivité et le foisonnement propres au bidonville créole, lequel peut être lui-même déchiffré comme un palimpseste dont les traces successives seraient encore perceptibles dans l'architecture et l'agencement des cases. Comme nous l'avons montré, il est dès lors possible de lire dans le quartier créole non pas l'Histoire, mais les histoires des membres la communauté qui est établie là depuis les années 50, ainsi que les gestes épiques dont s'est accompagnée la fondation de cette « contre-ville », et qui ont conduit à l'émergence d'une nouvelle littérature. Réel

⁸²⁰ « Je me nommai alors "Marqueur de paroles" pour évoquer combien j'arpentais une mouvance fluide, intempérie d'ondes et de flux, où nulle menée hautaine de l'Écrire n'était envisageable », *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 256.

⁸²¹ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 91.

et imaginaire se rencontrent donc dans le mot « Texaco », qui entretient un rapport consubstantiel à ce qu'il nomme.

Marie-Sophie, qui désespérait d'écrire faute de maîtriser la langue française, parvient finalement à s'approprier le langage en le recréant, en remodelant la parole à son image. Cet ultime acte fondateur atteste une fois encore l'importance de l'héritage des traditions occidentales, puisque une telle auto-nomination évoque en même temps la fameuse parole primordiale que constitue l'*épos*, lequel « nomme les choses et fonde l'être par le langage⁸²² », ainsi que la Genèse, où « la création a lieu par un acte de parole⁸²³ ». Ainsi, le nom secret de Marie-Sophie participe d'une forme de parole sacrée, originelle, créatrice, tout en annonçant l'avènement d'une identité nouvelle. En faisant de « Texaco » son nom mythique, Marie-Sophie offre à son quartier la possibilité d'enfin exister face à l'En-ville⁸²⁴, à travers un ultime acte de résistance et de réappropriation ; elle s'inscrit ainsi dans la continuation de la quête des origines créoles que poursuit Chamoiseau. L'acte de baptême de Marie-Sophie met symboliquement fin à la « domination silencieuse », avant tout parce qu'il manifeste l'appropriation d'un privilège jusqu'alors réservé au pouvoir divin, esclavagiste ou colonialiste, et dont l'usurpation par les esclaves étaient passible de mort : cet acte consiste à *se faire un nom*, à nommer, à se nommer⁸²⁵. Ainsi, « Texaco » représente selon nous non seulement la naissance de la littérature créole, mais aussi les retrouvailles de la Martinique avec son passé mythique, puisqu'il est le chaînon qui manquait et qui désormais relie le cri de la cale, la parole des conteurs, l'errance des driveurs à la littérature à venir, ce fameux « inédit créole » (498).

Par son auto-nomination, Marie-Sophie répare en outre l'injustice faite à son Esternome, lui qui « ne fut certain de s'appeler comme ça qu'à l'heure où le Béké le désigna ainsi » (67). De plus, parce qu'il hésitait trop longuement dans « son calcul d'un nom », le père de l'héroïne de *Texaco* fut arbitrairement pourvu du patronyme de

⁸²² Voir *supra*, p. 121.

⁸²³ ECO Umberto, *La Recherche de la langue parfaite*, op. cit., p. 21.

⁸²⁴ Ainsi, dans *L'Empreinte à Crusoé*, le naufragé se nomme Robinson Crusoé, d'après une inscription « sans origine et sans assignation » trouvée sur un baudrier : « [...] cela ne relevait pas d'une déclaration d'identité, mais d'un vœu d'existence, comme d'un chemin à entreprendre sur la carte terrifiante de cette île », *L'Empreinte à Crusoé*, op. cit., p. 25.

⁸²⁵ Dans *Le Quatrième siècle*, l'esclave qui se nomme lui-même est en effet passible de mort. Voir GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., p. 192.

« Laborieux » par le secrétaire de mairie chargé de sceller d'un trait de plume sa « nouvelle existence officielle » (144). Glissant souligne que le fait de ne pas s'être nommé soi-même limite de manière importante le champ d'action d'une communauté⁸²⁶, et il y a en Martinique un véritable traumatisme lié à l'absence de nom, ou au nom imposé aux esclaves par les colons dédaigneux de leurs patronymes africains, et par conséquent de leur généalogie, de leur histoire, puis aux affranchis par l'état civil, en 1848⁸²⁷. Dans *Le Quatrième Siècle*, Glissant décrit une scène tragi-comique qui évoque d'ailleurs la dépossession nominale d'Esternome, où deux commis ignares, « embastillés dans leur donjon de registres et de formulaires, sanglés dans leurs redingotes, les oreilles rouge-feu et le corps en rivière⁸²⁸ » procèdent à la nomination d'une foule d'esclaves récemment libérés. Si cette « cérémonie » revêt une grande importance pour la population, on en mesure pourtant toute l'absurdité et l'indécence, tant l'attribution des noms est en effet hasardeuse et arbitraire⁸²⁹. Ainsi, après avoir épuisé la liste des prénoms et des noms usuels venus de France, des héros et des dieux antiques « à la solennité dérisoire⁸³⁰ », puis des phénomènes naturels, les commis à court d'inspiration versent dans « le grotesque le plus littéral⁸³¹ ». Glissant décrit de manière hautement ironique ce moment de libération historique qui ne se révèle finalement que le passage d'un type de domination à un autre : « C'était l'épilogue du grand combat : la délivrance de papiers qui consacraient l'entrée dans l'univers des hommes libres⁸³² ».

On peut juger, à la lecture de *Texaco*, à quel point l'absence de nom ou l'impossibilité de nommer apparaît comme un fléau. En effet, l'expression « sans nom » pour désigner l'inqualifiable, l'innommable ou le pire revient très souvent, et désigne un sentiment négatif extrême, ou une créature au caractère monstrueux⁸³³. Par conséquent, les anciens esclaves, privés de leurs noms africains n'ont pas attendu l'état civil pour se rebaptiser ; de fait, aux Antilles et dans les romans de Chamoiseau, particulièrement

⁸²⁶ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., pp. 488-489.

⁸²⁷ Voir GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., p. 489, ainsi que CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., pp. 117-118.

⁸²⁸ GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., p. 202.

⁸²⁹ Une famille de trois personnes se voit affublée du patronyme « Détroi », un homme seul est appelé « Tousseul »... , voir GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., p. 203.

⁸³⁰ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 118.

⁸³¹ GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., 207.

⁸³² *Ibid.*, p. 203.

⁸³³ Voir *Texaco*, pp. 153, 179, 186, 211, 235.

dans *Chronique* et *Solibo*, la plupart des personnages possèdent un surnom⁸³⁴, ou « nom des mornes », lequel selon Burton « non seulement s'ajoute mais s'oppose à leur "nom de la mairie" ou "nom de la Sécurité sociale" ». Il s'agit pour le critique d'une « tactique oppositionnelle propre non seulement à dérouter l'ordre dominant mais encore à ouvrir aux dominés des failles dans la grille du pouvoir où ils peuvent se faufiler et s'enfuir⁸³⁵ ». À ce titre, il est intéressant de mentionner que Chamoiseau attribue au verbe français « crier » le sens de nommer, appeler ou être nommé⁸³⁶. On peut donc entendre dans le cri de la nomination l'écho articulé du cri de l'esclave dans la cale, ainsi que l'héritage des marrons qui furent les premiers africains à se doter d'un nom-force en terre américaine⁸³⁷, « secret d'entre les secrets⁸³⁸ ». Se baptiser soi-même, pour les descendants d'esclaves, revient donc non seulement à décider que l'origine est renégociable, mais aussi que le Verbe n'est plus l'apanage d'une entité supérieure.

Si, selon la Genèse, Dieu confère en effet « un statut ontologique aux choses⁸³⁹ » en les nommant au fur et à mesure qu'il les crée, Marie-Sophie, en reproduisant le geste divin vétérotestamentaire de la nomination des choses et des êtres, s'approprie le Verbe créateur et réécrit la Création⁸⁴⁰. L'Informatrice, mais aussi son père, lequel « un peu tok-tok dans sa vieillesse [...] s'amusait à tout rebaptiser, recréant le pays au gré de sa mémoire, et de ce qu'il savait (ou imaginait) des histoires que nous eûmes dessous

⁸³⁴ Sur le choix des prénoms, noms et surnoms des personnages des romans de Chamoiseau, voir McCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., pp. 728-729. Chamoiseau y explique qu'il n'invente jamais aucun nom ni surnom, mais s'inspire de ceux qui circulent en Martinique. Voir aussi *Texaco* : Théodorus est rebaptisé Koco-doux « tant il aimait sur les habitations profiter des tendresses de quelque négritte châteude » (76).

⁸³⁵ BURTON Richard, *Le roman marron*, op. cit., p. 171

⁸³⁶ Voir N'ZENGOU-TAYO Marie-José, « The Poetics of French and Creole « Interlect » in Patrick Chamoiseau's *Texaco* », art. cit., p. 89 et *Texaco*, pp. 111 et 117.

⁸³⁷ « Ceux des hauteurs choisissaient leurs noms : on ne les appelait pas Tel ou Tel, on ne prenait pas l'habitude de les appeler, ils choisissaient et ils disaient à la ronde : "Voilà, c'est Tel mon nom" [...] Ils s'appelaient eux-mêmes, avant qu'on les appelle. Pour ainsi dire qu'ils se baptisaient ». Ainsi, lors de l'attribution des noms par l'état civil, les marrons se distinguent des anciens esclaves en ce qu'« ils annonçaient d'eux-mêmes leur nom et celui de leurs proches, au contraire de la masse [...] Les deux commis ne pouvaient s'y tromper ; cette marque d'indépendance leur semblait une injure [...] » GLISSANT Édouard, *Le Quatrième siècle*, op. cit., pp. 194 ; 204.

⁸³⁸ CONFIDENT Raphaël, *Aimé Césaire*, op. cit., p. 40.

⁸³⁹ ECO Umberto, *La Recherche de la langue parfaite*, op. cit., p. 21.

⁸⁴⁰ Voir aussi Robinson dans *L'Empreinte à Crusoé*, op. cit., p. 35, ainsi que le vieil esclave en fuite dans *L'esclave vieil homme et le molosse*, op. cit. : « Yet as he emerges from the stream in a burst of life, he opens his eyes and triumphantly renames himself "I" » ; « Through this emotionally charged rewriting of creation from the perspective of a male fugitive, the novel proceeds to debunk the colonial master text of discovery, possession, and exploitation of nature, which was itself arguably a deformation of the Edenic myth », GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin », art. cit., pp. 158 et 159.

l'Histoire » (157), sont comparables à Adam. Le premier homme a en effet pour tâche de nommer la faune qui l'entoure⁸⁴¹ sur le mode performatif et dans une langue adamique, pré-babélique, motif qui a particulièrement attiré l'attention des écrivains martiniquais, notamment celle des fondateurs de la Créolité qui exprime ce souhait : « *Nous faisons corps avec notre monde. Nous voulons, en vraie créolité, y nommer chaque chose et dire qu'elle est belle*⁸⁴² ». Chamoiseau souligne également toute l'importance que revêt pour lui l'appropriation de l'épisode génésique menant à la nomination du réel antillais, et son incarnation dans la littérature comme une véritable source de salut : « [...] je crois qu'il faut prendre la racine, s'enraciner dans les lieux, nommer les mornes, nommer les endroits, partir toujours d'un bout de réel et l'amplifier. Et ça, c'est salutaire pour nous⁸⁴³ ». On peut d'ailleurs constater un processus d'appropriation et de possession de l'espace semblable dans la poésie de Derek Walcott, au sujet duquel Homi Bhaba remarque :

Nowhere in contemporary postcolonial poetry have I found the concept of the right to signify more profoundly evoked than in Derek Walcott's poem on the colonization of the Caribbean as the possession of a space through the power of naming [...] Ordinary language develops an auratic authority, an imperial persona⁸⁴⁴.

Mais nommer, pour les écrivains caribéens, ne veut pas dire coloniser, ni annexer. Ainsi, la naissance d'une communauté martiniquaise soudée est possible, comme nous l'avons vu au sujet du Noutéka des Mornes et de la Mangrove urbaine, à condition toutefois de savoir se laisser guider par la nature : s'il est désormais permis aux hommes d'en baptiser les éléments, ils n'oublient pas qu'ils ne maîtrisent pas la terre, au contraire : « Quartier créole est une permission de la géographie. C'est pourquoi on dit Fond-ceci,

⁸⁴¹ Voir Genèse, 2, 19-20.

⁸⁴² *Éloge*, op. cit., p. 39.

⁸⁴³ MCCUSKER Maeve, « Entretien avec Patrick Chamoiseau », art. cit., p. 730. Voir également *l'Empreinte à Crusoé*, op. cit., p. 98 : « une bonne part de mon temps s'était consacrée à les nommer [les arbres] en utilisant des souvenirs qui jaillissaient de ma mémoire ou du monde que m'avait accordé la frégate ; je disais chêne-sorcier, bouleau-dragon, baobab-serpent, saule-acide... selon des ressemblances et quelques vagues analogies ; j'avais de même nommé toutes sortes de fruits bizarres, pommes, raisins, cerises, framboises [...] nommer avait sans doute été l'activité la plus orgueilleuse de mon esprit ; mais là, maintenant, dans ce maelström que cet Autre déclenchait, je ne trouvais rien à nommer, ni même comment nommer ; je ne pouvais même plus envisager de nommer ; je me contentais de regarder, de deviner des flots d'apparitions ».

⁸⁴⁴ BHABHA Homi K., *The Location of culture*, op. cit., p. 231.

Morne-cela, Ravine-ceci, Ravine-cela... C'est la forme de la terre qui nomme le groupe des gens » (171).

Cependant, alors qu'Adam reçoit son nom de Dieu selon un rapport « dans lequel l'être nommé devient objet de celui qui nomme⁸⁴⁵ », Marie-Sophie s'octroie le privilège du Tout-puissant, du moins celui de son avatar colonialiste ; en cela, elle reproduit le geste des habitants de Babel qui, on s'en souvient, manifestent par leur édifice leur volonté de se nommer, de « se faire un nom », c'est-à-dire de se distinguer, de se libérer de Dieu. Selon Ellul, il s'agit d'une révolte plus profonde encore que celle de Prométhée puisque les hommes veulent non seulement voler le pouvoir de Dieu, mais qu'ils manifestent, par ce nom secret connu d'eux seulement, leur intention de « l'exclure de sa création⁸⁴⁶ ». Ainsi, la solidarité, la communauté du nom « fera que les hommes ne seront plus séparés sur la terre. Et ce qui va être le signe, le symbole de cette entreprise, c'est la ville qu'ils veulent construire en commun. [...] C'est là que peut se réaliser la prétention de l'homme de devenir sujet et de cesser d'être objet⁸⁴⁷ ».

Nous avons vu que Glissant, dans *Le Quatrième siècle*, qualifie à plusieurs reprises Saint-Pierre d'« innommable », ce qui ne va pas sans rappeler une parole de Michel de Certeau pour qui la figure de la Ville, « mot-maître d'une loi anonyme » est le « substitut de tous les noms propres⁸⁴⁸ ». Ainsi, il n'est pas anodin que le nom de guerre de Marie-Sophie soit aussi celui d'un quartier, car nommer la ville, c'est en faire un espace « libéré, occupable⁸⁴⁹ » : « les noms propres creusent des réserves de significations cachées et familières [...] Ces noms créent du non-lieu dans les lieux, ils les muent en passages⁸⁵⁰ ». On mesure dès lors toute la portée du commentaire de Parizet, pour qui Babel n'est pas seulement un mythe de l'espace et du langage, mais aussi « un mythe de la création ⁸⁵¹ ». Et c'est bien de cela qu'il s'agit également dans *Texaco* puisque l'acte double de se

⁸⁴⁵ ELLUL Jacques, *Sans feu ni lieu : signification biblique de la Grande Ville*, op. cit., p. 42.

⁸⁴⁶ *Ibidem*

⁸⁴⁷ *Ibid.*, p. 42. C'est au cours du Noutéka des mornes qu'Esternome découvre le plaisir de dire « je » : « Tu te rends compte, So-Marie ? Pouvoir à un moment donné de sa vie, dire : Je... » (175).

⁸⁴⁸ DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien*, op. cit., p. 169

⁸⁴⁹ *Ibid.*, p.158.

⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 156

⁸⁵¹ PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ?*, op. cit., p. 24. Selon Eliade, le mythe est toujours le récit d'une création : « on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être [...] Les mythes révèlent donc leur activité créatrice et dévoilent la sacralité (ou simplement la "sur-naturalité") de leurs œuvres », ELIADE Mircea, *Aspects du mythe*, op. cit., p. 17.

nommer en créant, de créer en se nommant, est au cœur de la symbolique du roman ; en effet, Marie-Sophie fait coïncider à son baptême celui de Texaco et son entrée en écriture. Plus que de représenter une simple revanche sur le passé, le nom secret de l'héroïne projetée, selon Dominique Chancé, « un devenir et une modernité ». La parole cesse ainsi de n'être qu'un héritage, « pour devenir l'invention d'une existence et de son récit, ce fameux "inédit créole"⁸⁵² », et en réalisant le projet de « refonder l'unité d'une collectivité diverse⁸⁵³ ». Comme l'explique Glissant,

Le Nom pour nous est d'abord collectif, n'est pas le signe d'un Je mais d'un Nous. Il peut être indifférencié (X), sa force vitale vient d'être choisi et non pas imposé. Ce n'est pas le nom parental, c'est le nom conquis. Peu importe que je m'appelle X ou Glissant : l'important est que je ne subisse pas mon nom, que je l'assume avec et dans ma communauté⁸⁵⁴.

Le lieu dit « Texaco » dans lequel on peut voir à la fois une ville, une femme et un poème assurera la postérité, non seulement de Marie-Sophie, mais de toute la communauté, puisque l'Informatrice fait promettre à l'urbaniste ainsi qu'à l'écrivain « que jamais en aucun temps, dans les siècles et les siècles, on n'enlève à ce lieu son nom de TEXACO, au nom de mon Esternome, au nom de nos souffrances, au nom de nos combats [...] » (487-488). Ici, le nom propre n'a pas seulement pour fonction de rendre « habitable » ou « croyable » le lieu qu'il désigne, mais également de garantir la survivance de sa mémoire et de rendre justice aux oubliés⁸⁵⁵ en ce qu'il « rappell[e] ou évoqu[e] les fantômes (morts supposés disparus) qui bougent encore, tapis dans les gestes et les corps en marche⁸⁵⁶ [...] ». Le nom secret de Marie-Sophie, plus qu'un talisman personnel, constitue donc un véritable « signe de ralliement », visant par le langage à « fonder symboliquement un nouvel état⁸⁵⁷ », et à conférer aux gestes des habitants du quartier leur « véritable dimension politique, éthique et psychologique, celle d'une symbolisation plutôt que d'un acte guerrier et social⁸⁵⁸ ». Après avoir réorganisé la parole de Marie-Sophie, le Marqueur de paroles réalise en effet son erreur

⁸⁵² CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 62.

⁸⁵³ CHANCÉ Dominique, *L'auteur en souffrance*, op. cit., p. 35.

⁸⁵⁴ GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, op. cit., note n°1, p. 488.

⁸⁵⁵ « Ninon ne savait pas encore que tout en cultivant le souvenir de sa mère, elle oublierait l'Afrique : resteraient la femme, sa chair, sa tendresse, le bruit particulier de ses pipes, ses immobilités malsaines mais rien de l'Autre Pays. Pas même le mot d'un nom » (155).

⁸⁵⁶ DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien*, op. cit., p. 158.

⁸⁵⁷ CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, op. cit., p. 18.

⁸⁵⁸ *Ibid.*, pp. 278-279.

au sujet du combat séculaire qu'il croyait mener au côté des habitants de Texaco : « nous nous étions battus avec l'En-ville, non pour le conquérir (lui qui en fait nous gobait), mais pour nous conquérir nous-mêmes dans l'inédit créole qu'il nous fallait nommer — en nous-mêmes pour nous-mêmes — jusqu'à notre pleine autorité » (498). Ainsi, au terme de sa recherche, l'écrivain aura compris, à l'instar du Robinson de *L'Empreinte à Crusoé*, que l'expression est « l'essence-même de l'homme vrai⁸⁵⁹ », et « ne sert pas à être comprise (tout comme la littérature [...]) — elle sert d'abord à construire l'autorité intime de celui qui l'actionne⁸⁶⁰ ». Ainsi, le récit de la fondation du quartier créole de Fort-de-France est peut-être également celui du baptême de Patrick Chamoiseau qui, après de nombreux détours, doutes et tâtonnements, *s'autorise* enfin. Le poète antillais n'est toutefois pas au service de lui-même, mais demeure avant tout le porte-parole de la communauté, ainsi que le « passeur » conciliant « l'écriture du mythe et l'écriture du conte, le souvenir de la Genèse et la prescience de la Relation⁸⁶¹ ».

À l'issue de notre réflexion, il est donc possible d'ébaucher une solution à la question qui guide le mouvement de la Créolité, et plus particulièrement l'œuvre de Chamoiseau : « comment écrire en pays dominé ? » Plutôt que de prétendre à la reconquête du territoire ou de vouloir prendre sa revanche sur l'esclavage, le colonialisme et la départementalisation à grands cris, il s'agit avant tout, pour l'écrivain martiniquais contemporain, de se reconnaître comme tel afin de naître à l'écriture. Il est également capital de nommer, dans un langage nouveau qui soit en adéquation avec la réalité créole, l'homme et la femme martiniquais, de décrocher pour eux, avec eux, la légitimité et l'autorité nécessaires afin de les établir en sujets d'un discours poétique et politique. Enfin, selon la pensée de Glissant, la problématique identitaire ne peut s'appréhender en vase clos ; ainsi, il s'agit pour les îles de se relier les unes aux autres, et pour l'archipel antillais de fonder une « alliance au monde⁸⁶² ». Comme le postule en effet Patrick Chamoiseau à la fin de *L'Empreinte à Crusoé*, publié exactement vingt ans après *Texaco*, « la rencontre est le lieu où mène toute individuation⁸⁶³ ».

⁸⁵⁹ *L'Empreinte à Crusoé*, op. cit., p. 34.

⁸⁶⁰ *Ibid.*, op. cit., p. 35.

⁸⁶¹ GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, op. cit., p. 63.

⁸⁶² Dans *Écrire en pays dominé*, Chamoiseau dit retenir de Glissant : « Contre l'Universel généralisant, nomme ton Lieu incontournable : il fonde alliance au monde... », *Écrire en pays dominé*, op. cit., p. 110.

⁸⁶³ Voir *L'Empreinte à Crusoé*, op. cit., p. 256.

Bibliographie

Sources

- BERNABÉ Jean, CHAMOISEAU Patrick, CONFIANT Raphaël, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989.
- CHAMOISEAU Patrick, CONFIANT Raphaël, *Lettres créoles : tracées antillaises et continentales de la littérature, 1635-1975*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1991.
- CHAMOISEAU Patrick, *Hypérion Victimaire, Martiniquais épouvantable*, Paris, Éd. La Branche, 2013.
- , *L'Empreinte à Crusoe*, Paris, Gallimard, 2012.
- , *Un dimanche au cachot*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 2009.
- , *Biblique des derniers gestes*, Paris, Gallimard, 2002.
- , *Livret des villes du deuxième monde*, Paris, Centre des monuments nationaux Monum, Éditions du patrimoine (coll. La ville entière), 2002.
- , *L'Esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1997.
- , *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997.
- , *Une enfance créole 2, Chemin d'école*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1994.
- , *Une enfance créole 1, Antan d'enfance*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1993.
- , *Texaco*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1992.
- , *Solibo magnifique*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1988.
- , *Chronique des sept misères*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1986.
- GLISSANT Édouard, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, 1997.
- , *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996.
- , *Le Quatrième siècle*, Paris, Gallimard (1964), 1997.

Monographies

- ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth, TIFFIN Helen, *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, Londres et New York, Routledge (1989), 2002.
- AUZAS Noémie, *Chamoiseau ou les voix de Babel : de l'imaginaire des langues*, Paris, Imago, 2009.
- BARTHES Roland, « La mort de l'Auteur », in *Le bruissement de la langue*, Paris, Éd. du Seuil, 1984.
- BERNABÉ Jean, *Aimé Césaire. Une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Stock, 1993.
- BHABHA Homi K., *The Location of Culture*, Routledge, Londres et New York, 1994.

- BLANQUART Paul, *Une histoire de la ville. Pour repenser la société*, Paris, Éd. La Découverte/Poche, 1998.
- BRETON André, *Martinique, charmeuse de serpents* (avec textes et illustrations d'André Masson), Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1972.
- BRUNEL Pierre, *Mythocritique. Théorie et parcours*, Paris, PUF, 1992.
- BRUYÈRE Vincent, *La différence francophone : de Jean de Léry à Patrick Chamoiseau*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 136.
- BURTON Richard D. E., *Le roman marron : études sur la littérature martiniquaise contemporaine*, L'Harmattan, Paris, 1997.
- BUTEL Paul, *Histoire des Antilles françaises : XVII^e-XX^e siècle*, Paris, Perrin, 2007.
- CAILLER Bernadette, *Les conquérants de la nuit nue : Édouard Glissant et l'H(h)istoire antillaise*, Tübingen, G. Narr, 1988.
- CÉSAIRE Aimé, *La poésie*, éd. établie par Daniel Maximin et Gilles Carpentier, Paris, Éd. du Seuil, 1994.
- CHANCÉ Dominique, *Patrick Chamoiseau, écrivain postcolonial et baroque*, Paris, Honoré Champion, 2010.
- , *Les fils de Lear : É. Glissant (Martinique), V. S. Naipaul (Trinidad), J. E. Wideman (États-Unis)*, Paris, Karthala, 2003.
- , *L'auteur en souffrance*, Paris, PUF. (coll. Écritures francophones), 2000.
- COMBLIN Joseph, *Théologie de la ville*, Paris, Éd. Universitaires, 1968.
- CONFIANT Raphaël, *Aimé Césaire. Une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Stock, 1993.
- DE CERTEAU Michel, *L'Invention du quotidien, I : Arts de faire*, Paris, Gallimard (coll. Folio essais), 1980.
- ECO Umberto, *La Recherche de la langue parfaite*, Paris, Seuil (coll. Faire l'Europe), 1994.
- ELIADE Mircea, *Fragments d'un journal*, Paris, Gallimard, 1980.
- , *Aspects du mythe* (coll. Folio essais), Paris, Gallimard, 1963.
- ELLUL Jacques, *Sans feu ni lieu : signification biblique de la Grande Ville*, Paris, Gallimard, 1975.
- FANON Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Points Essais) (1952), 2001.
- FROBENIUS Léo, *Histoire de la Civilisation Africaine*, trad. de l'allemand par Dr. H. Back et D. Ermont, Paris, Gallimard, 1952.
- GAUVIN Lise, *Écrire, pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris, Karthala, 2007.

Eva Baehler
Université de Fribourg (CH)
PD Dr Sylvie Jeanneret
Semestre de printemps 2013

- , *L'écrivain francophone à la croisée des langues : entretiens*, Paris, Karthala, 1997
- GENETTE Gérard, *Seuils*, Paris, Éd. du Seuil, 1987.
- GLISSANT Édouard, CHAMOISEAU Patrick, *L'intraitable beauté du monde : adresse à Barack Obama*, Paris, Galaade, 2009.
- , *Quand les murs tombent. L'identité nationale hors-la-loi ?*, Paris, Galaade, 2007.
- GLISSANT Édouard, *Philosophie de la relation. Poésie en étendue*, Paris, Gallimard, 2009.
- , *Faulkner, Mississippi*, Paris, Stock, 1996.
- , *Poétique de la Relation. (Poétique III)*, Paris, Gallimard, 1990.
- , *Mahagony*, Paris, Gallimard, 1987
- GRAFMEYER Yves, AUTHIER Jean-Yves, *Sociologie urbaine*, Paris, Armand Colin, 2011.
- HAYNES Stephen R. *Noah's Curse : The Biblical Justification of American Slavery*, Oxford, Oxford University Press, 2002.
- KASSAB-CHARFI Samia, *Patrick Chamoiseau*, Paris, Gallimard ; Paris, Institut français ; Bry-sur-Marne, Institut national de l'audiovisuel, 2012.
- KNEPPER Wendy, *Patrick Chamoiseau : A Critical Introduction*, Jackson, The University Press of Mississippi, 2012.
- LABARTHE Judith, *L'épopée*, Paris, Armand Colin, 2006.
- LE BRIS Michel, ROUAUD Jean, ALMASSY Eva, *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, 2007.
- LETCHIMY Serge, *De l'habitat précaire à la ville : l'exemple martiniquais*, préface d'Aimé Césaire, Paris, L'Harmattan, 1992.
- MADÉLÉNAT Daniel, *L'épopée*, Paris, PUF, 1986.
- MARX William, *Le tombeau d'Œdipe. Pour une tragédie sans tragique*, Paris, Minuit, 2012.
- MILLET Claude, *Le Légendaire*, Paris, Klincksieck, 1997.
- MONGIN Olivier, *La condition urbaine. La ville à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éd. du Seuil, 2005.
- MOURA Jean-Marc, *Littérature francophone et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 2007.
- PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ? Nouveaux enjeux du mythe dans les œuvres de la modernité littéraire*, Grenoble, ELLUG, 2010.
- PERRET Delphine, *La Créolité : espace de création*, Ibis rouge Editions, Presses universitaires créoles, 2001.
- VERHAEREN Émile, *Les campagnes hallucinées ; Les villes tentaculaires*, Maurice Piron (éd.), Paris, Gallimard, 1982.

Eva Baehler
Université de Fribourg (CH)
PD Dr Sylvie Jeanneret
Semestre de printemps 2013

VIART Dominique, VERCIER, Bruno, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations* (deuxième édition augmentée), Paris, Bordas, 2008.

VICARI Jacques, *La Tour de Babel*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2000.

WALCOTT Derek, *Omeros*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1990.

Ouvrages collectifs

ALBERT Christiane (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala, 1999.

ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth, TIFFIN Helen (éds.), *The Post-colonial Studies Reader*, Londres et New York, Routledge (1995), 2007.

CHAMOISEAU Patrick, CONFIANT Raphaël, GLISSANT Édouard *et al.*, *Écrire la « parole de nuit »*. *La nouvelle littérature antillaise*, textes rassemblés et introd. par LUDWIG Ralph Paris, Gallimard, 1994.

GAUVIN Lise (dir.), *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation*, Montréal, Hurtubise, 2010.

HAZAËL-MASSIEUX Marie-Christine, BERTRAND Michel (dir.), *Langue et identité narrative dans les littératures de l'ailleurs. Antilles, Réunion, Québec*. Aix-en-Provence, Publication de l'université de Provence (coll. Langues et langage), 2005.

VOISSET Georges, GONTARD Marc (dir.), *Écritures Caraïbes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.

Articles de collectifs

ALBERT Christiane, « Introduction », in ALBERT Christiane (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala, 1999, pp. 5-10

BÉRARD Stéphanie, « Patrick Chamoiseau, héritier du conteur ? Respect ou trahison de la tradition orale dans Manman Dlo contre la fée Carabosse », in HAZAËL-MASSIEUX, Marie-Christine, BERTRAND, Michel (dir.), *Langue et identité narrative dans les littératures de l'ailleurs (Antilles, Réunion, Québec)*, Aix-en-Provence, Publication de l'université de Provence (coll. Langues et langage), 2005, pp. 91-105.

CHAMOISEAU Patrick, « Que faire de la parole ? Dans la tracée mystérieuse de l'oral à l'écrit », in *Écrire la « parole de nuit »*. *La nouvelle littérature antillaise*, textes rassemblés et introd. par LUDWIG Ralph, Paris, Gallimard, 1994, pp. 151-158.

- CHANCÉ Dominique, « Patrick Chamoiseau est-il un homme de dialogue ? », in HAZAËL-MASSIEUX, Marie-Christine, BERTRAND, Michel (dir.), *Langue et identité narrative dans les littératures de l'ailleurs. Antilles, Réunion, Québec, Aix-en-Provence*, Publication de l'université de Provence (coll. Langues et langage), 2005, pp. 107-124.
- CLAVERIE André, « Saint-John Perse face aux littératures antillaises », in VOISSET Georges, GONTARD, Marc (dir.), *Écritures Caraïbes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, pp. 17-27.
- CZYBA Luce, « Fonctions et enjeux de la parole dans Texaco », in CHAUVIN, Andrée et MIGEOT, François (éds.), *Texte, lecture et interprétation, vol. 3*, Paris, Presses universitaires franc-comtoises, 1999, p. 193-209.
- GAUVIN Lise, « La francophonie littéraire, un espace encore à créer. Introduction », in GAUVIN Lise (dir.), *Les littératures de langue française à l'heure de la mondialisation*, Montréal, Hurtubise, 2010, pp. 13-33.
- , « Le statut de la note dans le roman francophone », in HAZAËL-MASSIEUX, Marie-Christine, BERTRAND, Michel (dir.), *Langue et identité narrative dans les littératures de l'ailleurs. Antilles, Réunion, Québec, Aix-en-Provence*, Publication de l'université de Provence (coll. Langues et langage), 2005, pp. 107-125.
- , « Un rapport problématique, Patrick Chamoiseau », in *L'écrivain francophone à la croisée des langues : entretiens*, Paris, Karthala, 1997, pp. 35-48.
- GLISSANT Édouard, « Le chaos-monde, l'oral et l'écrit », in *Ecrire la « parole de nuit ». La nouvelle littérature antillaise*, textes rassemblés et introd. par LUDWIG Ralph Paris, Gallimard, 1994, pp. 111-129.
- MENCÉ-CASTER Corinne, « De la proposition de traduire en langue caraïbe les œuvres caribéennes comme mode d'affirmation de la perception d'une identité commune », in VOISSET Georges, GONTARD, Marc (dir.), *Écritures Caraïbes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, pp. 29-35.
- NTONFO André, « Écriture romanesque, appropriation linguistique et identité dans la Caraïbe francophone : le cas de la Martinique », in Christiane ALBERT (dir.), *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala, 1999, pp. 59-74.
- WALCOTT Derek, « The muse of history », in ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth & TIFFIN Helen (éds.), *The Post-colonial Studies Reader*, Londres et New York, Routledge (1995), 2007. p. 328-332.

Articles de revue

- GARRAWAY Doris, « Toward a Creole Mythe of Origin : Narrative, Foundations and Eschatology in Patrick Chamoiseau's *L'esclave Vieil Homme et le Molosse* », *Callaloo*, vol. 29, n°1, hiver 2006, pp. 151-167.
- GLISSANT Édouard, « Beyond Babel », *World Literature Today*, vol. 63, n°4, Édouard Glissant Issue (automne, 1989), pp. 561-564.
- McCUSKER Maeve, « De la problématique du territoire à la problématique du lieu : un entretien avec Patrick Chamoiseau », *The French Review*, vol. 73, n°4, Mars 2000, pp. 724-733.
- MÉNAGER Serge Dominique, « Topographie, texte et palimpseste : *Texaco* de Patrick Chamoiseau », *The French Review*, vol. 68, n°1, Octobre 1994, pp. 61-68.
- N'ZENGOU-TAYO Marie-José, « The Poetics of French and Creole « Interlect » in Patrick Chamoiseau's *Texaco* » *Caribbean Quarterly*, vol. 43, n° 4, (déc. 1997), pp. 81-101.
- TORRES Gustavo, « Villes et démocratie », *Tyanaba, revue de la Société d'Anthropologie*, n°4, janvier 2000, pp. 20-59.

Articles de presse

- CHAMOISEAU Patrick, DELVER Gérard, GLISSANT Édouard *et al.*, « Manifeste pour refonder les DOM » in *Le Monde*, cote 529, 21.01.2000, pp. 16-17.

Dictionnaires

- GÉRARD André-Marie, *Dictionnaire de la Bible*, Paris, Robert Laffont, 1990.

Sources online

- BA Amadou Oury, « « L'émotion est nègre, comme la raison est hellène » : d'une philosophie organologique allemande vers sa récupération en Afrique occidentale », *Ethiopiennes* n° 81, 2^{ème} semestre 2008, <http://ethiopiennes.refer.sn/spip.php?article1613> (consulté le 18.12.12).
- CÉRY Loïc, « Digenèse », Édouard Glissant, une pensée archipélique. Site officiel d'Édouard Glissant, <http://www.Édouardglissant.fr/digenese.html> (consulté le 20.01.2012).
- DELEHAYE Hippolyte, « The Legends of the Saints : An Introduction to Hagiography », *Internet Medieval Source Book*, Fordham University, The Jesuit university of New

Eva Baehler
Université de Fribourg (CH)
PD Dr Sylvie Jeanneret
Semestre de printemps 2013

York, 21.10.2000 <http://www.fordham.edu/halsall/basis/delehay-legends.asp>
(consulté le 05.03.2013).

GLISSANT Édouard (et 43 cosignataires, pour la liste complète, voir article), « Pour une « littérature-monde » en français », *Le Monde des livres*, 15.03.2007, http://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html (consulté le 11.10.12).

LIGER Baptiste, « L'objet de la littérature n'est plus de raconter des histoires. Entretien avec Patrick Chamoiseau », *L'Express culture avec Lire*, 06.03.2012, http://www.lexpress.fr/culture/livre/patrick-chamoiseau-l-objet-de-la-litterature-n-est-plus-de-raconter-des-histoires_1089728.html (consulté le 04.11.12).

Table des matières

Avant-propos.....	2
Introduction	4
I) La littérature antillaise	14
1.1 Postcolonialisme et francophonie	14
1.2 Les lettres créoles : du doudouisme à Édouard Glissant.....	19
1.2.1 Avant la Négritude.....	23
1.2.2 La Négritude.....	25
1.2.3 Édouard Glissant	30
1.2.4 La créolisation	32
1.2.4.1 Carrefour des cultures	33
1.2.4.2 Carrefour des langues	35
1.5 Émergence de la Créolité.....	37
1.6 Écrire en créole.....	40
II) De la ville tentaculaire à la mangrove urbaine	44
2.1 L'En-ville créole : une figure ambivalente.....	44
2.2 L'exode rural.....	48
2.2.1 Développement des bidonvilles	50
2.3 Les villes tentaculaires.....	53
2.3.1 Absorption de la nature.....	53
2.3.2 Fort-de-France carcéral.....	55
2.3.2.1 Les mulâtres	57
2.4 Le Noutéka des mornes.....	61
2.5. La Mangrove urbaine : « la terre pour exister » (109).....	62
III) La réécriture créole de l'Histoire	69
3.1 Histoire et colonialisme.....	71
3.2 La stratégie du détour	74
3.2.1 Nouveaux jalons	78
3.2.2 « Notre histoire est une tresse d'histoires »	79
3.4 Histoire et poétique, Texaco comme palimpseste.....	82
IV) Mythes créoles des origines.....	85
4.1 Le conte de l'esclavage	85
4.2 Les figures de fondation	87

4.2.1 La rébellion solitaire du Nègre marron.....	87
4.2.2 Le Mentô ou la résistance solidaire.....	90
4.2.3 Le Conteur et la stratégie du détour.....	92
4.3 Comment fonder une origine manquante ?	96
4.3.1 Mythe et colonialisme	97
4.3.2 L'intertexte biblique.....	101
4.3.2.1 La tour de Babel	104
4.3.2.2 Rédemption.....	109
4.5 « Et puis, ce bruit de mer qui bat dans nos mots... »	111
4.5.1 Insularités	113
4.5.2 L'exil marcheur du Driveur et le passage du Milieu	114
4.5.3 The unity is submarine	117
4.6 Aspects épiques	119
4.6.1 Féminité fantastique.....	123
4.7 Légende urbaine.....	127
4.8 L'origine est en avant de nous	128
V) Le langage nouveau	132
5.1 L'Informatrice et le Marqueur de paroles	132
5.2 La schizophrénie linguistique	134
5.2.1 Langue française vs. langue créole.....	136
5.2.2 La trahison de l'écriture	139
5.3 Le français chamoisé	142
5.4 Acte de langage, acte de baptême.....	151
Conclusion.....	155
Bibliographie	163
Table des matières.....	170